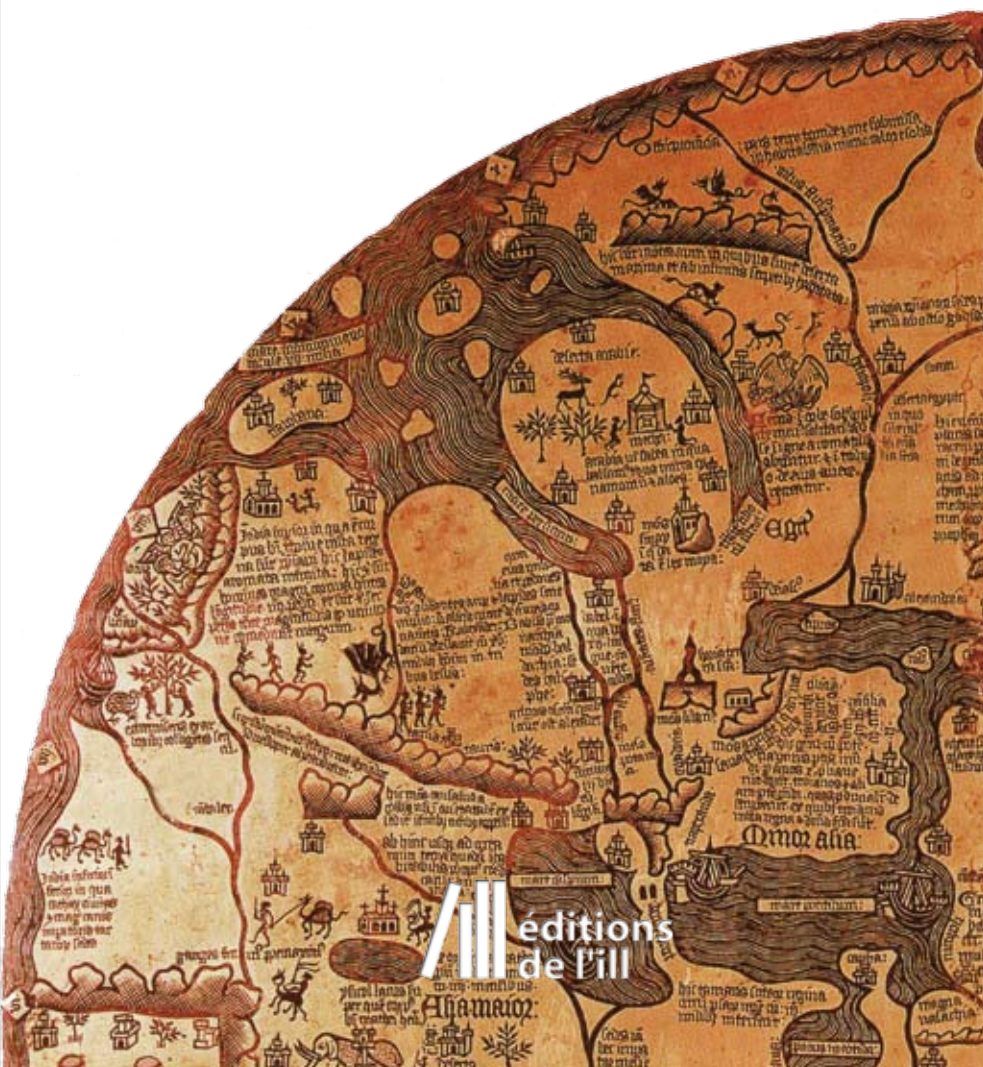


Patrick Schmoll

Là-bas sont les dragons

1. L'Herlequin



éditions
de l'ill

Ahamaior

LÀ-BAS SONT LES DRAGONS

1. L'Herlequin

Patrick Schmoll

Là-bas sont les dragons

1. L'Herlequin

ÉDITIONS DE L'ILL
11 rue Saint-Maurice
F-67000 Strasbourg
www.editionsdelill.com

Image de couverture : Fragment d'une carte du monde
Image retouchée d'après la carte Borgia (anonyme, vers 1430)

Dépôt légal : 4e trimestre 2019

ISBN 978-2-490874-01-9

Ce format PDF reproduit la version papier du livre en suivant
la même pagination. Les pages blanches ont toutefois
été retirées pour la commodité de la lecture.

Très Saint Père,

C'est le cœur empli d'appréhension que j'abandonne entre les mains de notre coursier le manuscrit qu'enfin je viens d'achever et que, selon les instructions de Votre Sainteté, je dois vous faire parvenir à Ancône, où l'on me dit que vous patientez encore. Fasse le ciel que les Vénitiens tiennent leur promesse de diligenter les galères qui doivent quérir au port l'armée que vous avez levée pour reprendre Constantinople. Mais que du moins le retard qu'ils y prennent serve le projet que la présente missive atteigne Votre Sainteté avant qu'elle ait embarqué pour livrer aux Turcs cette croisade tant attendue.

Lorsque vous m'avez mis dans la confidence de l'affaire qui nous occupe et avez sollicité mon concours pour réécrire la chronique que nous laisse Tilmann, j'en ai d'abord conçu une fierté mêlée de surprise. Je remplis, certes, la charge de vice-chancelier de notre Sainte-Église, ce qui, après celle qui pèse sur vos propres épaules, est la plus élevée du Saint-Siège, depuis que le titre de chancelier n'existe plus. Cela fait de moi le collaborateur le plus proche de Votre Sainteté. Mais personne n'ignore que je dois cette élévation à votre prédécesseur parce qu'il était mon oncle, et que ma nomination, alors que je n'avais que vingt-cinq ans et que je ne suis toujours pas à ce jour ordonné prêtre, n'a pas fini de scandaliser le Sacré Collège. Je n'en étais que

plus reconnaissant à Votre Sainteté pour une confiance que je ne pensais pas mériter.

Mais en m'attelant à l'entreprise, j'ai bien vite été tenté de me tourner vers vous comme le Fils s'est tourné vers le Père, implorant : *si possibile est, transeat a me calix iste*. Hélas, *non sicut ego volo, sed sicut tu*, et je comprends bien que, non seulement Votre Sainteté ne pouvait écarter de moi ce calice, mais qu'il lui fallait pour cette écriture ma relative ingénuité, mon étrangeté à une histoire que je suis justement trop jeune pour avoir vécue. Vous êtes sans doute trop engagé par ce récit, pour qu'à l'écrire vous-même vous n'eussiez ressenti l'artifice de vous y désigner, tel Jules César, à la troisième personne. Il fallait que ce fût à un tiers d'y être commis, et je dois dire que s'il m'est étrange, quand j'écris, de parler du Siège Apostolique comme d'un « il » parmi d'autres, il est vrai qu'à tous égards vous étiez à l'époque, et dans cette histoire, une toute autre personne.

Votre Sainteté constatera à me lire, je l'espère, que j'ai scrupuleusement suivi ses commandements, qui étaient de rapporter l'histoire de Tilmann, non pas tant avec le souci d'une vérité que nous savons inaccessible, qu'avec celui de la cohérence qu'il faut donner à un récit pour qu'il soit vraisemblable.

J'ai, à cet effet, rassemblé dans ce dernier tout ce que nous devons désormais tenir pour des faits. J'ai modifié selon nos desseins les événements et propos dont je pouvais détruire ou réécrire les preuves, ou dont les protagonistes ont disparu. Je n'ai retenu sans les transformer que ceux de ces faits qui ne peuvent être contestés : ceux-là ont date certaine, car trop de témoins les ont également rapportés et ils ne sauraient être cor-

rompus ou occultés sans risquer d'être contredits par d'autres récits. Tout le reste, les événements qu'aucun document ne rapporte, et même certains personnages dont l'histoire ne conservera pas les noms, je les ai fait disparaître, quand l'intérêt de l'Église le commandait, bien qu'ils eussent existé. Ou bien je les ai au contraire inventés, je leur ai façonné une vie plausible, qui fait désormais d'eux des êtres historiques ayant vraiment vécu dans la réalité qui est la nôtre. Le récit que je fais des événements doit donc être considéré comme son ultime version, et pour tout dire, la seule version qui ait jamais existé.

Toutefois, je ne cacherai pas à Votre Sainteté que, refermant le cahier après y avoir tracé la dernière ligne, je n'ai pas osé le rouvrir depuis pour me relire, de peur de ne pas y reconnaître ce que pourtant je croyais y avoir laissé.

Combien de fois me suis-je interrogé sur l'essence de ce que j'écrivais ? J'ai donné à ce récit toute la consistance de faits réels rapportés et datés, repris de la chronique que nous laisse Tilmann. Voilà la seule réalité, me disais-je. Mais quand il me prenait de me relire, plus d'une fois ai-je eu l'impression que la rédaction en avait été modifiée, gauchie. Est-ce bien ainsi que j'ai porté les choses sur le papier ? Est-ce moi qui ai repris mon écriture sans que je m'en souvienne ? Ou bien quelqu'un, profitant de mon sommeil, défait-il la nuit, telle Ariane, les lignes que je tisse le jour ? Pis encore, le livre lui-même aurait-il la malice de s'écrire tout seul, monstruosité vivante et odieuse qui boirait magiquement l'encre que j'y dépose, pour la faire resurgir plus tard, porteuse d'un écrit perverti ?

Je ne me souviens pas. Est-ce la fatigue de trop lon-

gues veillées passées sur le lutrin qui dérange mon entendement ? Ou peut-être, – et c’est là la source de mon inquiétude –, est-ce au final la question princeps que pose ce récit : qui écrit ?

Nous héritons d’une chronique où Tilmann parle de nous. Et, à mon tour, je raconte l’histoire de Tilmann qui raconte notre histoire. Je décris un personnage en train de me décrire écrivant sur lui. Je finis par ne plus savoir si je suis l’auteur du récit qui va suivre, ou le personnage d’une fiction écrite par un autre qui en a fait son narrateur. Là est toute l’étrangeté maléfique de ce manuscrit que nous laisse notre homme et qui, par sa portée abyssale, contamine l’écrit qu’à mon tour j’adresse à Votre Sainteté. Que Dieu nous ait en Sa sainte garde : je veux croire qu’Il est Lui-même l’Auteur ultime de toutes les histoires. Aussi, veuillez-Il bien rattraper tous nos commentaires, annotations, réécritures et autres gloses où se laissent lire les textes anciens que nous essayons de cacher et effacer, pour que le récit des faits se distingue de celui des fables et légendes, et pour que la réalité une et indivisible se détache de la fiction et que le texte qui dit le monde garde quelque cohésion.

Tout cela est ma manière d’avouer que je ne suis pas certain d’avoir totalement réussi à parfaire un texte pérenne. C’est pourquoi je sou mets cette version à la vigilante relecture de Votre Sainteté afin qu’elle m’assure que le monde, au moment où elle le lira, est toujours tel qu’il était au moment où je l’ai raconté, me confirmant que ce que j’en écris au début est bien identique et n’a pas bougé le temps que je termine.

Je me conforme, à cette fin, au stratagème dont nous sommes convenus et qui s’inspire des procédés

que certains négociants appliquent au vin pour le faire vieillir en le faisant voyager par navire. Je vous envoie ce manuscrit en gardant par devers moi sa stricte copie, de manière que, doucement bercé par le voyage, il vous parvienne comme le serait un cru bonifié plus rapidement que si sa maturation était laissée au seul soin de la nature. Ainsi, quand vous me le retournerez, éventuellement assorti de vos remarques, ayant vieilli assez vite pour que les changements, s'ils existent, me soient sensibles, je pourrai vérifier s'il est bien toujours le même en le comparant avec la version restée ici.

Il n'est pas douteux que certains faits que j'ai fabriqués, ou d'autres que Tilmann a inventés et dont j'ai dû conserver la relation, certains personnages même, acquerront, d'être portés sur le papier, consistance de réalité : le récit ayant pris de l'âge, on pourra vérifier dans les archives qu'ils ont existé, qu'ils sont désormais historiquement vrais. J'aurai dans ce cas réussi la mission que m'a confiée Votre Sainteté, qui était de sceller cette version du monde. Je ferai ensuite disparaître ce manuscrit et sa copie, de même que la chronique première de Tilmann. Faute d'original, on ne pourra jamais citer toute cette histoire qu'indirectement, sur le mode de la fiction : sans preuves.

Nous serons alors sortis des temps de la magie, ceux où la parole faisait le monde, pour entrer dans les temps de la raison et de la science, où la parole ne fait que décrire un monde déjà là, indépendant d'elle, intangible, soumis à des lois qui n'appartiennent qu'à Dieu, et que les hommes ne font que découvrir et décrypter. Car, nous le voyons bien dans l'histoire que nous allons rapporter, si on laisse les hommes créer le monde avec les mots, alors la concurrence des envies,

des appétits humains, conduit à ce qu'il y ait autant de mondes possibles qu'il y a d'hommes capables de les rêver, et autant pour un seul homme que de rêves qu'il est capable de faire. Et la concurrence de ces mondes menace l'Église dans sa mission d'être le sommet d'un seul monde, dont elle garantit la certitude autant que l'unité.

Si, au contraire, d'aucun trouvent par la suite que certains faits, dont nous avons pourtant été témoins et que je rapporte, leur paraissent inventés, ou que l'on n'en retrouve pas trace dans les archives, et même qu'au contraire ils contredisent des faits attestés, alors c'est que la présente relation aura traversé toute la longueur de notre temps, que le lecteur se trouve simplement dans un autre temps, une autre version, gauchie, à nouveau altérée, de notre monde, et qu'il a en main un écrit venu d'un autre éon, rédigé par une autre version de votre serviteur. L'écrit qu'il a en main sera le signe qu'entre le moment où je l'ai écrit et celui où vous le recevez, quelqu'un, à nouveau, sera intervenu pour modifier le cours des choses et du temps. Aussi, Votre Sainteté, il me faudra vous faire savoir par courrier de retour que l'ouvrage est à reprendre, et je devrai en gratter une fois encore le parchemin pour porter sur le palimpseste une nouvelle version corrigée, en priant le Seigneur qu'Il veuille bien qu'elle soit l'ultime.

Je sais gré à Votre Sainteté de la confiance qu'elle m'accorde, et d'autant plus qu'elle n'ignore rien du pécheur que je suis. Les principaux protagonistes de l'histoire sont morts aujourd'hui, certains étrangement au cours de ces derniers mois. N'y voyez pas quelque entreprise que j'aurais moi-même diligentée : une mauvaise peste qui sévit cette année suffit à l'explication du

phénomène. Toujours est-il que, hors Votre Sainteté et son serviteur, plus personne ne devrait pouvoir dénouer à nouveau le fil de cette histoire et le retisser à sa guise, commettant cette répréhensible sorcellerie de voyager le long du fil du temps et d'ainsi perturber l'ordre des choses.

Je n'ignore pas, pour ma part, que Votre Sainteté remet de la sorte entre mes mains sa propre vie et sa propre histoire en renonçant à écrire elle-même ce qui suit. Votre Sainteté sera peut-être rassurée par l'obligation dans laquelle nous sommes d'être deux dans cette affaire, l'un qui écrit, l'autre qui lit. Les nouvelles que j'ai de la santé de Votre Sainteté ne sont pas rassurantes, et pour son bien autant que pour notre salut à tous, je prie le Seigneur que cette missive et le manuscrit qui l'accompagne la trouvent dans des dispositions qui lui permettent de le lire et d'y répondre.

*Roma, anno Domini 1464,
ante diem XVIII Kalendas Septembres,
in festo Assumptionis B. Mariae V.*

La nouvelle du désastre de Tannenberg, à l'été de l'année 1410, parvint à Cologne vingt jours après la bataille.

Comme tout récit se doit d'avoir un début, c'est sans nul doute de cet événement qu'il faut faire partir l'histoire de Tilmann, comme quelque impulsion initiale qui a engagé la course en avant de notre homme. Non pas la bataille elle-même, encore qu'elle connût un retentissement considérable, qui justifierait que l'on en considère la date comme l'une de celles qui marquent le début des temps modernes. Mais la nouvelle de la défaite et le temps qu'elle prit à diffuser : car c'est la nouvelle qui, si l'on y réfléchit, crée l'évènement, alors que les faits eux-mêmes sont souvent déjà passés de long temps.

L'Ordre teutonique, sur les terres du Saint-Empire, est fort du maillage serré de ses commanderies et maisons conventuelles qui, dans la plupart des villes de quelque importance, peuvent servir de relais d'étape aux messagers dépêchés par le Grand-Maître. Ceux-ci y sont assurés d'y trouver gîte et couvert le soir, et des chevaux nourris et reposés le lendemain. Ils peuvent même y laisser une bête qui viendrait à boiter pour une autre au jarret sain et solide. Ne serait la limite qu'impose à l'homme la fatigue de plusieurs jours de chevauchée, les courriers pourraient couvrir les distances en moins de temps encore. Mais il faudrait, pour cela, changer les messagers à chaque étape en même temps que les palefrois, les sacs de selle étant seuls à faire

le voyage en passant de main en main. Or, souvent le contenu des sacs doit rester attaché au même porteur comme à un homme de confiance, et c'est donc lui qui fixe la durée de la course en étalant les étapes à raison de ce qu'impose un voyage de plusieurs semaines.

Toutefois, de la Vistule au Rhin, il y a près de trois cents lieues, et vingt jours à cheval sont une performance honorable. L'exploit en est autorisé par cette rigoureuse organisation des postes, non seulement au sein de l'Ordre, mais entre lui et les villes de la Ligue Hanséatique, qui sont ses alliées traditionnelles. En effet, dès que le messenger sort des frontières de l'Empire, vers la France ou l'Italie, il ne peut compter que sur lui-même pour trouver à se loger et se nourrir. Il voyage alors avec un cheval de remonte et un animal de bât pour le transport de ses vivres, ce qui ralentit son allure. Les coursiers du Grand-Maître prennent ainsi six semaines par beau temps pour arriver à Rome, et plus souvent huit semaines par des routes que la pluie a détrempées ou que la neige obstrue dans les cols alpins.

La défaite des Teutoniques survint aux ides de juillet. Des messagers furent dépêchés, en priorité auprès de l'Ordre de Livonie, de l'empereur Venceslas et du roi de Hongrie Sigismond, pour en appeler à un appui militaire, mais également à destination des quatre villes têtes de cercle de la Hanse : Brunswick, Cologne, Dantzic et Lübeck, pour les informer de l'extrémité où se trouvait leur allié et demander leur aide financière. Cologne était la destination la plus éloignée et le messenger y fut rendu aux nones d'août.

Il y annonça l'impensable : l'Ordre des chevaliers allemands, qui depuis plus de deux siècles faisait dans les contrées sauvages de l'est œuvre de christianisa-

tion et protégeait l'Empire des barbares païens, qu'ils fussent slaves ou tatars, venait d'être défait par les armées conjuguées de la Lituanie et de la Pologne. Un monde s'effondrait, qui avait reposé sur l'alliance de l'Église et de l'Empire, et avait fait de la chevalerie et des croisades son instrument et son enseigne.

Mais ce qui importe ici, c'est la durée de propagation de cette nouvelle. Car, dans le temps même où la rumeur s'en répandait dans l'Allemagne, à l'autre extrémité de l'Empire, là d'où elle était partie, les chevaliers teutoniques avaient eu le temps de replier leurs troupes de réserve sur Marienbourg, et la capitale de l'Ordre s'était organisée pour tenir un siège. Et nous savons aujourd'hui qu'après deux mois passés devant les murs de la forteresse, le roi Jagellon dut finalement se retirer, abandonner les places fortes qu'il avait prises à l'Ordre, et que la Prusse teutonique en ressortit, certes définitivement affaiblie, mais pérenne pour quelques décennies encore dans ses frontières.

Il y a ainsi une sorte d'épaisseur de la durée, entre le temps où survient un événement et le temps où nous en prenons connaissance, qui est comme un mur entre le passé et le présent, ou entre le présent et le futur. Et le passé et le futur, nous le savons désormais, se comportent comme deux mondes que sépare l'événement. C'est ainsi que la bataille de Tannenberg, la chute de Constantinople, voire quelque invention ingénieuse comme celle de cette machine à copier les livres dont Votre Sainteté a pu apprécier les ouvrages, sont de ces événements dont la date servira peut-être un jour à marquer la fin du monde ancien et la naissance du monde nouveau dans lequel nous vivons.

C'est sans doute dans cette épaisseur de la durée

qu'il faut voir l'origine de cette figure qui s'imposa très tôt à Tilmann, celle de la pluralité des mondes et de leur relativité, et d'un mur que dresse entre eux la seule méconnaissance que ces mondes ont les uns des autres. Car, tandis que le monde s'écroulait, basculait dans les temps modernes à un bout de l'Empire, il vivait encore dans l'insouciance des temps anciens à l'autre bout, plongé qu'il était dans l'ignorance de sa propre disparition pourtant inéluctable. Et comme il s'agit là d'une ignorance qui s'ignore elle-même, chacun des mondes qu'elle sépare se conçoit comme la seule réalité. Seul le messager voit qu'il y a là deux réalités qui coexistent, même si chacune a toutes les bonnes raisons de se penser unique.

La force avec laquelle un évènement atteint une communauté tout entière se mesure au fait que chacun se souvient de ce qu'il était en train de faire quand cela est arrivé. Chaque chrétien de n'importe quel village d'Europe est capable de dire où il était et ce à quoi il était occupé quand tomba, il y a quelques années, la nouvelle terrible de la prise de Constantinople par les Turcs. C'est pour cela que cette tragédie appartient, comme une image fixe, à la mémoire collective et qu'elle a fini par marquer un temps de changement.

Il en est de même de la bataille de Tannenberg pour les Allemands. Tilmann se souvient de ce qu'il était en train de faire quand la nouvelle lui fut connue. Il était dans la cour de la commanderie de l'Ordre à Cologne, aidant les hommes de son convoi à décharger les quatre chariots qu'il y avait amené depuis Ramersdorf, près de Bonn. L'après-midi de ce début d'août touchait à sa fin mais il faisait encore chaud et sec. Il n'avait pas plu depuis plusieurs jours. Les pieds qui traînaient, les sacs que l'on tirait soulevaient la poussière du sol. Dans l'ombre d'une poterne, le frère cellérier tenait le compte des marchandises qui entraient dans son cellier.

Sur l'un des chariots, en plein soleil, Tilmann était à guider les hommes qui faisaient prudemment rouler bas un tonneau de vin engagé sur deux madriers. L'attention qu'il prêtait à la tension des cordes ne l'empêchait pas de penser fortement au pichet de vin frais servi à la taverne proche, et qui serait la récompense d'une jour-

née de travail bien remplie.

C'est à ce moment qu'une sixaine de cavaliers entra dans la cour par la porte cochère laissée ouverte pour les manœuvres. Les sabots des chevaux sur le sol durci résonnèrent entre les murs des bâtiments conventuels. Les hommes portaient grand appareil d'acier et de drap aux couleurs sable et argent qui sont celles de l'Ordre. Il y avait là deux chevaliers, leur armure recouverte d'un surcot blanc, trois prêtres en cotte et surcot noirs, et un sixième dont Tilmann ne reconnut pas le statut à sa tunique, qui était écartelée de noir et de blanc. Tous étaient cependant revêtus de la cape blanche frappée à l'épaule de la croix noire. Les deux hommes en armure ayant les visières de leurs heaumes relevées, Tilmann reconnut en tête de l'équipage le commandeur de la place, le frère chevalier Johann Hartenberg de Wevelinghoven. Les tenues d'apparat laissaient à penser que l'équipage avait été à une assemblée importante. Elles n'étaient point empoussiérées, ce qui indiquait qu'ils ne s'étaient pas déplacés très loin. Ils revenaient très probablement de la vieille ville. Tilmann en déduisit qu'il ne verrait sans doute pas le commandeur le soir même, mais peut-être seulement le lendemain matin, avant de repartir. Le chevalier serait pris à la veillée par les entretiens et dictées de courrier qui suivaient ordinairement de telles réunions.

Il fut donc surpris que l'un des domestiques vînt, peu après, l'avertir que le frère commandeur le mandait.

Le chevalier était dans son logis, à l'étage du bâtiment principal, une pièce aux poutres massifs, lambrissée jusqu'à mi-hauteur et chaulée de blanc pour le reste, plutôt grande, faisant fonction de bureau, et qui donnait en enfilade sur sa cellule personnelle. Les lieux

étaient meublés sobrement, comme il seyait aussi bien à un casernement qu'au convent d'un ordre religieux : une table de chêne sur laquelle était disposés une écritoire, ainsi qu'un jeu de feuilles de papier, un godet d'encre et plusieurs plumes ; deux fauteuils de part et d'autre de la table ; plusieurs coffres bas munis de serrures et de poignées permettant de les déplacer pour tenir lieu de sièges supplémentaires, et dans lesquels devaient être remises les archives de la commanderie.

La chaleur était atténuée par l'épaisseur des murs, mais le frère commandeur avait néanmoins tombé cape et surcot, ainsi que l'armure, dont les pièces jonchaient le plancher. Il n'était vêtu que de sa tunique et de ses chausses noires. Assis dans l'un des fauteuils, le buste relâché contre le dossier, ses longs cheveux sombres encore collants de sueur, il se tirait pensivement une moustache et une barbiche taillées avec soin. Il avait la mine grave. Était-ce même de l'inquiétude qui se lisait dans son regard ? Il semblait considérer Tilmann sans le voir quand celui-ci entra.

L'homme dont Tilmann avait remarqué la mise à leur arrivée était également présent, debout près de la porte, regardant le mur devant lui, dans une attitude d'attente respectueuse. Il était singulier par bien plus que sa vêtue. Le plastron lui faisait le torse imposant, mais sous le surcot, on devinait que l'armure n'était pas d'acier, plutôt de cuir, plus agréable à porter par cette chaleur. La cape était bien celle de l'Ordre, d'argent à la croix de sable, mais le plastron, comme la tunique et les chausses, étaient chacun formés de deux pièces mi-parties, blanche et noire, assemblées à l'écartelé, en sorte que la manche du surcot, du côté blanc de la tunique, était noire, et inversement. Il était par ailleurs

tête nue, laquelle il avait rasée entièrement et de près, tandis qu'une barbe noire impressionnante lui descendait jusqu'au plastron, semblant vouloir compenser par le bas tout ce qui pouvait avoir été perdu par le haut.

Le commandeur parut s'éveiller de sa songerie. Il prit la peine de présenter à Tilmann l'homme comme étant Jacob Kahl, messenger de l'Ordre, qui lui portait la consternante nouvelle de la défaite dans une bataille qui augurait des temps difficiles pour l'Ordre. Tilmann se retint de sourire en entendant le nom de ce Jacob, dit « calvus ». On devait donc être chauve de père en fils dans sa famille. Le commandeur, se tournant vers le messenger, fit un geste vers Tilmann :

– Voici le jeune Tilmann, qui a grandi dans cette maison comme ramasse-crotte avant de devenir un palefrenier de passable aptitude. Il réside présentement à la commanderie de Ramersdorf, à une journée de cheval d'ici, aux parages de Bonn. Il fait parfois la navette entre là-bas et céans, comme il se trouve aujourd'hui, pour convoier les chariots qui nous en viennent avec les productions des quelques terres que notre Ordre possède dans ces régions. Il prend à son maître, le commandeur de la place, la fantaisie de le considérer comme une sorte d'écuyer, et lui confier quelque mission, malgré son jeune âge, car il est vrai que Tilmann a acquis chez nous de savoir un peu lire et écrire.

Le sourire que le commandeur avait au coin de la moustache, et la lueur amusée dans son regard, démentaient la condescendance du propos, laissant même poindre une indulgence presque paternelle. Il reprit à l'intention du jeune homme :

– Nous revenons d'une assemblée devant le magistrat de Cologne, où frère Jacob a officiellement an-

noncé la nouvelle, et au cours de laquelle j'ai appuyé la demande de notre Grand-Maître. Il faudrait que la ville soutienne notre Ordre en contribuant, comme les autres villes de la Hanse, aux dépens que vont causer les renforts demandés à l'Empereur et au roi de Hongrie. Notre sollicitation s'est vue opposer des excuses dilatoires et promesses molles de la part des membres du conseil montrant leurs mains, vides et désolées, au bout de leurs bras écartés. Cela me confirme que les temps sont passés, où notre Ordre était inconditionnellement soutenu par ces marchands et banquiers dont il était le protecteur sur terre et sur mer au temps des croisades. La rumeur de notre défaite est déjà dans la ville, et demain la nouvelle s'en répandra alentour : pas seulement celle de la bataille, mais celle que nos soutiens se font tirer l'oreille. Or, il n'est pas bon que les chiens apprennent que le loup est non seulement blessé mais abandonné de sa meute, car de craintifs et dociles qu'ils étaient, les mâtins en deviennent soudainement audacieux et envisagent la bête aux abois. Je pourrais te laisser repartir avec les chariots demain pour annoncer la nouvelle au commandeur de Ramersdorf quand tu y parviendras dans deux jours. Mais il l'apprendrait en même temps que tout le monde, et je crois préférable qu'il dispose d'une journée d'allonge pour préparer ses gens et tenir nos fermiers court à la laisse en la leur apprenant lui-même et en claquant le museau de qui ferait mine de commenter ou questionner. Tu prendras donc demain l'un de nos chevaux pour faire retour directement chez vous et porter à ton maître une copie de ce message avant la fin du jour.

Le commandeur congédia les deux hommes en demandant à Tilmann de lui quérir un des frères convers

de la bibliothèque afin qu'il prît sous sa dictée le contenu du message. Il devait en faire établir plusieurs copies dans la soirée, l'une pour le commandeur de Ramersdorf, d'autres à destination des commanderies de baillage de Biesen et de Coblenze et des maisons conventuelles de la région. Il lui confia également de montrer ses quartiers au frère Jacob et de lui servir de factotum jusqu'au lendemain.

Tilman était quelque peu marri de ce changement dans les projets qu'il avait pour le lendemain, car le chargement du fret de retour sur les chariots lui laissait habituellement du temps pour se rendre en ville, quand il était ainsi de voyage à Cologne. Mais il se sentait aussi empli d'une certaine importance par la mission qui lui avait été confiée personnellement. Et la perspective d'être autorisé à chevaucher toute une journée un des palefrois de la commanderie compensait cette contrariété.

Tilman accompagna Jacob Kahl aux dortoirs où ils lui réservèrent un lit en y déposant ses sacs de selle, qu'il était allé chercher à l'écurie. Puis il lui proposa de se joindre à lui pour aller boire un pichet dans une taverne du voisinage avant l'heure du souper. Ils sortirent sans se changer, frère Jacob ne prenant avec lui qu'une sacoche contenant sans doute les effets personnels ou de valeur dont un voyageur ne se sépare jamais.

Dehors, il faisait toujours aussi chaud, bien que none eût sonné de longtemps au clocher de Sainte-Catherine qui dominait la commanderie, et que l'on ne fût plus si loin de vêpres. Dans la rue, passé la porte cochère, circulait tout un petit monde de clercs allant d'églises en couvents et hospices, mais également nombre de laïcs qui y avaient leurs maisons. Les échoppes étaient encore ouvertes, leurs marchandises bien en vue sur les étales que protégeaient les auvents.

– J'aime bien ce quartier, dit Jacob. On y respire un

air sain, comme dans les sauvetés d'autrefois, que les moines faisaient bâtir autour de leurs monastères, et où les gens du peuple qui venaient s'y installer vivaient au rythme paisible des cloches appelant aux offices de la journée. Cela ressemble à l'idée que notre Ordre s'est donnée en défrichant et en colonisant les terres sauvages à l'orient, qui sont maintenant ses États. J'étais ce matin en ville avec le frère commandeur. Le bruit de la rue, la bousculade, l'air qui sent la pisse de chien, tout cela m'est un monde fascinant, un spectacle toujours nouveau que je découvre dans toutes les villes que je traverse. Mais je n'aimerais pas vivre dans l'enceinte de la cité. Ici, c'est encore un faubourg fait de couvents entre lesquels vivent quelques laïcs qui se rangent à leur gouvernement.

Tilmann ne commenta pas. Il préférerait quant à lui la presse de la ville. Le quartier Saint-Séverin où se trouvait la commanderie, effectivement situé au-delà de la première enceinte, formait un ensemble de monastères et de fermes dispersés parmi des jardins et des vignes, qui lui évoquait par trop la vie monotone d'un village. Il était davantage intrigué par la mise de son compagnon, qui tout en étant aux couleurs de l'Ordre, n'était ni celle d'un chevalier, ni celle d'un frère prêtre.

– Avez-vous voyagé dans cet appareil ? lui demanda-t-il.

– Non, bien sûr, répondit l'autre C'est une livrée que l'on conserve dans chaque commanderie pour la mettre à disposition des messagers qui doivent représenter dignement l'Ordre quand ils remettent leurs messages au seigneur du lieu. Je suis arrivé ce matin vêtu de laine grise et de cuir, comme toi, sans marque distinctive. Les messagers ne voyagent pas en tenue d'apparat. Elle

n'est pas pratique sur soi, et ne serait pas non plus commode à transporter, surtout le plastron, que l'on ne peut plier pour le ranger dans un sac. À quoi s'ajoute que les messagers en tenue officielle risqueraient d'attirer sur eux l'attention des brigands, et pire, d'intelligences ennemies qui n'hésitent pas à nous faire attaquer pour intercepter les documents que nous portons. Si je caracolais sur les routes dans les habits sable et argent que je porte céans, ce serait comme si je criais : oh-là, je suis un messager et mes couleurs disent qui je sers.

– Je n'avais certes jamais vu telle coupe, dit Tilmann. Chacun, au sein de l'Ordre, est vêtu d'un habit dont les couleurs signalent notre obédience, avec le manteau blanc frappé de la croix noire, mais dont le dessin diffère selon, par exemple, qu'il est prêtre ou chevalier. Les chausses de couleurs différentes, noire pour une jambe, blanche pour l'autre, et la tunique mi-partie de même, cela est l'insigne des messagers ?

– Oui-da. Pour être exact, c'est là, à l'origine, la tenue des hérauts d'arme et porte-bannières, dont la fonction est d'annoncer la venue d'un seigneur et, le cas échéant, de parler en son nom. Comme il le représente, et qu'il est en quelque sorte son enseigne, on l'habille comme tel, aux couleurs du blason de son maître. Il est en quelque façon comme un écu ambulant. De même, les messagers de notre Ordre, bien qu'ils n'en soient pas eux-mêmes membres, car ils ne sont ni prêtres, ni nobles, en sont les représentants, et à ce titre ils sont vêtus pour les cérémonies un peu comme un blason, aux couleurs sable et argent qui sont les nôtres. Cette manière de tailler les vêtements est désormais commune aux porte-bannières et aux messagers quand ils sont au service plénier d'un seigneur ou d'une ville. Prenons la

ville de Cologne pour exemple. Son blason est d'argent au chef de gueules. Si la ville entretient ses propres messagers, leur livrée sera, semblablement à la mienne, mi-partie blanche et rouge.

– Ne souhaitiez-vous pas vous changer avant de ressortir, pour reprendre une vêtue plus simple ? Il fait encore très chaud.

– Je ne te cèle pas, jeune Tilmann, que j'aime bien me pavaner quand la pause à l'étape me le permet, répondit le messager en souriant malicieusement.

Ils approchaient de la taverne. Tilmann avait ses habitudes dans un estaminet tenu par un tonnelier, qui se fournissait en vin auprès du couvent des Chartreux. Le vin venait d'une vigne bien élevée dont les moines cultivaient quelques arpents dans le faubourg. La maison à pans de bois s'appuyait sur de bonnes fondations en pierre. Passé la porte, on descendait une volée de marches le long du mur pour aboutir dans une salle en entresol qui gardait la fraîcheur tout au long de l'été.

Le messager en tenue ne manqua pas d'attirer l'attention à la taverne. Déjà, tout le monde y parlait de Tannenberg, et quand on sut qu'il était celui-là même par qui la rumeur était arrivée, lui et Tilmann furent vite le centre d'un petit attroupement de curieux qui, pour faire parler Jacob, ne regimbaient pas à payer la tournée. Tilmann comprit l'intérêt qu'il y avait pour le messager à demeurer dans ses habits officiels, car ils burent ainsi jusqu'à vêpres sans bourse délier. Plus frère Jacob buvait, plus il se montrait prolix, et plus il parlait, plus les autres le relançaient sur les détails, dont ils pourraient eux-mêmes se faire les colporteurs de première main dans leurs parcours des tavernes du lendemain. Tilmann appréciait la faconde de l'homme,

qui aurait eu plaisir à parler, même gratis, malgré la fatigue du voyage. Il nota qu'il y avait chez lui une certaine complaisance à être ainsi le centre de ce qui se dit *urbi et orbi*.

Ainsi disait Jacob Kahl :

Il faut que vous sachiez, mes beaux sires, que cette bataille que nous venons de perdre n'est pas seulement une défaite pour l'État monastique de notre Ordre, c'est une défaite pour le Saint-Empire et pour la chrétienté. Si le roi de Pologne a pu l'emporter contre une armée qui réunissait la presque totalité des chevaliers croisés, dont on sait l'entraînement à la guerre et la supériorité de sa cavalerie lourde, c'est qu'il a de son côté rallié, outre les Lituanien^s qui sont désormais liés à sa couronne, un fort parti de mercenaires ruthènes et tatars. Or, ce sont là ramassis de païens dont un roi chrétien s'est ainsi entouré pour attaquer les soldats de notre Sainte-Eglise. Car nous savons tous que, même les Lituanien^s et leur Grand-Duc, dont le roi Ladislas est désormais le suzerain, ne sont convertis que de fraîche date, et pour la plupart vénèrent encore secrètement leurs idoles en bois.

Ladislas a engagé dans cette bataille deux fois plus d'hommes que les nôtres, sans doute cinquante mille contre les vingt-cinq mille que nous avons alignés. Je ne crois pas faire le prétentieux en disant que ce fut la plus grande bataille de l'histoire depuis l'époque des anciens Romains, et en tout cas la plus grande que le Saint-Empire ait connue, par les effectifs engagés et les morts laissés sur le terrain.

Laissez-moi vous dire que je fus de cette bataille et que je vous livre donc un récit de première main. Je

suis de la ville d'Elbing au bord de la mer Baltique, et je faisais partie du contingent de volontaires de notre cité. Nous étions deux cents volontaires, tant nobles que marchands et artisans, commandés par le chevalier Werner de Tettingen, le Grand-Hospitalier de l'Ordre. Par une tradition qui est attachée à cette fonction, le Grand-Hospitalier réside en effet à la commanderie d'Elbing dont il est également le commandeur. Notre unité avait rejoint Marienbourg, le siège de l'Ordre, d'où les troupes qui s'y étaient rassemblées se déplacèrent ensuite à Schwetz, une place forte plus au sud, en amont sur la Vistule. De cette forteresse assez centrale, on pouvait en effet se porter en différents points de la frontière où le roi de Pologne pouvait passer à l'attaque. Le Grand-Maître, Ulrich de Jungingen, y accueillit les renforts de la chevalerie accourue de toute l'Allemagne, ainsi que des mercenaires bohémiens.

Les troupes polonaises et lituaniennes avaient effectué leur jonction à quarante lieues de là au sud-est, plus en amont encore sur la Vistule, et s'étaient mises en mouvement vers le nord, en direction de Marienbourg. Le Grand-Maître en fut averti et partit avec le gros des forces vers l'est pour couper la route à l'ennemi en établissant une ligne de défense sur la rivière Drewenz. Il laissait trois mille hommes à la forteresse de Schwetz entre les mains du commandeur de la place, Henri de Plauen. Le roi de Pologne, voyant que la Drewenz était fermement tenue et ses bastions renforcés, décida de contourner les défenses teutoniques par l'est, où aucune rivière ne coupait le chemin vers Marienbourg. L'armée teutonique se déplaça à son tour pour le suivre, d'abord le long de la rivière, puis pareillement vers l'est après avoir traversé à Löbau.

Les deux armées se rencontrèrent le jour de la Division des Apôtres dans une plaine large d'environ une demi-lieue entre les villages de Grünfelde, Tannenberg et Ludwigsdorf. Elles se déployèrent en deux lignes opposées, bordées à droite et à gauche par des forêts, ce qui nous permettait, dans ce couloir, de nous battre à front égal bien que nous fûmes deux fois moins nombreux. Du côté ennemi, la cavalerie lourde polonaise formait le flanc gauche, la cavalerie légère lituanienne le flanc droit, et les différentes troupes de mercenaires étaient au centre. Le Grand-Maître avait pour sa part concentré la cavalerie d'élite des chevaliers, commandée par le Grand-Maréchal Frédéric de Wallenrode, face aux Lituaniens, calculant que s'il pouvait enfoncer l'adversaire à cet endroit, il pourrait ensuite prendre les Polonais en tenaille.

Les forces étaient inégales en nombre, mais nos troupes étaient mieux armées et mieux commandées, appuyées par la cavalerie lourde des chevaliers, qui était la meilleure d'Europe. L'issue de la bataille restait donc incertaine.

Les deux armées, face à face, s'observaient immobiles, dans ce silence qui précède les batailles, et que même la nature semble respecter. Aucun oiseau ne chantait. De loin en loin, on entendait le renâlement d'un cheval. Une brume montait du sol. Il avait plu abondamment durant la nuit. L'averse avait mouillé la poudre des canons. Nous savions que nous ne pourrions utiliser notre artillerie de campagne, et que seul l'affrontement au corps-à-corps déciderait de l'issue de la journée.

Je déteste ce moment, car l'expectative provoque un désordre des boyaux qui ébranle la volonté du com-

battant et fait flotter l'ordonnancement des troupes, ce que chacun des adversaires sait mesurer chez l'autre et dont il profite en faisant durer l'attente. Nous fûmes plusieurs à nous déculotter pour nous vider préventivement sur place, et il me vient que ce geste si trivialement naturel est en telles circonstances, pour plus d'un soldat, l'ultime acte sensé qu'il aura accompli dans sa vie.

Le Grand-Maître voulut alors faire une dernière tentative de conciliation pour éviter les malheurs auxquels nous condamnait un tel affrontement. Il fit porter par un héraut au roi de Pologne deux épées, dont l'une était ensanglantée, pour qu'il pût encore faire le choix de la paix ou de la guerre. Mais le roi Ladislas décida de ne pas choisir et conserva les deux épées en répondant au héraut qu'il les considérait comme un augure de sa victoire et une avance sur les armes qu'allaient devoir déposer les Teutoniques.

Je me dois d'insister sur cet épisode des épées, car il dit bien ce que nous pouvons penser du roi Ladislas. Il ne coûtait guère à ce dernier de jouer les braves, car il suivit l'essentiel de la bataille dissimulé dans les bagages de son armée, ayant confié la conduite des opérations au Grand-Duc Vitold de Lituanie. Et comme, en général, on n'entend des guerres que les récits des vainqueurs, il est à parier que les historiens polonais donneront de l'épisode des épées de Grünfelde une toute autre version, à leur avantage.

Je me trouvais au centre du front, mais en troisième ligne, notre contingent ayant été placé en réserve, sans doute en raison de l'état de santé du Grand-Hospitalier. Le seigneur de Tettingen a la vaillance d'encore revêtir l'armure pour combattre à l'âge de soixante ans, mais

n'est plus aussi robuste et rapide qu'il le fut.

De là où j'étais, je vis notre cavalerie lourde se mettre en marche à notre gauche, se portant, d'abord au trot, puis au galop et dans une grande clameur à la charge contre la cavalerie légère lituanienne où se trouvait le Grand-Duc Vitold. Le choc fut terrible, on entendit le craquement des lances contre les armures jusqu'à nos positions, qui n'avaient pas encore bougé. Puis la première ligne devant nous s'ébranla pour se porter contre le reste de l'armée ennemie. Les deux armées poussaient de grands cris, le ciel était obscurci par les pluies de traits que les archers faisaient tomber de part et d'autre.

Au bout d'une heure, les Lituaniens commencèrent à perdre pied sous la presse de la cavalerie des chevaliers, plus lourdement armée et mieux aguerrie. Leur repli désordonné fit alors penser aux Teutoniques que la victoire était proche et ils brisèrent trop vite leur formation pour se lancer à la poursuite des fuyards et commencer le pillage, au lieu de se porter à droite pour prendre l'infanterie polonaise en tenaille.

On ne sait s'il s'agit d'une vraie retraite des Lituaniens ou d'une manœuvre, toujours est-il que l'éparpillement des Teutoniques, entre leur flanc gauche lancé dans une poursuite précipitée et leur flanc droit resté sur place face à la cavalerie lourde polonaise, décida du sort de la bataille. Les Polonais et leurs mercenaires semblaient pris entre, face à eux, les unités du flanc droit teutonique, commandées par le Grand-Commandeur Conrad de Liechtenstein, et six unités de cavalerie que le Grand-Maréchal de Wallenrode avait finalement pu retenir de poursuivre les Lituaniens et qui les attaquaient sur leur droite. Ils furent près de perdre la ba-

taille à plusieurs reprises, la bannière royale de Cracovie se faisant enlever puis reprendre, et le roi Ladislas manquant de perdre lui-même la vie dans une charge directe d'un chevalier teutonique sur son refuge. Comme les Polonais résistaient courageusement, le Grand-Maître décida d'engager le reste de ses troupes pour précipiter l'issue du combat, et notre contingent se mit en mouvement. Je me souviens avoir crié comme un sourd avant de plonger dans la mêlée.

La confusion devint générale. Lorsque les lances furent rompues et que l'on fut trop près les uns des autres pour pouvoir s'en servir de toute façon, on combattit à l'épée, à la javeline et à la hache. Le sang coulait de toute part et bientôt les blessés et les morts firent monceaux, qu'il fallait franchir en leur marchant sur le ventre pour avancer. L'acharnement était tel que l'on se prenait à bras-le-corps, lâchant les armes pour saisir l'ennemi à la gorge et l'étrangler. Les hommes se battant au coude-à-coude, il n'était possible d'avancer d'un pas qu'en ayant taillé et couché un adversaire. Les cris des combattants, les hurlements des mourants, le fracas des armes sur les boucliers qui volaient en éclat faisaient un bruit confus et horrible.

C'est à ce moment que l'armée lituanienne réorganisée revint sur le champ de bataille, attaquant les Teutoniques par l'arrière. Je vis le Grand-Maître Ulrich de Jungingen, qui s'était avancé en personne au cœur de la mêlée, recevoir une lance en travers du cou. Encerclés et privés de leur chef, les Teutoniques commencèrent alors à lâcher pied et à se retirer vers leur camp. Mon commandant, le chevalier de Tettingen, fut désarçonné et je me précipitai en ralliant les plus proches des nôtres pour l'entourer. Faisant corps à pied autour de lui, nous

nous déplaçâmes, contournant le plus dense des combats, lesquels s'étaient concentrés sur notre camp à l'arrière, où les nôtres avaient improvisé un *wagenburg* en s'entourant de chariots. Notre fuite nous sauva la vie, car ils furent plus nombreux à se faire massacrer dans ce réduit que sur le champ de la bataille.

Celle-ci avait duré dix heures. Huit mille hommes avaient péri du côté teutonique et quatorze mille furent fait prisonniers. Parmi les morts, on comptait plusieurs centaines de chevaliers, et la haute hiérarchie de l'Ordre fut décapitée : le Grand-Maître Ulrich de Jungingen, le Grand-Maréchal Frédéric de Wallenrode, le Grand-Commandeur Conrad de Lichtenstein, le Grand-Trésorier Thomas de Merheim, le Grand-Commissaire Albrecht de Schwartzburg et une dizaine de commandants.

Nous regagnâmes Schwetz où se retrouvaient les restes de l'armée, ce qui permit, à partir des récits épars, de reconstituer le déroulement de l'affaire tel que je viens de vous le narrer. Quoique le plus haut gradé survivant, mon maître est âgé et mal portant, et il eut la sagesse de confier la suite des opérations au jeune commandant de la place, Henri de Plauen, qui, à l'heure qu'il est, tente de regagner Marienbourg avant l'ennemi pour y préparer le siège.

Je fus choisi avec ceux qui avaient été blessés mais pouvaient se déplacer, pour porter les courriers à travers l'Allemagne. Une partie de notre mission est d'appeler à l'aide des princes et des villes de l'Empire. Car, s'il nous faut certes pleurer les morts, il nous faut surtout penser aux vivants. Et je ne désigne pas, ce disant, les seules populations de ces régions que vous devez trouver bien lointaines, même si elles parlent alle-

mand comme vous et moi. C'est de vous que je parle, mes beaux messires : car, si Marienbourg tombe, c'en est fini de l'Ordre, c'en est fini de la chevalerie allemande, et les frontières de l'Empire sont ouvertes au déferlement des hordes slaves, et demain, c'est toute l'Europe qui sera sous la fêrule des Ruthènes et Mongols idolâtres ou des Turcs musulmans.

Jacob Kahl fit une pause. Son regard s'était fait lointain. Autour de la table, un silence grave s'était installé.

Puis, comme semblant s'éveiller, il adressa un sourire à la cantonade et leva sa chope, tout en serrant un peu plus, de l'autre main, la taille de la serveuse qui était venue s'asseoir sur ses genoux :

– Buvons à la santé des croisés morts sur le champ de bataille pour défendre l'Empire et la vraie foi.

– Buvons, dirent en chœur les autres en levant aussi leurs chopes.

Après avoir essayé quelques tournées, mais point tant qu'ils ne pussent marcher droit, Jacob et Tilmann rentrèrent au convent pour le souper. Ils s'installèrent à l'une des tables du réfectoire, où se retrouvaient, sans souci de préséance entre clercs et chevaliers, l'ensemble de la fraternité, ainsi que les *familiares*, auxquels Tilmann, par son ancienneté dans la maison, et Jacob, par sa fonction, étaient plus ou moins assimilés. Quand l'assemblée fut au complet, on fit silence. Le commandeur dit le bénédicité. Puis tous entamèrent le ragout qui leur avait été servi dans leurs miches de pain dont ils avaient fait des tranchoirs.

– Maître Jacob, demanda Tilmann, pardonnez ma franchise, mais vous ne vous êtes certainement pas leurré de l'effet que votre récit a eu sur son public. Ces gens seront contents de pouvoir raconter une histoire à leur tour, mais ce n'est pour eux qu'une histoire : ils se disent que ce qui se passe en Prusse est bien loin de

pouvoir les affecter. Pensez-vous que nous ayons vraiment à craindre une nouvelle fois, jusque dans nos pénales, les invasions barbares qui ont provoqué la chute de Rome ?

– Tu es avisé, jeune Tilmann, et du reste, pour un palefrenier, tu connais bien ton histoire et ta géographie. Je pourrais te répondre que je suis né et que j’ai grandi là-bas, dans une marche de l’Empire qui nous rend attentifs à la fragilité du monde civilisé. Quand les Mongols ont envahi la Russie il y a deux siècles, ils ont détruit toutes les villes et massacré la moitié de la population. Encore aujourd’hui, ce pays ne s’est pas relevé de ce malheur, ils ne savent plus construire de maisons en pierre, ils vivent dans des huttes et les palais de leurs princes sont en bois. Quant au Turc ottoman, il est désormais installé jusque dans les Balkans, et il encercle Constantinople, qui un jour prochain tombera entre ses mains, mettant fin à l’Empire romain d’orient. L’islam sera alors aux portes de l’Italie, c’est-à-dire de Rome, que les infidèles appellent déjà la « pomme d’or ».

« Mais tu as raison, l’État monastique de l’Ordre ne fait pas partie du Saint-Empire. Il sert seulement de tampon entre lui et la barbarie. Si les Polonais y mettent fin, cela ne modifiera pas les frontières de l’Allemagne, et c’est la Pologne, un royaume chrétien après tout, qui, en prenant sa place, jouera le rôle d’État-frontière de la chrétienté. Que grand bien leur fasse, s’il doit en être ainsi !

« Non, ce qui disparaîtra, c’est une certaine idée de l’Empire. Vois-tu, la Prusse est une entité singulière. Ce n’est pas un État qui s’est donné une armée. C’est une armée qui est devenue un État. Cet État, qui de toute façon ne fait pas partie du Saint-Empire, n’est rien en

soi : c'est l'Ordre qui compte. L'Ordre, il faut le savoir, forme avec l'Empire et avec le Saint-Siège à Rome une totalité qui se tient. Il sert les intérêts de l'Empire, contre les Polonais par exemple, parce qu'il est principalement constitué de chevaliers allemands. Mais il ne dépend pas de l'Empereur. Il est directement subordonné au Pape, dont il est un bras armé, comme les autres ordres militaires. Ceux-ci permettent au Saint-Père de recruter l'ensemble de la chevalerie pour engager des croisades, et donc de mobiliser la chrétienté en passant outre les différences entre nations. Et en passant outre l'Empereur également. Par ailleurs, la chevalerie a ses propres règles et obédiences, qui ne sont pas celles des nobles féodaux, mais celles d'une fraternité qui élit ses chefs. Les principes de la chevalerie imposent néanmoins le respect des liens de parole et de féauté, et en cela soutiennent l'ordre féodal, dont l'Empereur est finalement le sommet, au-dessus des autres monarques chrétiens. Pour jouer sa pièce, chacun de ces trois acteurs a besoin des deux autres, et se prémunit de l'un en s'appuyant sur l'autre. Mettre fin à la chevalerie, c'est mettre fin à l'ordre féodal qui fonde la légitimité de l'Empire, et mettre fin à l'Empire et à la féodalité, c'est retirer son pouvoir temporel à l'Église. C'est donc bien de la fin de notre monde que nous parlons.

Jacob Kahl s'interrompt, et sembla partir dans des pensées qui prenaient un tour morose, puis il reprit sur un ton un peu désabusé :

– À tout bien penser, c'est ta question qui est mal formulée. Tu demandes : avons-nous à craindre la guerre, les invasions barbares ? Mais pourquoi craindre la guerre, alors que nous pourrions aussi bien l'appeler de nos vœux ? Considère les bourgeois et manants

avec qui nous nous sommes entretenus ce soir, et qui vont regagner leur petite vie paisible, tout en se faisant peur à bon compte, à raconter des histoires d'ogres assoiffés de sang. Ou les petits moinillons replets et les sœurette gentilles qui se pressaient dans la rue quand nous revenions vers ici. Tous ces gens, et toi de même, jeune palefrenier qui baye à mes histoires, vivez à mille lieues de la réalité que je connais. Je ne crois pas que, ni les villes de la Hanse, ni la noblesse allemande se remueront le cul et l'escarcelle pour sauver l'Ordre. Dès lors, ne faut-il pas souhaiter qu'une bonne épiphanie secoue terriblement cette société de petites gens courtes de pensée, qui vivent dans un monde d'illusions ? La guerre nettoie les apparences, détruit le superficiel, elle montre la vraie vie, celle dont la valeur se mesure à l'aune de la proximité de la mort.

Tilmann était effrayé par tant de véhémence :

– Sans doute, maître Jacob, mais faut-il vraiment, pour apprécier la vie, se jeter dans les bras de la mort ? Vous qui avez connu le champ de bataille et en avez réchappé, qu'est-ce qui vous pousserait à y retourner ?

– C'est bien là une question d'enfant qui n'a pas fait son baptême du fer et du feu. Pourquoi chercher à affronter la mort ? Pourquoi ne pas l'éviter ? Tu peux te poser la question parce que l'état de paix dans lequel tu vis te donne le loisir de te la poser. Dans le combat, tu n'as pas le temps de t'interroger. Tu te bats, c'est tout : il faut tuer l'autre ou être tué. Si tu prends, ne serait-ce que la durée d'un clin d'œil, le temps de réfléchir au bien-fondé de ce que tu fais, ou de calculer le moyen de te sortir de là, tu es mort. Car l'autre se saisira de cette hésitation, qu'il lira instantanément dans le battement de ta paupière, pour se glisser dans l'angle aveugle que

tu lui ouvres et y faire passer le fil de son épée.

– Cela est vrai du feu du combat. Mais je parle d'y penser avant le combat. Vous ne répondez pas à ma question : pourquoi rechercher les conditions qui nous exposent à une mort probable ?

Jacob réfléchit un court instant.

– Je ne vais pas te répondre que c'est parce que nous combattons pour des valeurs justes et bonnes, pour l'Ordre, pour la défense du royaume du Christ. Ceux qui sont en face de nous, les Polonais en tous cas, même si je ne les aime pas et que leur félonie empêche que l'on puisse traiter avec eux, sont des chrétiens eux aussi, et ils sont valeureux. Non, le fait est que, si pendant le combat on ne se pose pas de questions, c'est peut-être tout simplement cela que l'on recherche : un état de soi où l'on ne se pose plus de questions. Quand tu te bats, les choses sont simples, le monde est clair, il y a l'ennemi, le mal en face, et le bien derrière soi que l'on défend. Le combat est le lieu et le temps où le doute n'existe plus. Et celui qui en sort vivant gagne pour lui la certitude, qui est au-delà du bien et du mal, d'être celui qui est dans le vrai. C'est pour cela que sur la lancée des combats, alors que les hommes sont saturés par cette ivresse de la certitude, ils sont capables d'accomplir des forfaits qui échappent à l'entendement, de violer, de torturer, de piller. Ils ont ensuite beaucoup de mal à redevenir humains, c'est-à-dire à douter, à s'interroger. Parce qu'ils ont connu un temps où ils étaient au-delà de l'humain.

Sur ces mots, il se leva.

– Bien, je vais te laisser, jeune Tilmann, car l'avantage de la guerre, qu'elle soit réelle ou racontée, c'est que les femmes y jouent un rôle aussi, et j'ai ren-

LÀ-BAS SONT LES DRAGONS

dez-vous avec une certaine serveuse de taverne qui termine son service avant complies. Nous nous reverrons au déjeuner demain matin, avant de nous quitter.

Ils se retrouvèrent le lendemain au petit jour, au déjeuner qui suivait l'office des matines. Jacob Kahl avait retrouvé sa tunique, sa cotte et ses chausses de voyage, qui étaient d'une bure grisâtre bien propre à ne susciter aucune convoitise chez d'éventuels brigands. Seules trahissaient quelque aisance ses bottes de vrai cuir.

Le messenger étalait avec son couteau une généreuse couche de beurre sur une épaisse tranche de pain noir, tout en s'adressant joyeusement à Tilmann :

– Ainsi, jeune palefrenier, te voilà commis à reprendre mon fardeau pour le porter à ton maître. De la sorte voyagent les nouvelles, qui ont leur propre vie et n'usent de nous que comme véhicules. Pour ma part, ma mission s'arrête ici. Je vais rester quelques jours à Cologne pour faire le tour des officines, afin de collecter les lettres et petits colis que le magistrat de la ville, l'archevêché ou quelque guildes ou monastère pourraient avoir à envoyer en Prusse ou dans une ville sur mon trajet de retour.

– Vous avez fait de même en venant ici ? demanda Tilmann, la bouche pleine.

Un gruau mélangé de fruits cuits était ici la spécialité du frère cuisinier.

– Nenni ! J'ai été appointé pour ne porter que le message dont tu vas transmettre la copie à ton tour, et j'avais à le faire sans flâner aux étapes. Mais je reviens à vide, n'ayant pas de réponse urgente à rapporter à mes maîtres, d'autant qu'à l'heure où j'arriverai, ils seront

au mieux enfermés dans Marienbourg avec une armée de Polonais tenant siège autour, ce qui m'empêcherait de les joindre. Aussi, sur la route du retour, j'ai davantage le loisir de m'arrêter dans telle ou telle ville et y porter où y prendre moult messages, pour le transport de chacun desquels je suis correctement payé. Le voyage de retour compense celui de l'aller pour lequel nous sommes chichement défrayés. Ainsi les messagers, qui sont appointés à la course, doivent-ils organiser leur travail, mais je n'ai point à me plaindre.

Tilmann, dans sa jeune âme, était fasciné par la perspective qu'ouvrait cette activité occasionnant d'être rémunéré pour voir du pays.

– Comment devient-on messager ? Est-ce affaire de connaissances particulières ?

– Non, pas vraiment, répondit Jacob. Il te faut bien sûr savoir monter à cheval, encore que des messages soient souvent portés sur des distances d'une journée, et qu'à ce faire, des jambes solides et une bonne allonge comme la tienne suffisent. Il faut connaître le pays que tu traverses, ou la langue qu'on y parle pour demander ton chemin. Très vite l'expérience des routes t'aide à choisir les plus rapides et les plus sûres, et à te souvenir quels monastères acceptent des pèlerins de passage, ou quelles sont les auberges où le gîte et le couvert te sont proposés au prix le plus honnête. Nous avons de surcroît pour nous de pouvoir nous reposer dans les commanderies de l'Ordre présentes un peu partout dans l'Empire.

Il considéra le jeune homme, sa grande barbe bougeant au rythme de sa mastication :

– La route te tente, n'est-il pas ? Je vais te dire : il n'y a qu'une vraie compétence qui soit requise du messager,

c'est la confiance qu'il inspire à ceux qui lui remettent des plis dont, en général, ils s'attendent que le contenu ne soit connu que d'eux et des destinataires. C'est cette confiance qui fait de lui ce qu'il est : un porte-parole. Pas le fait de savoir s'occuper d'un cheval ou de pouvoir endurer deux mois de tape-cul sur les routes. Cela, n'importe quel soudard sait le faire, mais on ne lui confierait pas pour autant des documents importants. Je faisais déjà le saute-ruisseau du Grand-Hospitalier, auparavant, pour des menues courses en ville, mais j'ai acquis sa confiance en sauvant sa vieille carcasse sur le champ de bataille. En rentrant, il m'a assuré qu'il ferait de moi son messenger personnel, et si, comme tout laisse à le penser, il est le prochain Grand-Maître, je compterai parmi les messagers permanents appointés par l'Ordre et qui courent à travers toute l'Europe.

Il s'essuya la bouche au revers de son surcot, et se leva. Tilmann fit de même. Jacob lui serra la main :

– J'ai remarqué que le commandeur te considérait paternellement, et sans doute en est-il de même de ton maître à Ramersdorf. Tu n'as pas dû les décevoir en faisant ton apprentissage ici. C'est le début de la confiance que tu dois faire fructifier comme un pécule. Alors, tu auras tout pour faire un messenger. Et peut-être, Dieu seul le sait, nous retrouverons-nous un jour sur les routes qui sillonnent l'Empire.

Ils se quittèrent sur ces mots.

Tilmann, qui avait déjà récupéré la lettre qu'il devait porter, se rendit à l'écurie, où on lui désigna un cheval de selle.

Celui-ci n'était pas des plus remarquables, les grands destriers étant réservés aux chevaliers pour un usage guerrier, mais quoique toisant plus court, c'était un vrai palefroi, que Tilmann savait être ambleur plutôt que trotteur, et donc bien plus confortable pour un voyage de toute une journée.

Il quitta la commanderie alors que les cloches de Sainte-Catherine sonnaient les laudes et prit la longue rue qui, vers le sud, traversait le faubourg Saint-Séverin avant de devenir, passé la porte du même nom, la route vers Bonn.

Laissant les remparts derrière lui, il passa devant le cimetière juif installé hors-les-murs et les dernières cours fermières qui longeaient la route à proximité de la ville, puis talonna légèrement son cheval pour le faire aller à l'amble. Il avait dans l'idée de rejoindre Ramersdorf dans l'après-midi, mais sans épuiser sa monture.

On venait de passer la Saint-Laurent mais les orages marquant la fin de l'été n'avaient pas encore éclaté. L'air était déjà chaud et s'annonçait lourd pour la durée de la journée. Le ciel était d'un bleu laiteux, réverbérant la lumière. Les champs étaient fauchés et les journaliers en nage, vêtus de modestes souquenilles, chargeaient les dernières balles de foin de la saison sur les chariots. Tilmann se prit à penser que, trois semaines

plus tôt, à mille lieues de là, s'était tenu une bataille où la Faucheuse moissonnait les hommes, alors qu'ici, les épis prometteurs d'une belle récolte étaient encore hauts. Le rapprochement rendait l'image présente terriblement paisible : un vent léger se leva, passant sur les blés, impulsant sur leur surface blonde un mouvement régulier d'ondes qui traversaient les champs.

Il palpa sous sa tunique en drap de lin le message qu'il avait sur lui, et qu'un frère prêtre de la commanderie avait recopié la veille. L'importance dont il se sentait ainsi revêtu lui causait de l'émoi.

Il pensait à Jacob Kahl et à tous ces messagers qui, en ce moment, à travers l'Empire, portaient une copie de cette même lettre.

Partant de Tannenberg, ou, pour être plus vrai, de Schwetz sur la Vistule, où avait été la base arrière de l'armée teutonique, des cavaliers étaient partis dans toutes les directions, vers les commanderies de l'Ordre, mais aussi vers les villes de la Ligue Hanséatique. À chacune des étapes où ils délivraient le message, celui-ci devenait l'original d'une dizaine de nouvelles copies partant vers des points secondaires, selon une organisation qui était depuis des temps anciens assurée pour faire connaître les nouvelles, non pas de proche en proche, mais directement à un premier cercle de villes capitales et de chef-lieu de baillages, et de là ensuite vers les villes secondaires et les commanderies de leur cercle. Et de celles-ci, qui opéraient comme têtes de cercle à leur tour, des coursiers à pied partaient vers des bourgs et châteaux d'un troisième cercle moins éloigné. Tilmann n'était pas peu fier de se compter dans cette chaîne de transmission.

Il se dit :

Les messages sont ainsi, partant du lieu où ils sont écrits, surgis de l'événement qu'ils décrivent et qui les fonde, comme d'un trou que provoque un caillou dans un étang et dont l'impact se propage en une onde circulaire. L'événement est comme une pluie qui tombe sur un plan d'eau jusque-là calme. D'abord une goutte, qui provoque une petite onde, puis deux, puis plusieurs. Les impacts se multiplient, les ondes s'entrecroisent (les messages venant de multiples sources se rejoignent pour ne plus former qu'une seule rumeur), et bientôt la surface de l'étang est piquetée d'impacts, agitée par une averse d'eau qui nourrit son eau.

Il se souvint aussi du visage inquiet du frère commandeur de Cologne et pensa à son maître, à Ramersdorf, qui vivait présentement dans l'insouciance de ne rien encore savoir. Lui habitait encore pour une journée dans un monde qui n'avait pas appris la nouvelle. La plus grande bataille de notre temps faisait peut-être basculer la chrétienté d'une ère dans une autre, mais pour son maître, elle n'avait pas eu lieu. Il y avait une Allemagne d'avant Tannenberg, et une Allemagne d'après Tannenberg. Une Allemagne qui vivait à l'époque du Saint-Empire romain et germanique, des croisades et des ordres chevaleresques, et une autre Allemagne d'où les derniers chevaliers avaient disparu, emportés par milliers dans la tourmente de l'Histoire.

Mais dans un limbe étrange, de quelque trois ou quatre semaines, celui que requérait la délivrance des messages, ces deux Allemagnes, ces deux époques, coexistaient dans le temps et dans l'espace. Devant lui, il y avait encore l'Allemagne d'hier, qui ne savait pas qu'elle appartenait déjà au passé, tandis que derrière lui l'Allemagne de demain s'éveillait.

Et Tilmann le messenger, Tilmann le coursier, était au sommet de l'onde de choc. Il était, non pas à la frontière, mais il était lui-même cette frontière qui avançait. Décidait-il de ralentir le pas de sa monture, ou au contraire de piquer des deux, la frontière, s'avancant certes inexorablement (il n'avait pas le pouvoir de la retenir), le faisait cependant moins vite ou plus vite, selon ce qu'il décidait. Il était celui qui chevauchait la vague du changement du monde.

Il se dressa sur ses étriers, jambes tendues, et étendit les bras. L'allure de l'ambleur autorise ce genre de fantaisie. Le fond de l'air était chaud et immobile. Une brise que ne provoquait que son déplacement venait à lui, éventant légèrement son corps dressé face au chemin à parcourir. Son corps droit et ses bras en croix déterminaient un plan qui séparait le derrière du devant, le passé de l'avenir. C'est ainsi que lui vint l'idée, dont il se souviendrait bien plus tard, que ce plan séparait en quelque sorte deux mondes.

Est-ce ainsi que procèdent les devins et les prophètes ? Seraient-ils dépositaires d'un message disant le futur et que Dieu ou quelque puissance transcendante leur aurait dicté ? Quel qu'en soit le contenu, que le texte en soit clair ou énigmatique, qu'ils aient à en connaître ou qu'ils l'ignorent, qu'ils soient crieurs publics ou secrétaires, ils en savent l'effet à venir. Ils chevauchent la vague du temps, et du haut de sa crête, ils voient un horizon qui échappe à ceux qui barbotent dans le creux en contrebas. Ils tremblent à la vision de son inéluctabilité. Car ils peuvent tenter de les avertir, crier aussi fort qu'ils le peuvent, mais (cela aussi, ils le savent) il est écrit qu'ils ne seront pas écoutés.

J'ai un jour posé la question de la prédestination à quelque confesseur, il m'a répondu que les doctrines qui prêchaient l'inéluctabilité du destin étaient hérétiques, et les devins étaient considérés comme ayant passé un pacte avec des démons. Certes, même un père de l'Église comme Saint-Augustin a pu avancer que Dieu réservait, de toute éternité, sa grâce divine à certains et la refusait à d'autres, quels que fussent les efforts que chacun fit, ou non, pour l'obtenir. Mais c'est là affaire de contexte, car l'on sait qu'il devait, par son raisonnement, contrer l'hérésie du moine Pélage qui soutenait au contraire que l'homme peut se sauver par sa propre volonté, sans l'aide de Dieu. On ne saurait donc exclure que le propos de Saint-Augustin ait pu verser dans l'excès inverse. Dès le concile d'Orange

en l'an 529, et en plusieurs occasions par la suite, l'Église a clairement rejeté la prédestination, car elle vient en contradiction du principe de libre arbitre et de responsabilité personnelle. Dieu laisse à sa créature le choix, il ne fait que montrer, par la voix des prophètes, le sort que réservent aux hommes certains de ces choix.

Je sais, moi, maintenant, écrivant depuis ce présent qui était notre avenir, embarqué dans ce nouveau monde qui commençait avec ce que les Italiens nommeraient le Quattrocento, je sais qu'effectivement Dieu nous laisse le choix mais qu'il nous montre aussi les conséquences inéluctables de nos décisions mauvaises. Je sais même que l'on peut réécrire l'histoire, que l'on peut revenir dans le temps pour modifier une décision en croyant pouvoir changer ce qui en résulte, mais que cela est sans effet.

Car une décision qui n'est pas orientée vers le bien, quels que soient les détours qu'on lui fait prendre, referme l'éventail des possibles, fait pencher les issues vers le bas, vers leur gravité, vers les sillons du terrain le long desquels coulent les conséquences, en rigoles, puis en ruisseaux, puis en fleuves, toujours les mêmes, en suivant les voies prévisibles qu'imposent les reliefs solides environnants. Au lieu qu'une bonne décision élève ses issues au-dessus des montagnes, vers le ciel et des vents improbables.

Et qu'est-ce que le bien ? Qu'est-ce qui permet de juger qu'une décision est bonne ? Précisément cela : que la bonne décision, par le souci qu'elle a de respecter la liberté de ceux qu'elle concerne et qui y réagissent, est forcément incertaine dans ses conséquences.

Il n'est donc possible de juger le bien et le mal de nos décisions que dans l'après-coup.

On ne sait pratiquement rien de la naissance et de l'enfance de Tilmann. Dans la relation écrite qu'il fera plus tard de ses pérégrinations, il n'en parle pas et il se décrit d'ailleurs très peu lui-même, aussi bien au physique qu'au spirituel, suivant en cela l'usage du temps en matière de récit personnel, qui est de rapporter ce que l'on voit et ce que l'on fait, plutôt que ce que l'on est et les émotions contradictoires qui nous agitent.

Nous devons donc imaginer ce qui n'est pas dit, mais qui se déduit aussi bien des conséquences des faits et gestes de notre homme qui, elles, furent visibles, que des silences même de sa chronique en ce qu'ils portent sur des points qui ne sont pas innocents. Les ellipses du récit nous disent quelque chose du passé qu'il tait.

C'est ainsi que l'on peut dire qu'il naquit entre les années de Notre Seigneur 1390 et 1395, puisqu'il était *adulescens* lorsque l'Ordre accusa le coup de cette terrible bataille qui décima ses rangs, à l'été 1410. C'était déjà un grand jeune homme dégingandé, tout charpenté d'os solides, et comme encombré par sa taille, laquelle devait déjà dépasser les six pieds. La plupart des gens qui l'on croisé lui arrivaient au menton. Il semble que ce soit là un trait commun dans sa famille, qui a son importance dans les métiers dont ils font choix. On sait en effet que plusieurs d'entre eux furent employés comme coursiers en raison de leurs longues jambes.

Il avait par ailleurs dans son jeune âge le cheveu dru et blond, mais qui s'assombrit un peu avec le temps,

tirant vers le châtain clair. Sa peau était mate, du reste, et prenait bien le soleil et les intempéries. Quand venait l'été, son hâle faisait ressortir ses yeux, qu'il avait d'un bleu très pâle, presque métallique. Son regard, pour cette raison, lui faisait un air pensif, lointain, que parfois l'on jugeait hautain.

Tilmann était issu d'une famille qui pratiquait les métiers liés à l'exploitation des mines. Ses aïeux étaient lointainement originaires de Saxe, où celles-ci sont nombreuses de date ancienne et où les mineurs étaient réputés et recherchés dans toute l'Allemagne. Les comtes de Nassau avaient pour cette raison incité plusieurs familles saxonnes, un siècle plus tôt, à s'installer dans la région de Siegen, riche en mines d'argent, de plomb, de cuivre et de zinc, et la famille de Tilmann s'y était établie. Elle avait compté des mineurs, mais cette grande taille, qui donc affecte les membres de sa parentèle, les desservait dans les galeries étroites et basses de voûte. Ils étaient pour cela plus souvent attachés aux activités connexes de l'exploitation minière, et en particulier l'abattage d'arbres pour la production du charbon de bois nécessaire aux forges. Ils possédaient un *Hauberg*, qui est dans ces régions une forme de bien familial indivis réunissant d'importantes parcelles de forêts, dont on tirait le bois pour le charbon, mais aussi le tan qui servait à la préparation des peaux en tannerie.

Le père de Tilmann fut veuf assez jeune. Plongé dans le chagrin par la perte de sa femme, il n'eut pas le cœur de se remarier. Il devint d'une humeur ombrageuse. Il continuait à travailler pour nourrir les enfants que son épouse lui laissait, mais il rentrait après le travail et ne ressortait pas. Il buvait seul. Les enfants s'élevèrent plus ou moins eux-mêmes, l'aînée des sœurs prenant

en charge les plus jeunes, comme on sait bien que cela est souvent d'usage.

Se posait au père la question de ce qu'il allait faire de Tilmann, qui montait déjà en graine. La famille, sans être très riche, avait une bonne réputation auprès de l'Ordre teutonique à Coblençe, en raison, semble-t-il, d'une donation à l'Ordre faite très anciennement par un aïeul établi dans cette ville et qui était à l'époque dans une certaine aisance. La maison conventuelle de Cologne, qui dépendait du baillage de Coblençe, était l'établissement de l'Ordre le plus proche de Siegen. Le garçon put y être placé, et y fit fonction d'abord de galopin, ramassant les crottins des chevaux, avant de pouvoir faire ses preuves dans le soin des animaux.

Ainsi qu'il vient d'être dit, la mère de Tilmann était morte jeune. De son vivant, elle affectionnait ses enfants, de cet amour inquiet, voire prudent, que l'on a pour des êtres dont quatre sur cinq disparaissent en général avant la puberté, de faiblesse congénitale ou par fait d'épidémies ou de disettes. À ceux qui promettaient de survivre, elle avait appris à lire des rudiments d'écriture dans son psautier. C'était le seul ouvrage disponible dans la famille, un travail de copiste sur papier, assez simple, sans enluminure mais d'une écriture propre et régulière, relié par quatre nerfs sous deux ais de bois couverts d'un simple parchemin. Ils le lisaient ensemble, à la veillée, à voix haute, comme il était d'usage de lire les livres quand il n'en existait qu'un seul exemplaire pour plusieurs. Mais elle était elle-même d'une constitution qui ne la prêtait pas à vivre âgée. Est-elle morte en couches à l'occasion d'une de ses grossesses, ou des suites d'une peste ou de quelque étrange langueur qui l'eût fait se coucher et

dépérir rapidement ? On ne le sait, et Tilmann est taiseux sur ce point aussi. Lui-même demeura, âgé d'une dizaine d'années, avec le psautier de sa mère pour seul héritage.

Une question travaille à cet endroit la complexion de notre personnage. Elle affecte les rapports que le garçon devenu jeune homme eut ensuite avec les femmes, la séparation d'avec elles le laissant chaque fois désespéré. Cette question, autour de laquelle Tilmann s'est construit, s'énonce ainsi : pourquoi nos mères nous font-elles, si c'est pour ensuite nous quitter ?

Nos mères nous quittent, généralement sans nous donner les moyens de les haïr convenablement pour cela. Quand il arrive qu'elles le fassent de leur propre chef, abandonnant mari et enfants pour rejoindre, ou le couvent, ou quelque amant avec qui elles fuient vers une autre ville, elles nous donnent matière à les détester pour ce qu'elles nous font. Parfois, les retrouvant alors qu'elles sont encore vivantes, ayant pondu des demi-frères et sœurs avec un autre homme, nous pouvons leur crier leur incurie à la figure. Les enfants abandonnés se construisent dans la solidité d'un grief adressé à l'autre, en particulier à l'autre de l'autre sexe. Tel n'était pas le cas de Tilmann, puisque l'on sait qu'il aimait les femmes, et même un peu trop.

Si par contre on les retrouve, un beau matin, pendues à la solive de la cuisine, ou dans leur lit ayant ingéré une décoction de plantes létales dont on retrouve le reste dans un bol sur le chevet, alors le reproche hésite sur son destinataire. Était-elle dans un tel désespoir qu'elle n'ait pu trouver une autre porte de sortie ? Rien ne l'a-t-il retenu de commettre l'irréparable, nul espoir, nul être qu'elle eût aimé assez pour la retenir ? Même pas moi ?

Surtout pas moi, donc : car c'est pour le moins moi qui n'ai pas su la retenir, et peut-être pour le pire, c'est moi qui l'ai fait fuir. Et si c'est à nous-mêmes que nous devons nous reprocher la perte de l'être aimé, comment nous construire autour de ce noyau haïssable qui est désormais en nous, et non plus hors de nous ?

Et si, enfin, ce sont seulement les voies impénétrables du Seigneur qui nous l'enlèvent, par le jeu d'un accident, d'une grossesse se présentant mal, ou d'une maladie incurable, où va cette haine qui n'a plus ni objet, ni sujet ? Car l'abandon reste un fait, et le reproche est donc là, flottant. Mais qui peut le formuler, en quels termes, et à qui ?

Sa mère quitta donc Tilmann un jour, trop tôt pour qu'il y fût préparé, répétant peut-être cet abandon premier que nos mères nous infligent en nous livrant au monde par notre naissance. Elle ne lui laissait même pas les moyens de la détester pour cela, ou de se détester lui-même. Il lisait le psautier de sa mère, à voix haute, cherchant la voix de sa mère. Mais seul le silence venait en écho, et le reproche dont ce silence était lourd ne s'adressait qu'au vide, un lieu au dedans de lui-même qui restait inhabité.

Beaucoup de mères de cette époque portaient jeunes et ont laissé des générations d'hommes qui ont grandi dans la recherche de ce qui pourrait combler un vide dont ils étaient à la fois nombreux à partager l'expérience, et qu'ils étaient tous aussi incapables de combler, autrement que par les passions, les guerres, l'ivresse d'une recherche inavouée de la mort, dont ce monde a toujours été le théâtre.

Du moins Tilmann avait-il le recours de s'abîmer dans la lecture du psautier.

La commanderie que l'Ordre avait à Cologne était sise à l'entrée du quartier Saint-Séverin, quand on quittait la vieille ville par le sud pour prendre la route de Bonn. Saint-Séverin formait dès avant l'an Mil, autour de l'église éponyme, un regroupement de plusieurs établissements religieux, qui étaient en ce temps-là hors les murs, et percevaient les uns et les autres les bénéfices de fermes et de dîmes sur plusieurs villages alentour. L'extension de la ville et la construction d'une nouvelle enceinte avaient fini par intégrer cet ensemble à l'intérieur du périmètre des remparts, mais il y persistait un air de campagne, les rues et les places laissant entrevoir des petits lopins cultivés, des jardins, des vergers et quelques vignes à l'arrière des maisons. Surtout, la paroisse continuait à bénéficier de ses statuts anciens, avec ses privilèges et ses exemptions de taxe.

Bien que Cologne fût la ville la plus importante de l'Empire, assez singulièrement, l'Ordre n'y avait pas de siège de baillage. La commanderie de Cologne relevait du baillage de Coblençe, par le jeu d'une donation faite très anciennement. Il y avait deux siècles de cela, à l'époque où l'Ordre n'était constitué que de frères hospitaliers, un bourgeois de la ville avait financé la construction d'un hospice attendant à un oratoire dédié à Sainte-Catherine. Le magistrat de la ville avait confié aux hospitaliers allemands la gestion de cet établissement. Les bâtiments occupaient l'emplacement de ce qui avait été un appareil défensif de l'ancienne

enceinte, disparu depuis. Le foncier enjambait le fossé qui seul demeurait pour démarquer la vieille ville de la paroisse Saint-Séverin. Cette situation avait très tôt donné lieu à un différend juridique quant à ce que cet ensemble, partiellement sis à l'intérieur de l'ancienne enceinte, pût bénéficier du statut privilégié des établissements conventuels relevant de Saint-Séverin, dans le faubourg extérieur à ladite enceinte. Le différend avait été résolu par une donation plénière de l'oratoire Sainte-Catherine et de son hospice à l'Ordre teuto-nique, représenté par sa commanderie la plus ancienne et la plus importante en Rhénanie, celle de Coblenz, à une époque où l'Ordre n'avait pas encore d'établissement à Cologne même.

Depuis, une église avait été bâtie, intégrant le vieil oratoire, et jouxtant de son long la nef voisine de Saint-Jean-Baptiste. Les deux édifices presque accolés l'un à l'autre, tous deux orientés dans l'axe du levant, lançant leurs clochers et tourelles au-dessus des toits pentus du quartier, étaient reconnaissables de loin. Ils se situaient à l'angle de la longue rue Saint-Séverin et d'une ruelle descendant vers le fleuve, sur le tracé de ce qui avait été le fossé du rempart, depuis lors comblé. De l'autre côté de cette ruelle par rapport à l'église Sainte-Catherine, mais relié à cette dernière par une passerelle couverte, un groupe de bâtiments disposés en L avait été rajouté par la suite. Cet ensemble abritait, autour d'une cour et d'un jardin intérieur, la commanderie, les logements des frères et les bâtiments d'exploitation.

La commanderie avait bénéficié par la suite de donations de terres et de droits de patronage. Elle faisait cultiver quelques parcelles au sein même du quartier, et importait le blé, les fruits et les légumes, le vin de ses

terres hors les murs, pour les revendre sur les marchés de la ville, dont les besoins étaient importants. Elle bénéficiait, pour cet exercice, des exemptions de taxes de Saint-Séverin.

Tilman fut employé aux écuries où il apprit à nourrir et soigner les bêtes, et faisait à l'occasion le saute-ruisseau pour porter des messages en différents endroits de la ville, en raison de sa taille déjà grande, qui lui donnait une bonne enjambée à la course. Il prenait ses repas au réfectoire, à la table des valets, et avait ses quartiers dans une soupente de la grange à foin. Les frères prêtres, ayant constaté à la présence de son psautier qu'il savait lire, et pressentant en lui quelque disposition, commencèrent à lui enseigner également l'écriture, ce qui lui donnait accès à la petite bibliothèque du convent. Il put y approfondir ses connaissances dans l'élevage et le soin des animaux, mais aussi se repaître des hagiographies des saints et bienheureux, et de quelques traités d'histoire et de géographie.

Il y avait surtout, dans cette bibliothèque, des récits de hauts faits guerriers et chansons de geste dont on ne s'étonnera pas qu'il s'en fut trouvé des copies dans une commanderie, puisqu'ils exaltaient par l'épopée les vertus chevaleresques, l'honneur féodal et le combat que mène la Foi contre l'Ennemi au dehors, dans les contrées païennes ou hérétiques, mais aussi en dedans, dans l'âme tourmentée du fidèle. Le ménestrel Jean Bodel avait fait en son temps un rangement de ces nombreux récits qui existent dans la chrétienté, et les trois traditions, ou « matières », qu'il distinguait étaient présentes dans un coffre de la bibliothèque. De la matière de France, qui comprend tous les récits en parlers romans traitant du temps de Charlemagne et de ses preux,

les frères possédaient une traduction en allemand de la Chanson de Roland par un prêtre nommé Konrad. De la matière de Rome, qui rapporte les vies des grandes figures de l'antiquité, dont les miroirs des princes s'inspirent pour l'édification morale de ces derniers et la bonne conduite de leur gouvernement, il y avait l'inévitable Roman d'Alexandre, puisqu'il existe en de nombreuses versions en différents parlers vernaculaires. Celle-ci était une version d'Ulrich d'Etzenbach qui fut trouvère à la cour du roi Venceslas à Prague, celui qui fut roi de Hongrie et de Pologne autour de l'an 1300. Il y avait un Roman d'Énée, du trouvère Henri de Veldeke. Enfin, des récits de la matière de Bretagne qui traitaient du roi Arthur et de ses chevaliers, il y en avait aussi plusieurs, bien que l'opinion commune, se rangeant à l'avis de Jean Bodel, les trouvât si pénétrés de fabuleux que leur vérité historique pose question. Il est vrai que l'on peut suspecter les rois normands d'Angleterre d'avoir voulu réunir là une somme de récits qui fît pièce au cycle de Charlemagne, en s'inventant un héritage romain et chrétien concurrent de celui du Saint-Empire.

Tilman, toutefois, se laissait volontiers emporter par le merveilleux de ces récits-là, ceux des chevaliers de la Table-Ronde, dans les versions qui en existaient qu'il sût lire dans sa langue. Il avait porté sa préférence sur le récit de Lanzelet, d'Ulrich de Zatzikhoven, qui était pourtant dans un allemand souabe de lecture assez difficile. Le chevalier, que les Français nomment Lancelot, était le parangon du héros qui avance dans ce qu'il a à faire sans se poser de questions. En cela, Tilman pouvait reconnaître les chevaliers qu'il avait autour de lui, entrés dans l'Ordre pour se donner par le

combat la mesure d'eux-mêmes, et qui ne pensaient et ne parlaient que d'entraînement aux armes, de joutes et de batailles. Le parcours aventureux de Lanzelet suivait une liturgie bien établie, dont la répétition avait quelque chose de rassurant pour le jeune lecteur. En maintes occasions, il commençait par affronter un méchant, le défaisait, puis s'appropriait son domaine et épousait une donzelle, qui selon les cas était la fille ou la nièce du méchant. Apprenant au final qu'il était le neveu du roi Artus, il rejoignait la Table-Ronde et combattait alors pour sa famille en libérant la reine Ginovere, sa tante, du félon Valerin.

Tilman appréciait deux choses dans le personnage de Lanzelet. La première était qu'orphelin d'un père dont il ignorait le haut lignage, le jeune héros n'était pas formé aux coutumes chevaleresques, et gagnait ses combats sans respecter les conventions, non point tant par malice que par sa méconnaissance des us : ne répondant pas là où l'attendait l'adversaire, il prenait ce dernier par surprise, dans un combat, certes sans honneur, mais efficace, et parfois drolatique. Lanzelet, le brave qui n'était point encore chevalier, était un héros fait pour les palefreniers. L'autre plaisir que Tilman prenait à lire et à relire *ad libitum* ces histoires, c'est qu'à la différence des chevaliers que nous connaissons, célibataires par les vœux qu'ils font en entrant dans les ordres, Lanzelet prenait femme à l'issue de chacun de ses combats.

C'était là une forme qu'avait sans doute connue la chevalerie dans des temps anciens, la valeur au combat autorisant un preux à conquérir un domaine et entrer par cette voie dans la noblesse. Le mariage avec l'héritière de la famille vaincue n'est sans doute, dans ces récits,

que le moyen de légitimer la conclusion de l'histoire, le guerrier devenant noble par voie de droit autant qu'à la force de l'épée, et la lignée noble trouvant, de son côté, à se poursuivre tout en étant renforcée d'un sang neuf. Mais Tilmann voyait dans les damoiselles échouant dans le lit du chevalier un peu plus qu'un accès à une situation patrimoniale. Elles étaient par elles-mêmes, à son avis, le vrai trésor. Et il appréciait que le héros, en l'espèce, défaisant plusieurs méchants et conquérant plusieurs domaines, fût autorisé d'aussi convoler avec plusieurs femmes.

Singulièrement, il est vrai, et bien que l'auteur dût être un clerc, ce dernier ne semble voir aucune contradiction avec la morale chrétienne à ce que cette version de Lancelot se marie plusieurs fois, et que chacun de ces mariages fasse suite aux précédents sans les remettre en cause. Nous serions tentés de voir dans ce récit comme la compilation de plusieurs histoires, qui fait assumer par un seul personnage les aventures, et donc les mariages en résultant, qui ont pu être vécus par des personnages différents en des temps et lieux différents. Tilmann, qui était déjà loin d'être un sot, entrevit peut-être dès ses premières lectures, en son jeune âge, la permanence d'un dessin intemporel dans la répétition de ses déclinaisons. Mais il voulait y voir, non pas plusieurs personnages incarnés dans la même vie, mais bien le même personnage capable de vivre plusieurs vies. Toujours est-il qu'à considérer le goût naissant de Tilmann pour la course à la gueuse, on comprend qu'il ait par la suite déçu ses maîtres quand ceux-ci rêvèrent d'en faire un prêtre ou un frère-sergent de l'Ordre. Déjà se formait en lui un idéal plus proche du chasseur, voire du braconnier, que du guerrier.

C'est donc souventes fois que l'on pouvait surprendre le jeune homme à la bibliothèque à rêver, emporté dans l'espace intérieur qu'ouvrait en lui la lecture des livres. La fréquentation d'un lieu où il fallait faire silence pour ne pas gêner le travail de lecture et de copie des clercs présents, l'entraînait par surcroît à lire ces ouvrages, non à voix haute et pour être entendu de tous, comme on le fait en cours de grammaire ou le soir à la veillée, mais en solitaire et *in silentio*. Un jour qu'il lisait ainsi, il s'en souvient, le déchiffrement d'un récit mot à mot devint subitement la saisie de la phrase d'un seul tenant, presque avant les mots qui la composent, et la phrase devint une image. Il se redressa sur son banc, et se dit, surpris : ça parle dans ma tête ! C'était comme si un conteur, à l'intérieur de lui-même, ayant sa propre voix, lui racontait l'histoire et qu'il pût s'en faire le tableau vivant. Son regard croisa celui d'un des frères présents, qui comprit ce qui se passait et lui sourit. Il entra dans la connivence de ceux qui lisent.

Ces histoires se déroulaient en des temps et des pays lointains, qui faisaient écho à sa nostalgie. N'avait-il pas, comme Arthur ou Lancelot, été élevé dans l'éloignement de sa parentèle, accomplissant de basses besognes de garçon d'écurie qui dissimulaient à ses propres yeux une noblesse dans la méconnaissance de laquelle on l'eût maintenu ? Après avoir conquis de nombreux royaumes, et surtout, de nombreuses femmes, lui serait-il un jour révélé le moyen de la consécration : retrouver sa famille, ce qui voulait dire aller quérir chez l'Ennemi une Guenièvre disparue que ce dernier avait enlevée et que lui, Tilmann, pourrait rendre à son roi ? Le garçon n'y croyait guère, pour cette vie présente. Mais, sourdement travaillé par le tragique de ce qui est

LÀ-BAS SONT LES DRAGONS

perdu et ne peut revenir, il se découvrait pouvoir inventer des mondes qui pouvaient remplacer un monde dont il savait l'inaugurale blessure irrémédiable.

La bibliothèque de la commanderie recelait dans ses coffres une variété de documents : ouvrages hagiographiques, récits historiques ou fabuleux, traités de grammaire latine, mais aussi registres de comptes, correspondance, actes d'achats et de ventes, mémoires et rapports. Les frères prêtres qui hantaient le lieu, ayant remarqué l'intérêt du jeune Tilmann pour les écrits, lui avaient laissé la bride sur le cou, tout en veillant discrètement aux choix qu'il faisait dans l'exploration de ces trésors.

L'attention du garçon était naturellement retenue par les documents comportant des illustrations, et dans cette catégorie, il en était de particulièrement fascinants, en ce que l'image n'y était pas au service du texte, mais qu'à l'inverse, elle y prenait la place première, tandis que le texte ne faisait que l'expliquer : c'étaient les cartes.

Les cartes faisaient rêver de contrées lointaines, inaccessibles par autre truchement que l'imagination. De nombreux cylindres de carton contenaient, enroulées par liasses, des mappes intéressant les activités de la commanderie : plans de bâtis, relevés de propriété permettant de situer un labour ou un bois par rapport aux parcelles voisines, un plan en vue cavalière de la ville de Cologne, un autre de Coblenze. Mais certaines débordaient du monde proche, en prenant de la hauteur : il y avait là des itinéraires, certes stylisés, réduits à l'enchevêtrement de lignes représentant les routes

qui parcouraient l'Empire ; mais la seule mention des villes que reliaient ces parcours initiait déjà l'esprit de Tilmann à l'existence, au-delà des murs de Cologne, de quantités de mondes, parents du sien et pourtant différents, qui l'appelaient comme vous hélérail, depuis l'autre côté de la clôture de votre jardin, quelque invisible voisin.

La reine de ces mappes, cependant, celle qui les coiffait toutes, n'était pas enfermée dans un coffre. Elle trônait, fixée à la verticale au mitan de l'un des murs de la bibliothèque. C'était une *mappa mundi*, une figuration d'un seul tenant de l'entièreté du monde.

Elle n'était pas de parchemin. C'était un disque de cuivre de deux coudées de diamètre, dont la circularité épousait la forme, également ronde, des terres qu'entourait l'océan. Les contours des nations avaient été gravés dans le métal et relevés à l'ocre, tandis que les dessins des mers intérieures, des montagnes, des villes, étaient finement rehaussés de différentes couleurs. C'était un objet artistement ouvragé, une enluminure géante, dont la chatoyance tranchait avec l'austérité du lieu : il était fait pour attirer le regard, qui ensuite, quand on s'en approchait, restait piégé par le spectacle et voyageait dans ses détails. Il était, en première approche, surprenant qu'un ordre monastique eût fixé en telle place une image aux propriétés captivantes, dans lesquelles on eût pu, aussi bien, déceler quelque magie démoniaque.

La *tabula* n'était pas qu'une figuration muette du monde connu. Elle était parsemée d'annotations commentant de petites scènes, décrivant les mœurs des peuples ou rappelant que tel endroit avait été le théâtre d'évènements notables de l'histoire de la chrétienté. C'est ainsi que son auteur avait porté sur la péninsule

italienne le jugement que ce pays était beau, fertile et fier, mais que l'absence d'un monarque unique en faisait une terre d'injustice. Au pays de France était mentionné un lieu où Atila avait affronté les Romains. Le long des Alpes, un autre commentaire rappelait qu'Hannibal, en la bataille de Cannes, avait tué quarante-quatre mille Romains et rassemblé un butin de trois boisseaux en bijoux d'or. Le tableau embrassait de la sorte l'étendue de l'espace, mais plongeait également dans les profondeurs des époques passées et des coutumes de pays lointains.

Souventes fois, Tilmann se retrouvait le nez collé au disque de cuivre, ne se lassant pas de considérer les multiples petites scènes qui meublaient les parties du monde les plus éloignées, réputées désertiques ou dangereuses, et en tous cas peu connues des cartographes. Il y avait là des lions, des tigres, des chameaux portant des palanquins sur leur dos, mais aussi des créatures fabuleuses : griffons, dragons, serpents géants des Indes dont le commentateur précisait qu'ils pouvaient manger un bœuf entier. Quelle était cette sorte de sanglier, doté de défenses énormes et d'un très long nez, qui paraissait porter sur son dos une ville entière ? Le long de l'océan circulaire et dans la mer Méditerranée, des cogues de la Hanse, reconnaissables à leur château arrière, semblaient fournir à l'imagination les moyens de se transporter vers ces contrées.

Les cartes, découvrait-il, sont des livres remarquables. Les codex n'ont pour la lecture qu'une seule porte d'entrée, la première page, passée laquelle il faut suivre leur contenu selon un parcours linéaire, du début à la fin. Alors que les cartes ainsi légendées autorisent de partir du point que l'on veut pour explorer leur uni-

vers en choisissant n'importe quelle direction, quitte à repasser par certaines contrées déjà visitées. Et l'on peut recommencer à l'envi : le voyage est à chaque fois différent.

Alors qu'il était un jour absorbé par l'une de ces pérégrinations qui le faisait rencontrer Ebinichibel, roi sarrasin d'Éthiopie gouvernant un peuple d'hommes à têtes de chien, il se fit tirer en arrière par l'oreille.

– Cesse de saliver sur cette mappe, Tilmann, tu vas faire tourner le cuivre au vert.

C'était le frère en charge de la surveillance des lieux. Il lui lâcha l'oreille, et Tilmann se frotta le lobe. Le geste s'avérait cependant bienveillant :

– Tu penses bien, poursuivit-il en souriant, que ce bel objet n'est pas suspendu au mur d'une bibliothèque de l'Ordre pour satisfaire ses lecteurs dans leurs penchants à la divagation. C'est un instrument pour l'édification de l'esprit.

Le garçon s'empessa de mentir :

– C'était bien la direction que prenait mon examen, mon père.

– Hm hm. Et à quelles conclusions te conduit ce dernier ?

– Eh bien, hasarda-t-il, la carte est fort belle et colorée, elle attire le chaland, et si ce dernier n'y prend garde, il demeure prisonnier des images. L'évidence de cet appareil de séduction, incongru en ce lieu, devrait à lui seul nous avertir qu'il faut nous en défier. Mais je me demandais précisément : faut-il en déduire que ce que nous dit cette carte est faux ?

Le prêtre considéra Tilmann en plissant les yeux :

– Je pense que c'est la chaleur de ton oreille qui, à l'instant à peine, vient de t'avertir qu'effectivement il

faut lire la carte avec circonspection. Mais le message t'en échappe. Tout n'est pas faux dans ce que raconte celui qui l'a dessinée. Le fait est qu'il est difficile d'affirmer si les géants que l'on voit dessinés sur le sol de l'Inde, avec des cornes dont on nous dit qu'elles ont quatre pieds de long, existent vraiment. J'incline à penser que les seuls habitants réels d'une mappe sont les poètes et les fabulateurs, qui remplissent de prodiges et de fictions les espaces blancs des contrées dont ils ne savent rien. Mais il n'est pas essentiel ici de déterminer ce qui est vrai et faux. C'est l'ordonnancement des formes qui importe, dans cette image.

Il pointa du doigt le centre de la mappe.

– Vois l'axe médian du disque. Le Saint-Empire figure au centre du monde, un peu vers le septentrion. L'auteur de la carte est très probablement un Allemand. C'est pourquoi, je pense, il a représenté le monde selon un axe vertical qui va des régions boréales, en bas, jusqu'au mur de feu qui borde l'Afrique, en haut. Sur d'autres *mappae mundi*, c'est plus souvent l'orient qui est en haut et l'occident en bas, mais s'il avait choisi cette orientation, l'Empire aurait été déporté sur la gauche. Et sur les cartes du monde en question, ce sont plus souvent Jérusalem ou Rome qui figurent au centre du monde, alors que sur celle-ci, Rome, par exemple, n'est même pas nommée, si ce n'est par périphrase : « *Sedes apostolica et imperialis* ».

– L'auteur de la carte est fidèle à l'Empereur avant que de l'être au Pape, murmura Tilmann, pensif.

– Peut-être, fit le prêtre avec un geste vague de la main. Il est aussi possible que la carte ait été dessinée alors que la papauté était encore en Avignon et sous l'influence des rois de France, ce qui pouvait placer son

auteur devant un légitime dilemme de loyauté, entre l'Empereur et un pontife qui n'était alors qu'un instrument de l'étranger. Mais voyons au-delà de cette circonstance.

Il désigna plusieurs scènes de batailles :

– L'Europe chrétienne est au centre du monde. À ses frontières, la carte rappelle les nombreuses guerres qui ont été menées contre les païens et les infidèles, depuis la campagne de Charlemagne en Espagne, en passant par les croisades en Terre Sainte, jusqu'aux combats que mènent les soldats du Christ ces dernières années, à l'est contre les Litunaniens et les Polonais, et dans les Balkans contre les Turcs. Cette mappe est un catalogue des menaces qui encerclent la chrétienté, et elle donne une image du rôle qui est le nôtre, chevaliers de l'Ordre allemand, lequel est de contenir les barbares aux confins des terres civilisées.

À l'orient de l'Empire, en effet, au-delà des États monastiques de l'Ordre, de petits personnages étaient agenouillés dévotement devant un grand feu, avec pour commentaire : « *Hic pagani adorant ignem* ».

– Les Litunaniens et les Polonais ne sont-ils pas chrétiens ? demanda Tilmann.

– C'est là tout le drame de notre époque, répondit le prêtre. Sans doute sommes-nous déjà entrés dans la Grande Tribulation qui précède la fin des temps : c'est le règne de la confusion. Jadis, les frontières de la chrétienté étaient claires et l'ennemi était désigné. Mais aujourd'hui, des royaumes païens se convertissent par opportunité, et alors que leurs princes affichent les dehors du rite chrétien, ils laissent leurs peuples adorer des idoles en bois et mènent la guerre contre les chevaliers défenseurs de l'Église et de l'Empire. Les frontières de-

viennent floues, et les loups se repaissent dans l'enclos même de la bergerie.

Il regarda Tilmann droit dans les yeux :

– Voici donc ce que dit la carte : la menace contre notre foi est autour de nous, et elle s'exerce dans trois registres différents, qui sont tous contenus dans cette grande image. Pour commencer, la menace nous entoure dans l'espace : tu vois que, plus tu t'éloignes du centre, plus tu trouves des contrées peuplées de barbares aux mœurs étranges, et qui parfois ne sont même pas des hommes. Si nous n'arrivons pas à défaire les plus proches, tôt ou tard nous aurons à faire aussi avec les lointains, qui sont encore plus terribles : telle fut l'épreuve des Romains qui, ayant laissé s'installer les Germains chez eux, firent entrer Attila qui venait derrière. Et cet exemple pris dans le passé nous conduit à la deuxième lecture que l'on peut faire de la carte : elle est aussi une carte du temps. Elle rappelle les événements marquants qui furent depuis l'origine du monde, et l'on voit que même le jardin perdu d'Eden y figure. Mais elle parle aussi du futur. Les menaces aux frontières sont proches dans le temps. Et plus on s'éloigne du centre de la carte, plus on découvre des menaces à venir. Aux confins du monde, vers le levant, tu auras remarqué les terres de Gog et de Magog, que Satan, à la fin des temps, réunira pour la dernière des guerres.

Comme le prêtre soulignait son propos d'un silence qui se prolongeait, Tilmann demanda :

– Et quelle est la troisième lecture que l'on doit faire de cette mappe ?

– Que la menace nous entoure dans l'espace et le temps, mais qu'elle nous envahit également du dedans de nous-mêmes. Les frontières deviennent floues parce

que les esprits le sont aussi. Pour reconnaître l'ennemi là où il feint d'être un bon chrétien, il faut être capable de discerner en soi-même le bien et le mal, le juste et l'injuste. Il faut donc aussi mettre à nu l'ennemi en nous-mêmes, là où nous ne le voyons pas, là d'où nous détournons nos regards : dans nos faiblesses et nos compromissions. Quand la pensée s'égare dans la rêverie et les distractions, par exemple. *Hic sunt dracones* : c'est là aussi que sont les dragons.

Ayant dit, il partit vaquer à ses occupations, laissant le jeune homme réfléchir à ce dont il venait de l'instruire.

Tilman demeurait pensif face au grand disque de cuivre enluminé. La mappe donnait un sens au combat des chevaliers de l'Ordre, au dehors comme au-dedans. Les confins du monde commençaient aux frontières de l'empire, là où les teutoniques tenaient la frontière. Le jour où le jeune homme apprendrait la défaite de Tannenberg, il en situerait les enjeux en se remémorant la carte. Le Mal était aux portes, comme il l'avait été à l'époque, pas si lointaine, des invasions mongoles. Et si les idolâtres d'hier se paraient aujourd'hui des attributs de royaumes chrétiens, c'est que les limites se déplaçaient. Les confins étaient désormais à l'intérieur de l'Empire. Ils étaient à l'intérieur de nous-mêmes. L'Autre, l'Ennemi, devenait indistinct, d'être trop proche de soi, trop ressemblant.

Mais aussi, en se replongeant dans la lecture de la mappe, comment pouvait-on ne pas être attiré par l'idée de faire le voyage vers la Libye, où la fontaine du soleil bout pendant la nuit et est tiède au matin ? Ou de remonter aux sources du Nil pour y trouver le phénix, qui brûle dans un feu aromatique et renaît de ses cendres en

trois jours ? Ne fallait-il pas traverser ces pays peuplés de monstres pour atteindre le voisinage du paradis ? Et surtout, surtout, il y avait à l'extrémité de l'Afrique des femmes « hirsutes et féroces qui vivaient sans maris ». Ou bien, plus près de nous, au-delà de la Moscovie, cette *Terra quondam illustrium mulierum*, où l'on voyait des Amazones armées d'arcs et de lances, mais dont le doux visage n'annonçait pas d'intentions belliqueuses.

« *Hic sunt dracones* ». Tilmann avait noté que l'auteur indiquait à chaque fois « ici » pour préciser que l'on y rencontrait des êtres fabuleux. Ici, et non là-bas. « *Hic* », et non « *ibi sunt dracones* ». C'était, de la sorte, parler d'autorité, car le commentateur faisait comme s'il y était allé voir, et comme s'il s'y trouvait encore au moment où il écrivait. Quand quelqu'un vous dit « ici sont les dragons », c'est qu'il y est, ou qu'il y a été, et les a vus.

Pour Tilmann, c'était un « là-bas », un ailleurs ou un à-venir, mais à quoi ce « hic » donnait force de réalité, et qui l'appelait depuis les confins.

On pourra juger de l'importance de Cologne à sa population, qui compte quarante mille habitants. Il s'en faut certes d'autant, voire du double, pour qu'elle se puisse comparer à des cités comme Venise, Milan ou Paris. À Paris, les autorités en charge de distribuer le pain en cas de siège ou de disette annoncent qu'il y aurait alors cent mille bouches à nourrir. Je ne sais si ces chiffres extravagants sont exacts, mais pour avoir visité au moins Milan et Venise, je puis dire ceci : je me suis toujours demandé où pouvaient dormir toute cette foule qui grouille dans leurs rues durant la journée. S'il faut cependant leur comparer Cologne, l'on doit également préciser que ces cités, les plus grandes de la chrétienté, sont le siège de gouvernements fermes et anciennement établis, alors que le Saint-Empire est une confédération de principautés, dont l'ensemble est vaste en étendue et population, mais qui n'a pas de capitale. La coutume veut que là où réside l'Empereur, là est le centre de l'Empire, et au tournant de ce siècle, les rois de Bohême étant Empereurs germaniques, Prague était leur capitale, comme plus tard le serait Vienne pour les ducs d'Autriche qui leur succéderaient.

Il en résulte qu'avec ses quarante mille âmes, Cologne est la ville la plus considérable d'Allemagne. C'est aussi l'une des plus anciennes. Comme Bâle, Strasbourg et les autres cités importantes de la rive gauche du Rhin, elle fut fondée par les Romains au début de l'ère de Notre Seigneur. Le tout premier mur

d'enceinte enserrait un bourg qui s'est formé avec le temps sur le tracé des rues de l'ancien camp qui défendait la frontière sur le fleuve. L'axe de la longue rue qui traverse la ville du sud au nord, parallèlement au Rhin, et l'axe d'ouest en est qui franchit le fleuve sur un pont qui, lui aussi, fut bâti par les Romains, suivent le dessin cruciforme de ce qui a dû être les allées principales du camp aujourd'hui disparu. Certaines des tours et portes de cette première enceinte sont des ouvrages repris des Romains eux-mêmes et intégrés dans les remparts. Du reste, le nom de la ville ne rappelle-t-il pas qu'elle a été une *colonia* impériale ?

La ville s'est développée avec le temps et a débordé de l'enceinte entourant le bourg primitif pour englober en plusieurs étapes les villages, couvents et sauvetés sis hors les murs et en faire, comme ce fut le cas de Saint-Séverin, autant de faubourgs désormais compris à l'intérieur de nouveaux remparts.

Cologne doit sa position dans l'Empire à son statut de ville sainte. Ayant accueilli les reliques des trois Rois-Mages, pour lesquelles fut construite la cathédrale, elle est un lieu de pèlerinage majeur dans toute la chrétienté, et a rang équivalent à Rome, Jérusalem et Constantinople. L'archevêque de Cologne est l'un des sept princes-électeurs dont le collège très restreint élit l'Empereur. La ville est de ce fait, et de longue date, une concentration remarquable d'églises, chapelles et oratoires, certains accolés les uns aux autres. Les cent clochers de ces lieux de rassemblement et de prière surplombent les toits pentus des habitations qui essaient de se tasser entre eux et les couvents, prieurés et autres établissements des ordres religieux mendiants, hospitaliers et militaires. Destination de pèlerinage, elle attire

foules de pèlerins aux époques des fêtes, lesquelles font une bonne part de sa prospérité.

Car le Temple attire aussi les marchands du Temple, et Cologne est également une cité de commerçants, peut-être la plus active et la plus influente d'Europe au nord des Alpes, et à ce titre l'une des quatre capitales de la Hanse, la très puissante ligue commerciale et militaire qui unit depuis deux siècles les cités marchandes de ce vaste espace de trafic que sont les côtes de la mer du Nord et de la mer Baltique, courant de l'Angleterre à la Livonie, et du Danube à la Scandinavie. Les marchands, citoyens influents politiquement, appuyés par les corporations dont les produits trouvent par eux leurs débouchés jusque dans les régions les plus lointaines, ont, dès une date ancienne, obtenu des archevêques, suzerains temporels de la ville, ainsi que des Empereurs, des libertés et privilèges qui en font une ville gouvernée par ses propres instances élues. Les différentes corporations sont regroupées en sociétés ayant chacune, à raison de leur importance, un ou deux sièges au conseil de la ville.

Tilman n'était pas moins fier que les citoyens de vieille souche de vivre au sein d'une cité qu'il considérait comme le centre du monde (n'ayant pas vraiment connaissance des cités qui étaient les centres d'autres mondes bien lointains, évanescents, et pour tout dire, à ses yeux inexistantes). Mais ce qui lui convenait surtout, c'était la vie qu'offrait la ville. L'agitation des rues, le fourmillement des marchés, la criée du port fluvial, faisaient un univers de bruits, de couleurs et de senteurs dans lequel il évoluait comme un poisson descendant et remontant le cours du Rhin. La ville était une rumeur de fond dans sa tête, qui lui brouillait joyeusement l'enten-

dement et lui procurait ivresse.

Ce n'était pas tant qu'il aimât la foule. C'est que, dans la foule, il se savait pouvoir être seul. Quand il avait envie de se retrouver pour lui-même, de triturer ce vide intérieur qui l'habitait, il allait dans la foule. Quand il voulait ne parler à personne, il allait vers les gens. Tilmann faisait l'expérience paradoxale d'une saturation du monde par la multitude, qui faisait de lui un être petit, invisible, mais aussi unique et protégé dans cette unicité. Le tumulte environnant le renvoyait à son silence intérieur.

Alors que dans le village de son enfance, tout le monde connaissait tout le monde et chacun pouvait surveiller la conduite de ses voisins, dans la foule urbaine des inconnus qui l'ignoraient, il se sentait à l'abri des regards. Au village, Tilmann étouffait, terrorisé par l'idée que tous, connaissant tout de lui depuis sa naissance, pouvaient bien voir, en toute transparence, qu'il était vide à l'intérieur de lui-même, qu'il n'y avait rien en lui qui parût digne de considération, et qu'en conséquence rien n'était aimable en lui. Sa mère avait eu bien raison de le quitter, et son père de le placer ailleurs. Il faisait de même et s'imposait l'isolement : du moins, dans la ville, était-ce lui qui choisissait où et quand être seul.

Certes, la vie d'un quartier comme Saint-Séverin était bien proche, à cet égard, de celle d'un village, car les habitants d'une même rue, et même au-delà, se connaissaient entre eux. Mais dès qu'il remontait la rue Saint-Séverin et passait la porte de l'ancienne enceinte pour pénétrer dans la vieille ville, et de ce fait dans un autre quartier, il pouvait en parcourir le dédale toute la journée en n'ayant pas rencontré quelqu'un

qu'il connût, surtout les jours d'affluence, de marché ou de fête, qui voyaient la presse des étrangers venus se mêler à la population locale et en multiplier l'effectif. Très jeune il avait pu vérifier que les gamins de son âge pouvaient se permettre des bêtises et qu'une disparition dans la foule assurait leur impunité.

Avec des camarades du quartier, il parcourait les places et les rues, explorait les venelles, les passages dérobés qui reliaient une cour à une autre ou à l'arrière d'un jardin que, protégé par les frondaisons des arbres, on pouvait traverser tout en chapardant quelques pommes. Ils lançaient des cailloux ou des marrons aux chats, aux chiens, aux éclopés et aux filles de leur âge à la sortie des cours qu'elles prenaient chez les sœurs carmélites du couvent qui était en face de Saint-Georges.

À dire le vrai, la course aux chats, aux chiens et aux éclopés semblait à Tilmann une activité légitime : les chats et les chiens sont une espèce inférieure, et les éclopés sont des adultes qui savent se défendre contre des enfants tout en présentant pour ces derniers l'avantage de courir moins vite que d'autres adultes. Il avait plus de mal à suivre la pensée de ses congénères, et en fait à comprendre leur plaisir, quand ils s'en prenaient aux filles. Il s'agissait là d'êtres étrangement semblables à eux, et dont on aurait pu se faire à meilleur compte des compagnes de jeu plutôt que de simples cibles. Tilmann devinait que les jeux avec les filles auraient pu être intéressants, d'autant plus qu'elles semblaient en pratiquer de moins violents (elles piaillaient et protestaient, mais leur lançaient rarement des cailloux en retour, à la différence des éclopés). Ils voyaient ces créatures aux attitudes maternelles caresser et sermonner gentiment des poupées en chiffons. Déjà à cette époque, il se sentait

possiblement la vocation d'être cajolé entre les mains des filles.

Mais filles et garçons sont instruits séparément, dans des établissements tenus, pour les unes, par des femmes, et pour les autres, par des hommes. Par surcroît, ces instructeurs, étant le plus souvent des clercs et moniales tenus par les vœux de chasteté, font tout pour parler d'autre chose que de leurs possibles appétits les uns pour les autres. Il en a toujours été ainsi, et de là résulte que femmes et hommes se pensent comme des espèces étrangères, envisageant la proie ou craignant le prédateur, et chacune ne pouvant faire sur l'autre que des conjectures entretenues par les contes à la veillée et les récits entre pairs.

Le jeune garçon, épiant les filles à travers les grilles des cours et jardins, comme on observe des animaux exotiques, fragiles et fascinants, se sentait de sympathie avec ces êtres probablement humains (il avait retenu de ses propres leçons que l'Église avait tardivement admis que les femmes avaient une âme). Il évitait de leur lancer lui-même des cailloux et des marrons. Mais il observait perversement ses camarades leur en lancer, étant étrangement attiré par leurs grands yeux effrayés et leurs plaintes quand elles les recevaient. Les filles, séparées de lui par les murs des écoles, lui faisaient penser à ces dames des récits chevaleresques, retenues prisonnières par quelque dragon dont il fallait les libérer. Ingénument, il se disait que cette moitié de l'autre côté de l'humanité lui promettait un monde fait de plus de douceur que celui qu'il vivait avec ses congénères mâles. Un monde autre que celui, dur et violent, auquel ses maîtres comme ses jeux le préparaient. Un monde où il serait accueilli et cajolé comme dans un jeu où il

serait une poupée de chiffon.

L'une des premières choses qu'il constata quand il grandit et que de nouvelles humeurs commencèrent à travailler son corps, c'est que les mêmes brutes qui étaient les plus promptes à lancer des cailloux aux filles étaient les premiers à leur manifester un intérêt renouvelé et bienveillant, et que la plupart des filles qui par le passé avait reçu ces cailloux, devenues depuis de belles plantes, avaient tendance à jeter leur dévolu de façon privilégiée sur lesdites brutes plutôt que sur des garçons compatissants comme lui. Ce qui ne manquait pas de le plonger dans un abîme de réflexion sur la cohérence des conduites humaines.

Devenu adolescent, Tilmann chassait désormais les filles avec ses camarades, mais dans un dessein tout autre que celui de leur jeter des cailloux. Elles leur opposaient, du reste, davantage de résistances. Filles et garçons entraient enfin dans ce cercle de jeu qui consiste en ce qu'un chevalier s'évertue à conquérir une princesse. Il découvrit que le jeu était savamment compliqué par les filles qui, souvent, et sans souci de la contradiction, jouaient à la fois le rôle du trésor qui suscite la convoitise et celui du dragon qui empêche que l'on y touche.

Heureusement pour la formation de son corps et de son esprit, lors de ses retours annuels dans la maison familiale près de Siegen, en été pour aider aux moissons et aux récoltes, de lointaines cousines de la campagne qu'il avait connues étant enfant, vinrent à son secours. Devenues averties des choses de la vie et moins férues de contes de princes et princesses que d'expériences concrètes avant le mariage, elles s'empressèrent de le déniaiser en bousculant sa timidité et en lui montrant

comment, étrangement, une partie de nous-même appartient à ce que l'autre sexe décide d'en faire. Les cousines étaient en ce temps-là une ressource précieuse pour l'éducation.

Cologne n'était donc pas la plus grande ville de la chrétienté. Mais, étant une destination de pèlerinage, elle pouvait en certaines occasions, comme Noël, Pâques, et surtout, la fête des Rois, doubler sa population. La ville sainte du Rhin pulsait alors comme un cœur vivant, avalant et dégorgeant un flux de gens de passage, clercs, pèlerins, messagers et ambassadeurs, commerçants itinérants, habitants des alentours venus à la fête, voyageurs en mal de nouveautés, arrivant ici par les routes qui convergeaient depuis les quatre points cardinaux et par l'amont et l'aval du fleuve. Cette humanité grouillante venait grossir la population y résidant habituellement de tout une cohue investissant les auberges et hospices de la ville, ou logeant chez de la parenté ou des amis et alliés. En ces jours de célébration religieuse, les artères de la cité étaient congestionnées, les places encombrées par les étals, et les gens devaient trouver à gîter hors les murs, dans des champs que l'on n'avait pas encore semés, aménagés en lisses pour accueillir chariots bâchés et tentes de fortune.

Et la ville n'était jamais aussi importante que lors de la semaine du carnaval qui précédait carême. Le carnaval de Cologne était réputé dans toute l'Allemagne et au-delà. Ces jours-là, les manants de la campagne environnante et de bourgs plus lointains se mêlaient à une foule d'étrangers. Tous ne venaient, du reste, pas pour affaire ou sur mission ou honorer les reliques des saints, ou du moins pas uniquement pour cela, mais

bien davantage pour se laisser submerger par la folie de la fête. Alors, par la taille de sa population, Cologne devenait vraiment la principale ville de la chrétienté. Mais d'une chrétienté venue sacrifier à des rites oublieux des pieuses intentions.

Les jours de fête étaient les occasions de la vie urbaine que Tilmann préférait. La plongée dans la foule, rendue encore plus anonyme par le nombre des étrangers et par les ombres de la nuit quand la fête durait au-delà du couvre-feu, prenait une couleur collectivement joyeuse : dans une ambiance débonnaire, les carcans de l'autorité se relâchaient, l'insolence des jeunes et les facéties des enfants étaient accueillies par les adultes avec un sourire indulgent. Plus tard, quand Tilmann fut adolescent, d'autres transgressions vinrent enrichir le répertoire des plaisirs, à lui offerts par la grande ville : certains jours de fêtes, et ainsi en était-il du carnaval, les anciens et les prêtres relâchaient l'attention. Les maris laissaient vaquer leurs épouses et les parents leurs filles, et pour dire le tout, ni les uns ni les autres ne pouvaient les surveiller autant qu'ils l'eussent voulu car eux-mêmes étaient bien trop à leurs propres affaires festives.

Le carnaval de Cologne commençait au début de la semaine précédant le carême et durait huit jours, pour culminer au mardi gras. C'était une occasion de liesse populaire qui n'était pas exempte d'excès, de beuveries, et de licences, voire de violences. Mais c'était aussi un temps de tolérance au cours duquel, les conventions se rompant, il était autorisé d'être quelqu'un d'autre, une personne différente, et où l'on faisait bon accueil à l'étranger et au contraire. Ces jours-là toutes les bien-séances étaient tournées en dérision. Le petit clergé se

moquait de l'archevêque, on élisait même un pape de carnaval. Les déguisements et les masques invitaient à permuter les rôles. Les pauvres devenaient riches, les riches devenaient fous, les hommes portaient robes et atours et les femmes en haut de chausse les poursuivaient en riant et en les frappant.

Souventes fois, l'archevêque ou le patriciat de la ville avaient tenté d'interdire ou de restreindre les manifestations du carnaval, mais sans succès. Les protestations de la population les avaient contraints à faire marche arrière, et tout ce qu'ils avaient pu faire avait été de supprimer il y a quelques années, au prétexte d'économies, la part des recettes de la ville qui était traditionnellement allouée aux manifestations organisées par les corporations. Ces mesures n'avaient en rien ralenti la ferveur populaire, car l'esprit du carnaval n'était pas au calcul et à l'organisation, mais au don, à la dépense et à la spontanéité.

Chaque soir, tout au long des festivités, les habitants de la ville qui occupaient un logement en rez-de-chaussée, ou mieux encore une cave ou un appentis accessible depuis la rue, l'ouvraient aux chalands après l'avoir décoré et installé en estaminet, où ils offraient à boire et à manger au premier venu. Des gens qui ne se connaissaient pas, qui n'avaient nul motif de se rencontrer les autres jours de l'année, et eussent eu besoin d'introductions et recommandations pour le faire, ces jours-là, le temps d'une soirée, se mêlaient, se parlaient, riaient dans un même entrain collectif, sans loi, comme aux premiers jours du monde. À défaut de pouvoir empêcher les atteintes à la morale auxquelles donnaient lieu ces festivités, les autorités politiques et religieuses, au cours des siècles, avaient fini par les ca-

drer dans le temps : le mercredi des cendres, chacun rentrait chez soi, l'office du jour marquait le début du carême et de la période de quarante jours de jeûne, de modération, et de simplicité vestimentaire qui précédait la culmination de l'année liturgique. Le carnaval avait le sens d'un chaos qui, cependant, ne faisait que précéder le retour à l'ordre : les excès inspirés par le Diable étaient finalement, chaque année, vaincus rituellement par la Sainte Église, autour de laquelle se reformait la communauté organisée.

Tilmann aurait bien voulu que durât toute l'année le carnaval, qui lui permettait d'être quelqu'un d'autre qu'un simple palefrenier, lui donnait accès à la société toute entière des habitants de Cologne, lui permettait de parler en toute liberté et en toute insolence à des gueux comme à des bourgeois, et bien sûr aux femmes de tous âges et de toutes conditions. Il était quelqu'un d'autre que ce qu'il était usuellement, ce qui le dispensait d'avoir à se demander, comme il le faisait tout aussi usuellement, qui il était vraiment. Quel rôle lui avait-on donné dans le carnaval de la vie ? Dans quel but l'avait-on déposé là, à cet endroit, en cette époque plutôt qu'une autre, pour ensuite repartir en l'y abandonnant ? S'il ne connaissait pas ce à quoi Dieu, ses parents ou ses maîtres le destinaient, du moins était-il maître du personnage qu'il s'inventait.

À travers les rues et sur les places de la vieille ville, des groupes costumés, grimés et masqués, jouant du fifre et du tambourin, tirant derrière eux des petits chariots chargés de tonnelets de vin mis en perce auxquels ils se désaltéraient à chaque arrêt, se frayaient un chemin dans la masse compacte de la foule stagnant aux intersections ou dérivant en sens inverse du leur. Des

sorcières portant des nez crochus en bois, des chevaliers de pacotille la tête dissimulée dans une marmite percée en guise de heaume, bouscullaient des squelettes, le visage dessiné à la cendre et au charbon de bois en forme de crâne grimaçant. Les tire-laine, coupe-bourse et passe-lacets en tous genres s'en donnaient à cœur-joie, profitant de la bousculade pour confirmer cette grande fusion des couches sociales par une modeste redistribution des richesses.

Tilman portait un masque, comme presque tout le monde. Il ne reconnaissait personne et n'était reconnu de personne. Il abordait les filles (ou du moins les personnages qui semblaient passer pour telles), leur caressait les fesses pour vérifier leur identité, récoltait en retour des rires, des insultes ou une gifle bien placée (et si c'était un coup de poing bien senti, c'était qu'il s'agissait d'un homme et il passait son chemin), mais parfois aussi une main baladeuse qui vérifiait en retour sa virilité. Peu de mots échangés, des demandes hurlées dans le vacarme ambiant, brèves, à la limite de l'informulé, parfois même un échange de gestes impressionnant de silence, soulignés par l'expression figée, grimaçante, des masques, comme si de ne pas parler et ne pas écouter était la condition d'une mise à disposition réciproque des corps, sans mise en jeu de soi : profitez de mon corps durant que mon être est ailleurs, quelqu'un d'autre l'habite présentement. Se tenant alors par la main pour ne pas se perdre dans la foule, ne pas risquer de laisser fuir cette chance de rencontre fugace, les couples d'un soir, parfois d'un moment seulement, formés d'inconnus à l'appariement improbable, parcouraient la ville enfiévrée, s'arrêtant pour écouter les orchestres, ou pour prendre dans la cave généreuse-

ment ouverte d'un habitant un gobelet qu'il fallait boire en levant subrepticement le masque. On forniquait dans les venelles et les impasses, dans les granges à foin, dans les jardins, parfois en gardant le masque jusqu'au bout. Parfois, rien de plus ne se passait que la ferveur du frottement des corps dans la foule, mais cela même suffisait à la liesse d'un peuple qui vivait, le temps d'un carnaval, la possibilité d'un monde autre que celui, quotidien, de la peine, de la pauvreté, du manque. C'était un monde simple, où l'on demandait et l'on obtenait, et qui, d'obtenir, vous donnait envie d'offrir à votre tour.

Je suis un homme à femmes, il faut appeler l'animal par son nom. Mais il faut aussi ne pas se laisser tromper par les apparences qu'évoque une telle désignation. Je ne peux pas, sans intervenir, laisser mon narrateur traiter du sujet de la copulation avec cette désinvolture qui laisse à penser que l'abord de la gent féminine et sa fréquentation seraient, à des hommes de ma sorte, aussi aisés et naturels que se pencher pour cueillir une fleur ou entrer chez le boulanger pour acheter du pain.

Je pourrais reprendre ce qu'il vient d'écrire là, et le faire entrer par davantage de détails dans une rédaction plus instruite des difficultés que nous opposent les femmes quand nous tentons de les conquérir, même dans la chaleur de la fête. Ce serait aussi faire exercice d'humilité, si l'on admet que l'homme à femmes est ainsi nommé, non parce qu'il passe d'une femme à l'autre, dont il ferait collection comme de beaux objets, mais bien au contraire parce qu'il est lui-même une chose désarmée entre leurs mains. L'homme à femmes, au plus près de ce que cela dit : ce ne sont pas les femmes qui sont à lui, mais lui qui est aux femmes.

Mais faire écrire ce jeune clerc autrement qu'il ne fait, ce serait prendre le risque de gauchir le caractère que son propre récit lui attribue. On voit bien que, pour lui, la question des femmes n'en est pas une. Il s'échauffe à décrire la licence du carnaval en sachant de quoi il parle. Car, qui est-il ? Un de ces jeunes fils de famille, ayant bénéficié des attentions népotiques d'un

oncle qui fut Souverain Pontife, passé dans l'administration du Saint-Siège et promis à la cléricature dont il repousse pour le moment l'échéance, car il veut encore contourner les contraintes du vœu de chasteté. Même quand il sera ordonné, on devine qu'il ne se privera pas de continuer à recevoir des courtisanes, y compris dans l'enceinte du Vatican. Les mœurs à la curie romaine, en ce temps-là, ne s'embarrassent pas des interdits que l'Église impose par ailleurs au commun de ses ouailles. Et l'aura dont le nimbe le prestige du pouvoir et les revenus de ses prébendes lui facilite par surcroît l'abord de femmes qui sont prêtes à lui tomber dans les bras.

J'en ai connu plus d'un, de ces hommes qui ne doutent pas que les femmes les désirent, et qui, de ne pas douter qu'ils soient désirables, se sentent pleins d'eux-mêmes et renforcés dans le désir qu'eux-mêmes ont pour elles. Le sujet n'est, de fait, pas un problème, il n'y a pas là matière à récit : l'homme dit à une femme qu'il la désire, et il affirme dans le même temps que là est aussi son désir à elle, au cas où elle en douterait.

Comment font-ils pour ne pas ressentir en eux cette vacuité que je ressens en moi, et qui devrait les faire se désaimer eux-mêmes, et de la sorte introduire le grain de sable du doute dans cette machinerie bien huilée ? Je ne le sais pas, et cela m'a toujours intrigué. Je suis même envieux de leur efficace méconnaissance des méandres du désir. Toujours est-il que, malgré le nombre de leurs conquêtes, ce n'est pas eux que l'on doit qualifier d'hommes à femmes.

Tout le drame de l'homme à femme, ce que mon narrateur serait bien en peine d'entendre, c'est l'incertitude de son désir.

Je ne trouve rien en moi de désirable, je ne vois là, à l'intérieur, que du creux, de l'insipide. Rien en tous cas qui eût pu retenir une mère de partir, rien qui l'eût motivée à se battre pour ne pas mourir. Et si je ne m'aime pas, il faut bien que je trouve quelqu'un qui m'aime là où je n'y arrive pas moi-même. Il faut que j'arrive à duper quelqu'un d'autre pour lui faire croire que je vaudrais d'être aimé. Alors, si une femme, pour ainsi dire par mégarde, me désire, si elle succombe, peut-être me dirai-je, dupé à mon tour par le stratagème, qu'en définitive je suis aimable.

Et donc, certes, je suis porté vers les femmes comme le serait n'importe quel homme assuré de sa virilité, en apparence. Mais ce n'est pas aussi simple. Car, alors que les hommes, les vrais, imposent leur désir aux femmes, et ce faisant les rassurent parce qu'elles se sentent désirées, moi, je cherche à me rassurer sur ma propre désirabilité dans le regard des femmes.

Exercice délicat, et abyssal, car celui qui allume l'étincelle de la rencontre, c'est précisément celui qui a l'initiative de montrer à l'autre un peu de son appétit. Et c'est dans notre monde le rôle qui est habituellement imparti aux hommes.

J'ai toujours eu du mal à faire, dans tous les sens de l'expression, le premier pas. Par timidité, sans doute, du temps que j'étais jeune : et c'est pourquoi les jeux de masques du carnaval sont une très heureuse médiation. La timidité n'est pas autre chose que la peur de trouver dans le regard de l'autre, non le reflet de notre amabilité, mais au contraire ce à quoi nous nous attendons le plus probablement, du mépris pour notre insignifiance.

Toutefois, avec l'âge et l'expérience du travestissement, la timidité est moindre ou, du moins, puis-je

la déguiser. Ce n'est donc pas qu'affaire d'inquiétude sur ce que l'on va penser de moi. Non, l'hésitation à faire le premier pas révèle sa source profonde, qui est dans l'incertitude du désir, dans l'incalculable d'un miroir qui se regarde dans un autre miroir : je désire que l'autre me désire, et je suis ainsi attiré, irrésistiblement, par les femmes qui ont jeté sur moi, elles les premières, leur dévolu.

Soyons plus précis, car à ce jeu de l'échange des regards, je ne suis pas sûr que mes congénères virils, comme mon jeune narrateur, ne se fassent pas pareillement piéger. Ils n'ont pas de doute sur leur désir ? C'est juste qu'ils n'ont pas de doute sur le désir que les femmes ont d'eux, et c'est cela qui, dans une bienheureuse méconnaissance de ce qui se passe, les rend si certains d'eux-mêmes. Pour bander, il vaut mieux éviter de penser.

Homme à femmes, j'aurais pu rester longtemps puceau sous les effets que fait peser sur un homme d'être ainsi prisonnier de l'attente du premier geste, du premier regard de l'autre qui, suggérant que je pourrais être intéressant, me rassure suffisamment pour m'inciter à assurer la suite de l'entreprise. Heureusement pour moi, à la recherche des marques d'intérêt dans les signes que nous envoient nos consœurs, je me suis assez vite contenté, comme beaucoup de jeunes hommes, d'un simple sourire, d'une lueur dans l'œil, d'un tremblement de la lèvre, pour l'interpréter, à tort ou à raison, comme un indice encourageant.

L'ouvrage n'en est pas moins ardu, et je crois qu'il y a autre chose, encore. Ma confiance en moi étant ce qu'elle est, il faut sans doute que je recherche des femmes qui sont encore plus timides, moins en confiance

d'elles-mêmes, que moi. Sans doute puis-je ainsi remplir mon rôle d'homme, qui est d'être plus fort, d'être en mesure (quelle plaisanterie) de leur donner confiance en elle. Ainsi se trouve rétabli, sur des bases bancales, l'ordre des sexes. Quoi de plus difficile à aborder, pour un homme, qu'une femme sûre d'elle ? Je les fuis.

Qu'une femme me sourie, qu'elle me frôle de sa main, si je saisis dans son regard, dans l'attention qu'elle me porte, qu'il y a là quelque chose que je peux interpréter comme de l'appétit pour moi, alors, de là-même, je peux déduire : voici une femme assez fragile, assez folle, pour trouver à désirer en moi alors qu'il n'y a vraiment rien d'admirable à cet endroit. Voilà quelqu'un que je peux duper sur mon imposture. Et peut-être n'est-elle pas entièrement dupe, mais si je suis assez convaincu qu'elle l'est, peut-être serai-je un peu dupe avec elle sur moi-même.

Combien de fois ai-je été surpris de découvrir qu'une femme belle, cultivée, me désirait. Je devais regarder autour de moi pour vérifier que son regard ne s'adressait pas à quelqu'un d'autre, mais bien à ma personne. Alors, une femme si aberrante, d'une si faible intelligence qu'elle se laisse prendre à la façade que je maintiens, d'une telle folie qu'il lui faut sans doute quelqu'un pour la protéger d'elle-même, je ne peux que la désirer. Me voilà son chevalier, prêt à la soutenir dans sa défaillance. Je dois essayer, pour préserver les rôles, de lui cacher la vérité de ce que son désir a déclenché : que ce n'est pas elle qui a succombé, mais que c'est moi, désormais, qui lui appartient.

C'est à l'occasion de l'une de ces équipées carnavalesques en compagnie des camarades de son âge, que Tilmann fit pour la première fois la connaissance de celui qu'il nomme, dans sa chronique, l'Homme en noir.

Il ne date pas l'évènement. Mais il avait déjà l'âge de courir les filles, cela, on peut le déduire de son récit. Et c'était dans les années qui précédèrent la bataille de Tannenberg, alors qu'il vivait encore à Cologne. On doit donc assumer que la rencontre se produisit au cours de l'un des carnavals entre les années 1405 et 1409.

Il avait accoutumé de se déguiser en *Erlkönig*, un personnage maléfique des légendes allemandes qui séduit les voyageurs pour les entraîner vers leur mort. L'*Erlkönig*, ou Roi des Elfes, que les Français nomment *Herlequin*, et les Italiens *Arlecchino*, est, à n'en pas douter, une des figures du Diable, et l'on ne s'étonnera pas que son personnage ait pu inspirer Tilmann. Il avance masqué, mais pousse la duplicité jusqu'à afficher dans son apparence la pluralité de ses identités mensongères. Son habit formule le paradoxe : « je suis un menteur ». Il est costumé d'un pantalon et d'une veste à manches, l'un et l'autre faits de multiples pièces de tissus de couleurs différentes cousues ensemble, qui expriment les nombreuses facettes d'un bouffon inquiétant. Tilmann avait trouvé, lors d'une course en forêt, au bord d'une rivière, un morceau de bois sec, suffisamment léger pour être porté devant le visage, et dont les formes nouées et torturées pouvaient suggérer

un faciès grimaçant. Il l'avait peint en noir au charbon et avait évidé les nœuds du bois à l'endroit des yeux. Les reliefs tourmentés du bardeau, qu'il avait ouvragé quelque peu au ciseau, lui faisaient un nez simiesque et l'une des arcades sourcilières irrégulièrement protubérante, comme la naissance d'une corne de démon.

Il faisait froid, cette année-là. L'hiver s'éternisait malgré l'approche du carême. Mais il ne neigeait pas, ni ne pleuvait, et le ciel, à l'approche du soir, laissait même entrevoir des franges de bleu. La populace en liesse envahissait les rues, d'autant plus portée à s'agiter, à rire et crier, et à manger et boire, et à se frotter et danser, qu'ainsi elle se réchauffait. Tilmann et ses camarades, se mêlant à la foule, battaient le pavé entre le Vieux marché et le marché au Foin, où la musique et les danses étaient les plus vives. Il eut à un moment son attention attirée par un groupe de musiciens, et ayant de ce fait oublié de vérifier que ses amis étaient toujours dans les parages, il en fut éloigné par les remous de la marée humaine.

Il n'y avait rien d'inquiétant à se trouver seul dans la fête : le jeune homme retrouverait ses compères plus tard, dans une taverne où ils avaient préalablement convenu de terminer la soirée. C'était même l'un des jeux auxquels tous se prêtaient : se perdre pour, peut-être, se retrouver plus loin, dans la ville que cette forêt de corps agités transformait en labyrinthe mouvant.

Après avoir erré une heure ou deux, il décida que les trois pfennigs qu'il avait dans un revers de ses chausses l'autorisaient à prendre un godet, et que pour l'occasion, il pourrait même s'asseoir au chaud dans une taverne. Il emprunta cependant l'une des ruelles à l'arrière de l'*Alter Markt*, pour choisir un établissement

moins cher que ceux qui donnaient sur la place. Il y avait dans la *Botengasse*, dans le quartier juif, un estaminet sans prétention où l'on brassait la bière, à l'enseigne « *Zur Scheren* », dont il poussa la porte.

Il faisait chaud à l'intérieur, partie en raison du poêle à carreaux de faïence qui trônait dans un angle de la salle, alimenté en bois depuis la cuisine qui se trouvait à l'arrière, partie aussi du fait de la presse de gens grimés et déguisés, le masque relevé pour boire et parler, qui se trouvaient là à trinquer joyeusement. L'endroit était bondé, il n'y avait plus, de places assises, que quelques-unes laissées par des tablés déjà formées : il fallait se mêler à des groupes. Tilmann avisa une petite table, à laquelle un personnage à la mise singulière se trouvait assis, seul, devant son broc de bière et deux ou trois feuilles de papier sur lesquelles était déposée une petite écritoire, de laquelle dépassait une plume.

Le personnage était entièrement vêtu de noir, une longue cape ténébreuse couvrant ses pourpoints et chausses pareillement sombres. La capuche était remontée sur la tête, en sorte que l'on ne voyait rien de ses cheveux, et le personnage avait gardé son masque, qui couvrait tout le visage. Il n'était jusqu'à ses mains qui ne fussent couvertes, gantées d'un tissu noir qui semblait de bonne facture. Rien ne permettait même de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

Le masque était remarquable. C'était la seule pièce du déguisement qui, tranchant avec le reste, fût uniformément blanche. Il était de carton bouilli, blanchi à la céruse, ce qui avait permis un travail délicat et dépouillé de la forme, que l'artiste qui en était l'auteur avait voulu simple, et en fait sans expression ni couleur. Le masque n'avait d'orifices que les yeux, qui ce-

pendant se perdaient dans l'ombre intérieure. Il n'avait pas de bouche : le bas du visage, sous le nez, pointait outrancièrement vers l'avant, lui faisant un menton proéminent. L'inexpressivité du masque blanc, se détachant du noir du costume, donnait à l'ensemble une allure inquiétante. Il était comme une île de silence et d'immobilité au milieu du bruit et du mouvement ambiant. Personne ne lui prêtait attention, comme s'il eût été transparent.

Pourquoi Tilmann décida-t-il de se diriger vers la table où siégeait en solitaire ce personnage, seul de l'assemblée à garder le masque ? Peut-être, précisément, parce qu'il était seul, parce qu'il était masqué, et que sa mise évoquait une âme triste, un peu maléfique, qui faisait écho au rôle joué par Tilmann sous son propre déguisement. Peut-être aussi parce que le jeune homme avait envie de connaître ce que l'on pouvait écrire en un tel endroit. Il avait toujours vu les scribes gratter le papier dans le silence des bibliothèques, et c'était le travail des clercs. En s'approchant, il vit que la feuille dessus la liasse était remplie d'une écriture interrompue en son mitant. Il se tint devant lui et, tout en maintenant son propre masque en bois devant le visage, lui adressa le bonjour sur un ton grandiloquent :

— Salutations à vous, qui que vous soyez, gente dame ou noble seigneur. La chaise en face de vous est-elle libre, et si tel est le cas, m'accorderez-vous l'honneur de partager votre table, et s'il vous sied, votre conversation ?

Le personnage sembla s'éveiller de quelque rêverie et leva son visage masqué vers Tilmann. Rien ne pouvait transparaître de ses sentiments, et pourtant, le jeune homme eut l'impression qu'il était étonné que ce der-

nier lui adressât la parole. Après une courte hésitation, il fit un geste en direction de la chaise inoccupée, et parla, d'une voix grave qui résonnait sous le masque :

– Prenez place, Roi des Elfes, et contez-moi vos exploits de la journée. La chasse fut-elle bonne ?

La voix était celle d'un homme, et sans doute même celle d'un homme âgé, bien que Tilmann n'eût su l'affirmer, l'absence de bouche dans le masque causant, par résonnance, une altération du timbre vers les graves. Tilmann se réjouit que l'homme parût averti des légendes qui couraient sur l'*Erlkönig*, dont l'une, à quoi il se référait, faisait de lui le maître de la Chasse Sauvage, chevauchée de démons et de maudits qui, à la nuit tombée, parcourt la forêt à grand fracas de branches cassées, de vent et d'envol d'oiseaux sombres. Tilmann prit la chaise et s'assit. Il déposa sur la table son masque, parlant à visage découvert :

– Grand merci, messire. Et pour répondre à votre question, je suis encore bredouille à cette heure. Mais vous n'ignorez pas que mon pouvoir de séduction ne vient qu'avec la nuit, quand l'obscurité, jouant de l'ombre sur mes dehors énigmatiques, dissimule à mes tendres proies qu'à l'intérieur, je suis en réalité assez quelconque. Or, la soirée est encore jeune.

La fille de salle s'approcha de leur table et demanda à Tilmann quelle était sa commande. Celui-ci déclara qu'il prendrait la même chose que son vis-à-vis.

– C'est-à-dire ? demanda-t-elle.

Elle évitait de regarder l'Homme en noir, faisant comme s'il n'existait pas.

– Eh bien, répondit Tilmann, quelque peu décontenancé, une bière, me semble-t-il.

Quand elle fut partie, il reprit à l'intention de

l'homme :

– Et vous-même, si je puis me permettre la question, quelle est la quête qu'exprime votre personne ? Je dois dire que la mise en est aussi originale qu'elle est seyante, mais je ne peux la rapporter à rien qui me soit connu.

L'homme prit un certain temps à répondre.

– C'est que, dit-il finalement, cette vêtue et le masque sont dessinés pour ne représenter aucune figure. Ils sont sans forme et sans couleur, comme vous le voyez. Je ne me suis pas déguisé pour jouer un rôle, mais pour profiter de la première destination d'un déguisement, qui n'est pas de contrefaire mais de simplement cacher. Et le carnaval me permet de me cacher d'autrui, et peut-être de moi-même.

– Rassurez-moi, rétorqua Tilmann en reculant sur sa chaise, vous n'êtes point atteint de quelque lèpre dont vous dissimuleriez les infirmités ? Si tel est le cas, il vous serait interdit de quitter la maladrerie où l'on vous a enfermé.

L'autre se prit à rire.

– Non, jeune homme, rassurez-vous. Je suis de passage, et ne suis entré ici que pour me replonger dans quelques souvenirs anciens.

Revenant à un ton plus sérieux, il poursuivit :

– Je n'étais pas venu ici depuis longtemps. Certains lieux, que l'on a fréquentés jadis, ont le pouvoir de faire remonter la joie, la douleur ou la tristesse qui y sont associés. Et même si ces émotions vous mordent l'âme cruellement, elles ont la vertu d'éveiller quelque chose en nous que l'on croyait mort. C'est comme une vieille blessure que l'on gratte pour vérifier qu'elle est toujours là. Parfois, de la sentir encore vive a de quoi nous

rassurer.

Il détourna le visage vers la salle emplie de bruits, de voix et de rires. Semblant se rapporter à quelque pensée qui lui venait, il ajouta :

– C'est que les souvenirs nous prennent parfois par surprise. Je n'étais pas venu ici pour vous rencontrer, et pourtant, cela aussi pouvait, ou devait, advenir.

Le propos parut énigmatique à Tilmann, qui demanda :

– Nous sommes-nous déjà rencontrés, messire ?

À nouveau, et bien que le masque, comme l'ample vêtement, empêchassent de l'affirmer, il lui sembla que l'homme s'éveillait d'une rêverie lointaine.

– Hmm ? Non, pas à proprement parler, mais disons que vous m'évoquez un jeune homme qui me fut proche.

Il n'en dit pas davantage, et Tilmann se préparait à le relancer quand la serveuse lui apporta sa bière. Ils levèrent ensemble leur broc et trinquèrent.

Tilmann pensait saisir l'occasion de découvrir le visage de son interlocuteur quand il lèverait le masque pour boire, mais il fut surpris de le voir lamper sa bière en positionnant le broc directement sous le menton proéminent du masque. Celui-ci était d'une facture ingénieuse, car l'avancée du masque, ouverte par en dessous, permettait à son possesseur de manger et boire sans avoir à l'ôter. Tilmann ne saurait décidément rien de l'identité de l'Homme en noir.

– Je me conduis en gamin curieux, reprit-il, mais je gage qu'en période de carnaval, il n'y a pas de questions indiscrètes : seules les réponses le sont. Ainsi, si le souvenir que je vous évoque est plus agréable que douloureux, me direz-vous qui est ce jeune homme auquel

je ressemble ? Vous-même, êtes-vous de la région ?

L'homme semblait hésiter à répondre, pianotant lentement la table de ses doigts gantés. Il finit par dire :

– Vous avez on ne peut plus raison de le dire de la sorte : vous répondre serait indiscret. En un sens, j'en ai déjà trop dit, car j'ai été pris au dépourvu : il n'était pas prévu que nous nous rencontrions ici, où je suis venu, non pour vous, mais pour moi seul. Pour me perdre, le temps d'un passage de mon écriture qui me plongeait dans le passé. Et de me perdre, je vous ai trouvé, vous. Je crois que nous devons laisser notre étrange rencontre en l'état, lequel est bel et bon sans qu'on y ajoute. Je dois vous quitter, pour l'heure.

Il rassembla ses feuilles qu'il glissa dans quelque doublure sous sa cape noire, d'où il prit trois pièces qu'il laissa sur la table, et se leva.

– Reprenez votre chasse, Roi des Elfes, ajouta-t-il. Et je vais tout de même me permettre un conseil de veneur : au moment de l'hallali, achevez l'ouvrage. Car certaines des donzelles que vous courez pourraient bien s'avérer être, comme vous, des elfes ou autres sirènes et succubes qui, si vous n'y prenez garde, entraînent le voyageur à sortir du chemin et à se perdre avec elles dans la forêt.

Il hésita à nouveau, puis ajouta :

– Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela. Outre que je ne le devrais pas, il y a tout à parier que c'est un conseil que vous ne suivrez pas. Sans quoi je ne serais pas ici.

Sur ces mots encore plus énigmatiques, il laissa Tilmann et quitta la taverne.

Tilman ne revit pas l'Homme en noir dans le temps d'une ou deux années qu'il vécut encore à Cologne. Il n'y avait pas de raison qu'il en fût autrement, et son esprit laissa cette rencontre glisser dans un demi-oubli. Sa chronique passe ensuite directement au récit de son départ de Sainte-Catherine.

L'un des jeunes chevaliers de l'Ordre, fraîchement adoubé, à qui l'on avait demandé de prendre le commandement de la maison de Ramersdorf, près de Bonn, se préparait à quitter la commanderie de Cologne. Il avait nom Paul de Rusdorf et était âgé d'environ vingt-cinq ans. Comme il était dans ses prérogatives de nouveau commandeur de pouvoir disposer là-bas d'un valet personnel, plutôt que d'en recruter un sur place, il fit son choix d'emmener avec lui l'adolescent, dont il avait pu observer ici les qualités : l'obéissance n'excluant pas l'initiative, et une placidité de complexion laissant pourtant place à de la vivacité d'esprit. Quant aux défauts du gamin, dont le moindre n'était pas sa propension à vagabonder, aussi bien dans sa tête que dans les rues, le chevalier se dit que l'éloignement de la ville et de ses tentations ne pouvait être qu'un service qu'il lui rendrait pour l'élévation de son âme. Il lui commanda brièvement de faire ses paquetages.

Tilman comprit qu'il ne s'agissait pas que d'accompagner le chevalier dans une tournée, mais qu'il allait devoir s'installer là-bas, loin de la ville. Il obéit, servilement, car depuis qu'il avait quitté son foyer, sans

qu'à l'époque il n'eût eu son mot à dire, le service de l'Ordre lui tenait lieu de famille. Il n'était pas encore majeur, sa condition était proche de celle d'un apprenti. L'Ordre était toute sa vie et Tilmann ne se pensait pas en dehors de cette évidence. Mais à part soi (dans ce lieu en lui-même qui, par conséquent, commençait à se construire comme un à part soi), il prenait la mesure de ce qu'il quittait. Il avait aimé courir à travers la ville, portant des messages d'un coin à un autre. Il se baignait de l'ambiance des marchés, du port fluvial, s'ingéniait à trouver des parcours nouveaux dans l'enchevêtrement des venelles et des passages, dont il se justifiait qu'ils étaient des raccourcis mais qui lui permettaient de flâner. Il craignait que le retour à une vie plus pastorale ne fût point aussi attrayante.

Il noua néanmoins ses baluchons, et le chevalier et lui prirent la route de Bonn. Ils chevauchaient sur des montures qui leur avaient été consenties pour l'occasion, un destrier pour le chevalier, un palefroi pour Tilmann, ainsi qu'un cheval de bât chargé de leurs affaires.

La commanderie de Ramersdorf faisait partie des quelque deux cents à trois cents établissements que possédait l'Ordre, disséminés dans tout l'Empire, et pour quelques-uns au-delà. C'était une maison modeste au regard de la moyenne, un ensemble de bâtiments plantés dans les collines de Beuel qui surplombaient le Rhin sur sa rive droite, en face de la bourgade de Bonn qui était de l'autre côté du fleuve. Pour passer de Bonn à l'autre rive, il n'y avait pas de pont, mais la ville était tout de même le lieu de résidence de l'archevêque de Cologne, et à ce titre disposait d'une liaison régulière par un bac qui avait son mouillage contre un embarcadère. Pour rejoindre Beuel, puis Ramersdorf, on pou-

vait ainsi emprunter une barge, qu'une corde attachée à une ancre en amont, au milieu du fleuve, retenait de dériver, et qui faisait la navette d'une rive à l'autre.

Ramersdorf était un établissement modeste, qui relevait par les hasards de l'histoire, non du baillage de Coblençe, mais de celui de Biesen dans l'évêché de Liège, dont il était pourtant éloigné. Il avait bénéficié dans les siècles passés de donations privées qui l'assuraient de revenus sur différentes terres et bénéfices dans les villages environnants, mais comme c'était, du point de vue de Biesen, un site plutôt périphérique, le baillage avait vendu ou engagé la plupart de ces biens avec le temps, en sorte qu'il ne restait de terres que de quoi subvenir aux besoins propres du convent, avec un petit surplus que la commanderie vendait à Cologne.

Depuis de nombreuses années, l'effectif de la commanderie ne comptait plus qu'un chevalier et quelques prêtres. Le frère chevalier tenait lieu de commandeur de la place, encore qu'il n'en eût pas vraiment le titre. Les chevaliers du baillage de Biesen considéraient comme une relégation d'être affectés à une maison aussi éloignée du siège provincial. Aussi le bailli recherchait-il parfois auprès de la maison de Coblençe des volontaires pour prendre en charge une commanderie, de fait, plus proche de Cologne. C'est à cette charge un peu délaissée qu'on avait désigné le jeune Paul de Rusdorf.

À leur arrivée dans la soirée, le chevalier et Tilmann furent accueillis par les frères prêtres, qui improvisèrent un repas de bienvenue au réfectoire. Le jeune homme comprit que les frères ne laissaient pas passer une occasion de rompre l'ordinaire du gruau mangé à la table commune, en sortant des celliers les pâtés et saucisses

qu'ils préparaient eux-mêmes et quelques cruchons de vin du Rhin tirés du foudre qu'ils avaient à la cave.

Par la suite, les convers du lieu confirmèrent leur abord peu austère en poursuivant l'éducation de Tilmann. Ils étaient dans l'ensemble d'un âge assez avancé, à la différence des conventuels de Cologne, et terminaient dans cette maison retirée une vie bien remplie dans le soin des autres. Leur temps était celui où l'on prend souci de soi et de ses proches, la vie à Ramersdorf était indulgente. La bibliothèque était un peu moins fournie que celle de la commanderie de Sainte-Catherine, mais Tilmann y découvrait d'autres ouvrages, qu'il n'avait pas encore lus. Et à défaut de pouvoir lire beaucoup, il continua l'apprentissage de l'écriture, en sorte qu'au bout de quelques années il savait tirer des lignes d'une calligraphie simple mais régulière.

S'étant pris de sympathie pour le jeune palefrenier qui montrait un appétit inaccoutumé pour la lecture, les frères prêtres encouragèrent cette disposition en l'associant à la circulation des manuscrits qui se pratiquait entre les commanderies de l'Ordre. La faiblesse des bibliothèques en ouvrages, qui étaient une denrée rare, était compensée par la possibilité d'en obtenir d'autres en prêt ou en échange, provenant des bibliothèques voisines. Ainsi pouvait-on lire de nouveaux ouvrages en provenance d'ailleurs, avant qu'ils repartent à leur tour vers la commanderie suivante. Parfois, le temps qu'ils restaient sur place permettait que l'on en fit une copie, si l'un des frères avait le loisir d'en être le scribe, et le catalogue augmentait peu à peu. Tilmann, parce qu'il savait tenir des comptes, se voyait souvent confié de convoier les chariots vers Cologne, mais aussi, parfois, vers la maison toute proche de Muffendorf, juste de

l'autre côté du Rhin. Il lui était alors donné de transporter dans un sens ou dans l'autre, parmi les tonneaux de vin et les sacs de grains, un livre qu'il avait déjà lu et, au retour, un livre qu'il se réjouissait de pouvoir lire. C'est ainsi qu'il put obtenir de faire revenir vers Ramersdorf une partie des récits de chevalerie qu'il affectionnait.

Le chevalier Paul de Rusdorf était issu d'une famille de ministériaux du prince-archevêque de Cologne, qui devaient leur nom au village de Roisdorf, près de Bonn, dont ils avaient été fiefés d'ancienne date. Cadet de ses frères, sans guère d'espoir de reprendre la seigneurie, mais animé des idéaux guerriers de son sang, il avait décidé d'épouser une carrière militaire. Il avait rejoint les chevaliers teutoniques, d'abord comme invité, ainsi que le faisaient nombre de jeunes épées de la noblesse. Puis, comme son absence de parage n'en ferait jamais un parti intéressant pour une jeune fille de noble extraction, il avait décidé de prononcer les vœux pour intégrer l'Ordre en tant que frère chevalier. Il y fut reçu l'année qui précéda la bataille de Tannenberg, alors qu'il avait vingt-cinq printemps. Sa désignation pour prendre le commandement de la maison de l'Ordre à Ramersdorf, certes modeste, mais distante de quatre lieues à peine, à vol d'oiseau, du fief familial, le maintenait dans la proximité de ce qu'il connaissait, avec un statut honorable.

Paul de Rusdorf était de taille moyenne, le port élan-cé, la barbe taillée fine et légèrement en pointe, sombre des yeux comme il l'était de sa chevelure bouclée qui descendait sur ses oreilles. Droit dans ses bottes, la nuque un peu raide, le chevalier avait les qualités de sa rectitude : une intégrité que nul ne lui contestait, une grande piété, mais aussi une recherche de ce qui est bon dans l'humain, laquelle disposition arrondissait l'angle

de ses convictions et le prêtait à discuter, si ce n'est pour accepter toutes les contradictions, du moins toujours pour tenter de convaincre par les mots plutôt que par la force.

Il ne disposait cependant, pour le débat d'idées, que de l'entourage de ses frères prêtres de Ramersdorf, plus âgés, peu enclins aux choses de la guerre, de la politique et du monde en général, et probablement même trop sages pour encore considérer qu'il valût d'en discuter. Il avait donc jeté son dévolu sur son valet. Tilmann, qui reprenait ici ses attributions quotidiennes de palefrenier, et par occasion de coursier et de secrétaire, était au chevalier une façon d'interlocuteur à défaut d'autre, plus jeune que son maître, et que ce dernier pouvait donc convaincre et former : un disciple attentif mais qui ne se privait pas de lui répartir, respectueux sans être obséquieux.

Le jeune commandeur avait remarqué que Tilmann, un simple serviteur, savait lire, ce qui l'avait d'abord surpris, puis intrigué. S'était alors instillé en lui l'idée de le prendre sous son aile, de le faire grandir pour en faire, s'il en révélait les qualités, un écuyer, et peut-être plus tard un chevalier, suivant la tradition des temps anciens qui permettait à un homme du commun de s'élever dans l'ordre de la chevalerie. C'était pure rêverie, il le savait, car si les débuts de l'Ordre, lui-même fondé à l'époque des croisades comme une communauté d'hospitaliers par un groupe de marchands de la Hanse, avaient permis à des roturiers de devenir chevaliers, le prestige attaché au titre était désormais, et depuis bien plus d'un siècle, réservé à la noblesse. Tilmann n'aurait guère pu espérer que devenir prêtre ou frère-sergent, et donc ne pas même pouvoir troquer la chasteté et la pau-

vreté contre la gloire des armes. Mais c'était une fantaisie que le chevalier aimait à caresser, comme un lieu où les idéaux chevaleresques d'une époque révolue arrivaient encore à effacer les réalités plus prosaïques de la vie quotidienne dans une maison reculée de l'Ordre.

Quant à Tilmann, les vaticinations de son maître le laissaient dubitatif, mais il n'en appréciait pas moins sa conversation, se sentant honoré qu'un personnage de noble extraction l'élève au rang de possible interlocuteur. Prudent, il écoutait davantage qu'il ne parlait, et n'élevait quelque objection que lorsque l'emportement du chevalier commençait à impliquer Tilmann dans des projets plus concrets et moins séduisants, tels que l'engager, soit vers la prêtrise, soit vers le métier des armes.

Mais au cours des années qui précédèrent Tannenberg, le jeune homme étendit ainsi ses connaissances sur l'Ordre teutonique et sa place dans le monde.

Paul de Rusdorf le faisait venir dans son logis après les travaux du jour, lui faisant monter un petit cruchon de vin du Rhin qu'il partageait en simplicité avec lui, et prenant prétexte de faire le point sur les tâches accomplies dans la journée et sur ce qu'il fallait prévoir pour le lendemain. Le chevalier en profitait pour deviser, tandis que son apprenti écuyer ravaudait son linge ou cirait ses bottes.

Il tentait de donner consistance raisonnable à son idée que l'Ordre devrait revenir à cette coutume ancienne qui avait été d'élever, en passant par l'écurie, de jeunes pages sans titres mais méritants jusqu'à la chevalerie :

— Ce n'est pas la noblesse qui fait le chevalier, allait-il disant, c'est la chevalerie qui fait le noble. Il est bien que les familles nobles puisent en leur sein

pour fournir en fils cadets les rangs des ordres chevaleresques, mais ce n'est pas qu'ainsi la chevalerie y trouve à gagner : c'est qu'au contraire la noblesse se trouve maintenue dans son honneur, et parfois relevée de ses errances, par la présence dans ses rangs de chevaliers qui attestent que leur sang est encore vif et que leur parole vaut. Pour que notre Ordre continue à se renforcer et porte le fer et la croix plus avant dans les profondeurs des terres barbares, il faudrait qu'il puise dans les ressources en hommes de cœur et de foi qui existent partout dans l'Allemagne, y compris dans le peuple. Nous ne sommes pas encore remis de la Grande Peste qui a décimé nos lignées à l'époque de nos aïeux. Restreindre nos recrutements à la seule fine fleur de la noblesse nous expose au faiblissement face aux hordes slaves toujours plus nombreuses et mieux organisées.

Il parlait ainsi alors que la guerre contre les Litua-
niens et les Polonais menaçait déjà de lui donner raison.

— Noblesse et chevalerie, poursuivait-il, ont construit deux ordres de pensée différents. Les seigneurs dont je suis, ou plutôt, dont sont mes frères, héritent de biens et de titres qui leur sont conférés par leurs suzerains. Ma famille doit ses biens aux archevêques de Cologne, qui eux-mêmes sont princes-électeurs de l'Empire. Ainsi le féal doit-il reconnaissance à son suzerain, qui lui-même est vassal d'un autre au-dessus de lui, jusqu'à l'Empereur qui, lui, n'est vassal que du Pape, successeur de Pierre. Le noble est une pierre dans une architecture verticale dont la valeur maîtresse est le don de soi au suzerain. Alors que le chevalier est au dehors de cet édifice : il est à lui seul sa propre mesure, il est en dialogue direct avec sa conscience et avec Dieu, il ne se laisse commander par personne, seules le guident les

valeurs qu'il a juré de servir. Longtemps, à leurs débuts, les chevaliers allaient en solitaires de bourg en château, offrant leur main au faible et au démuné contre l'injustice du riche et du puissant. Héritiers de rien, ils n'avaient pas eux-mêmes d'héritiers, et comme les moines, sacrifiaient le confort des biens et la copulation avec les femmes à l'exercice exclusif de leur mission. Les ordres chevaleresques se sont constitués en confréries, car le groupe de ces guerriers réunis et acceptant la discipline du combat rangé est plus puissant que la seule somme des individus séparés. Mais le fondement de l'Ordre n'est pas la hiérarchie féodale : les chevaliers sont tous pairs entre eux, et leur Grand-Maître est élu par eux, chaque tête ayant voix dans cette élection, comme c'est le cas pour l'élection de l'abbé d'une communauté monastique. D'un côté, donc, l'Empire vit dans une pensée verticale, celle de l'obéissance filiale aux pères. De l'autre, l'Ordre monastique vit dans une pensée horizontale qui est celle de l'égalité entre frères. Du reste, l'Ordre, en la personne de son Grand-Maître, ne répond pas devant l'Empereur, mais seulement devant Dieu, en la personne de son vicaire, le Pape. C'est pourquoi aussi les États de l'Ordre, s'ils servent bien la cause de l'Empire (parce que, ce faisant, ils servent la cause du Christ) en lui faisant barrage de ses nombreuses forteresses contre les barbares orientaux, cependant ne font pas partie de l'Empire lui-même.

Tilman, qui avait lu les mêmes livres, mais qui tenait aussi ses connaissances de sa fréquentation directe et quotidienne des gens du peuple, commerçants et serviteurs, jugeait que son maître vivait dans un monde passé. La chevalerie avait connu son heure de gloire il y a deux siècles, mais déjà à cette époque, on en par-

lait comme d'un idéal. Et quand on parle d'un idéal, c'est que l'on dessine comme un futur louable quelque chose qui appartient au passé, avec ce qui ressemble à une pointe de nostalgie pour un monde qui déjà n'existe plus, et peut-être n'a jamais existé.

Mais il devait bien l'admettre, il avait du mal à se départir de la séduction qu'exerçait sur lui une conversation qui faisait de lui, à qui un commandeur de l'Ordre s'adressait comme à quelqu'un qui valût qu'on lui parlât, un candidat chevalier acceptable. Cette situation le renforçait dans ses propres rêveries issues de la lecture des romans, dans lesquels un palefrenier pouvait devenir chevalier et conquérait domaines et épouses.

Toutefois, Tilmann n'oubliait jamais complètement que, pour ce faire, il fallait au chevalier livrer combat au péril de sa vie. Et qu'en réalité, les chevaliers d'aujourd'hui ne prenaient pas femmes. Il y avait là des bornes sévères qui signalaient pour lui la frontière entre rêverie et réalité. Il se laissait donc porter par cette vision de l'âme chevaleresque, jusqu'au point où son maître commençait à lui parler de lui apprendre à se battre à l'épée et lui faisait miroiter les bénéfices pour la clarté de la pensée et la force du corps d'une chasteté dont il avait fait vœu. Tilmann, à ce point de la soirée, déclinait en prétextant qu'il lui fallait aller se coucher pour être dispos le lendemain, ou si la conversation avait lieu en journée, c'était le moment où il se souvenait d'avoir à panser ou ferrer quelque bête à l'écurie. La compréhension qu'il acquérait, par ces entretiens, des affaires politiques et religieuses du monde n'atteignait qu'en surface un esprit robuste attaché aux plaisirs et aux bruits de la grande ville, peu pressé d'engager sa vie sur des champs de bataille ou en combat

L'HERLEQUIN

singulier, même pour une juste cause, et nourrissant des rêves bien éloignés de tout projet de chasteté.

Les pensées lascives étaient, dans un univers monastique, une dérive de l'âme que les clercs ne pouvaient manquer de relever, car nos théologiens, qui traitent des bonnes voies pour entreprendre l'étude des textes, nous enseignent que toute lecture n'est pas bonne, et que même les lectures utiles doivent être prises dans un ordre qui permet à des textes qui seraient autrement dangereux pour l'esprit, d'être correctement interprétés à la lumière de ceux que l'on a déjà lu antérieurement. Un jour, l'un des prêtres qui travaillaient à la bibliothèque s'avisa que Tilmann était plongé dans la lecture du *Lanzelet* d'Ulrich de Zatzikhoven, qui faisait partie des manuscrits que le jeune homme avait pu rapporter de Cologne au cours d'un récent convoi. Reconnaisant l'ouvrage, il fit une moue qui aurait pu exprimer le doute aussi bien que l'aversion, mais c'est dans la manière bonhomme qui était celle des frères en ce lieu, qu'il engagea avec Tilmann une discussion sur ses choix de lecture :

– Les récits de hauts faits chevaleresques, lui dit-il, sont une lecture édifiante pour les jeunes gens qui se destinent au métier des armes, car ils encouragent cette vocation, tout en les instruisant des règles de l'honneur qu'il leur faudra suivre, et ce dans le respect des valeurs chrétiennes. C'est ainsi que le *Lanzelet* de ta lecture gagne tous ses combats, mais il ne devient chevalier que du moment où il conduit ses assauts dans les règles, sans ruse ni feinte, au service de son roi et non pour son

propre compte. C'est alors seulement que lui sont révélés son vrai nom et sa noble naissance. Or, il me paraît que cette transformation du personnage n'a pas suscité ton intérêt, et que tu lis ses aventures avec les yeux du palefrenier tout joyeux de voir de vrais chevaliers déconfits par un bouffon. Au reste, je ne sache que tu aies manifesté quelque envie d'embrasser une carrière de soldat, et ce n'est donc pas ce qui motive ta lecture, laquelle ne fait que te distraire. Ce qui me donne à penser que certains bénéfices lubriques qu'obtient Lanzelet de ses faits d'armes retiennent davantage ton attention que les moyens douteux pour y parvenir. Me méprends-je ?

Bien que la question fût posée avec le sourire, Tilmann ne put que rougir de voir ainsi dévoilées les intentions de ses lectures. Ce qui était jusque-là un ouvrage d'aventures devenait, sous cet angle, un texte licencieux. Le prêtre s'amusa de la confusion du jeune homme et poursuivit :

– Ne sois pas inquiet, tu viens de découvrir que le même texte, éclairé par ce que je viens de dire, prend subitement une autre signification, et du même coup, se trouve révélé que les intentions qui étaient les tiennes quand tu le lisais n'étaient pas innocentes. Mais comme elles étaient maintenues dans l'obscurité, partie par méconnaissance, partie par complaisance, le récit pouvait, en s'appuyant sur elles, agir sur toi et te subvertir. C'est pourquoi la lecture est un art, *ars legendi*, qui consiste à éclairer les textes par la lecture d'autres textes. Je ne vais pas te faire une leçon sur le *quid legendum*, le *quo ordine* et le *quo modo*, ce qu'il faut lire, dans quel ordre et de quelle manière. Mais retiens que le premier piège à éviter est l'illusion qui naît de la relation exclusive que tu entretiens avec un livre, dès lors que tu le lis seul

et *in silentio*, ce qui te fait croire qu'il est le seul à te raconter une histoire qui ne s'adresse qu'à toi, comme si rien n'avait existé avant et que rien n'existe ailleurs qu'entre toi et lui.

– Mais, se défendit Tilmann, dans le cas de ce livre, l'auteur est un moine, un homme de Dieu, que l'on soupçonnerait difficilement de mauvaises intentions.

– Certes, mais le scribe nous avertit dans son introduction que le récit n'est pas de lui : il l'a recopié et traduit d'un ouvrage en langue française. C'est l'une de nos missions, à nous, clercs qui savons lire et écrire, de maintenir, sans le transformer, le trésor de tout ce qui a été écrit depuis les origines du monde, même par des Grecs et des Romains qui étaient des païens, ou par des hérétiques. Car toute écriture, même la plus impie, qu'elle soit erronée mais de bonne foi ou que ses desseins plus troubles soient d'entretenir le lecteur dans ses turpitudes, peut contenir une once de vérité spirituelle ou une utilité pratique, à condition, comme je l'ai dit, d'être éclairée par d'autres lectures, à commencer par celle des Saintes Écritures.

– À quoi devrais-je rapporter ma lecture d'un récit d'aventure comme celui-ci ?

– Eh bien, si tu lisais dans les langues romanes, qui donnent leur nom de *romans* à ces récits, tu pourrais prendre connaissance d'autres versions de la même histoire, pour te rendre compte, aux différences qui existent entre elles, que les copies et les traductions en ont tant déformé le contenu que la vérité des faits paraît difficile à établir. Je ne t'encourage pas à apprendre le français si c'est pour ce seul usage livresque, car c'est une langue bâtarde du latin qui n'est qu'un jacassement nasillard à l'oreille des érudits. Mais sache que le

Lancelot des premiers récits, par exemple, ne fraye pas avec plusieurs femmes. Il ne connaît qu'un seul amour, celui qu'il éprouve pour la reine Guenièvre, qui dans cette version n'est donc point sa tante, mais la dame de ses pensées. Elle est cependant l'épouse du roi Arthur, le suzerain auquel se voue Lancelot dès lors qu'il est fait chevalier, et cette femme lui est donc défendue.

– Oh..., fit Tilmann.

– Oui, tu n'avais pas compté la tante de Lanzelet dans la liste de ses conquêtes, n'est-ce pas ? Son importance t'échappe, parce que dans la version en langue allemande une liaison entre eux est d'emblée inconcevable : ils sont parents par le sang. On ne pense pas que quelque chose pourrait advenir entre une tante et son neveu, hors le fait qu'il faille que Lanzelet la sauve, comme il a sauvé d'autres princesses. Et pourtant, c'est cette impossibilité d'une liaison charnelle avec une femme qu'il sauve, qui est une des leçons importantes du récit, puisqu'elle est présente quelle que soit les versions de ce dernier. Dans un cas, cette liaison est interdite parce que les protagonistes sont parents, dans l'autre, parce que Guenièvre est déjà mariée, et est par surcroît l'épouse du suzerain à qui Lancelot se doit. Tu dois entendre que les différences entre les versions sont moins pertinentes que ce qu'il y a de commun entre elles, parce que les faits relatés, vrais ou faux, importent moins que la leçon unique, intangible, dont ils sont à chaque fois porteurs.

– Et quelle est cette leçon, mon père ?

– Tu as lu d'autres récits dans la matière de Bretagne, où tu auras trouvé le même principe qui est au cœur de l'idéal de nos frères chevaliers, lequel principe associe étroitement honneur et chasteté. Ces récits se déroulent

dans des temps anciens, d'avant les Croisades. Les chevaliers ne sont pas encore rassemblés en ordres monastiques, même si la Table-Ronde en préfigure l'esprit. Ils ne font pas vœu de chasteté. Mais précisément, ces récits décrivent les tribulations dans lesquelles le désir charnel précipite le chevalier. Ils montrent comment ce désir vient toujours en contradiction avec la fidélité due au suzerain et à l'Église, cause le trouble de l'entendement et écarte le héros de sa route. Et ils expliquent ainsi que la chasteté est à chaque fois la meilleure issue pour le corps et pour l'âme. Dans tous ces récits, le chevalier, conformément à sa vocation, vient en aide à autrui. Inévitablement, il en arrive à devoir sauver une femme, qui est l'incarnation de la faiblesse, un être à protéger. Il pourrait l'épouser, mais l'histoire s'arrêterait là. Pour les besoins de la leçon, il apparaît que cette femme appartient à la catégorie de celles sur lesquelles on ne peut pas simplement se jeter lascivement après les avoir sauvées. C'est une dame de haute naissance, déjà tenue par les liens du mariage et d'un rang plus élevé. Elle est donc inaccessible pour plusieurs motifs, mais elle n'en est que plus désirable précisément pour cela : elle est un fruit défendu. Alors se déploie une forme d'amour différente, que les troubadours de langue d'oc ont nommé le *fin'amor*. Le chevalier est au service de la dame, il lui chante des lais et poésies, il répond à ses moindres caprices et lui est fidèle comme le serait un époux. Mais comme ils n'ont pas accès au déduit, c'est un amour chaste et totalement désintéressé.

Considérant Tilmann avec un regard un peu plus soutenu, il conclut :

– Le récit est fait pour l'élévation des jeunes hommes à l'âge, qui est le tien, où les démons commencent à

leur échauffer les sens : prenant exemple sur les chevaliers, ils doivent apprendre à maîtriser leurs instincts pour les mettre au service de leur devoir.

Sur ces mots, il laissa le jeune homme à sa lecture. Tilmann resta pensif, attablé devant le livre ouvert. Il n'était guère convaincu par la leçon contenue dans les récits de chevalerie, et dont le frère lui avait si clairement exposé la substance. À cet égard, il lui parut qu'il n'était décidément fait ni pour les armes, ni pour les ordres. Mais l'exégèse elle-même lui apparaissait lumineuse, d'une lumière qui éclairait autre chose : la manière dont fonctionnaient les textes, dès lors que l'on se perdait dans leur lecture. Ainsi pouvait-on se laisser prendre par des histoires qui nous désignaient ce qu'il fallait désirer et aimer, et comment, par quels détours tortueux, espérer l'obtenir... au besoin, pour y finalement renoncer, comme ce semblait être le cas de cette étrange forme d'amour dont parlaient tous ces livres.

Tilmann ne manquait pas une opportunité de revenir à Cologne, profitant de courses que son maître l'y envoyait faire ou des convois de chariots effectuant leur livraison de produits de Ramersdorf pour la commanderie de Sainte-Catherine. La maison de Ramersdorf avait en particulier un rendement de vin qui outrepassait ses besoins alors que les frères de Cologne épuisaient assez vite au cours de l'année la production locale des quelques arpents de vigne qu'ils possédaient *intra muros*.

Le chevalier Paul de Rusdorf n'aurait pas facilité l'inclination du jeune homme à faire la fête, mais les préparatifs du carnaval impliquaient une forte demande de vivres et c'était le meilleur moment pour vendre et livrer leur production. Tilmann étant par ailleurs le plus instruit de leurs valets, ne commettant pas d'erreur dans les décomptes, et les frères eux-mêmes préférant éviter la fatigue du voyage, il était commis à la direction du convoi, et la densité de la circulation à cette occasion sur la route de Cologne justifiait qu'il y restât pendant la durée du carnaval pour ne rentrer que passé le mercredi des cendres.

C'est donc lors de ces folies précédant carême qu'il avait fait la connaissance d'Ise. L'un des moments forts des festivités était le carnaval des femmes, la *Weib-fastnacht*, qui avait lieu le premier mardi après le début des réjouissances, une semaine avant le mardi-gras qui en serait la culmination. Ce jour-là il était admis

que les femmes se saisissaient du gouvernement des affaires. Les pères lâchaient la bride à leurs filles et les maris à leurs femmes, toutes pouvaient sortir librement sans être chaperonnées, fût-ce par un de leur frère. Elles parcouraient alors les rues, par groupes d'amies et parentes, convergeant en processions, costumées et masquées, riant et plaisantant, agonisant les hommes de quolibets et moqueries. Alors qu'en toute autre circonstance une femme seule se serait exposée aux remarques grivoises, voire aux outrages dans quelque venelle ou arrière-cour sans que l'on pût en faire grief à quiconque qu'à la femme elle-même et à son homme qui l'avait laissée sans accompagnement, ce jour-là elles étaient sous la protection de la règle présidant à la journée et qui en faisaient les reines d'un jour, règle respectée par les hommes eux-mêmes.

La journée s'achevait dans les bals organisés sur les places des marchés et dans les salles communes des corporations et des fraternités. C'était le moment qu'attendaient les hommes pour tenter leur chance et approcher, dans la confusion de la musique et de la foule, les femmes échauffées par leur course à travers la ville, par les encouragements et provocations mutuelles qu'elles se lançaient, et par le vin, la bière et l'hydromel qui coulaient sans discontinuer dans les gobelets. Si la plupart des échanges n'allaient pas au-delà de promesses non tenues, quelques contrats de mariage s'en trouvaient parfois écornés, la foule continuant à masquer aux maris et aux pères la conduite de leurs épouses et progénitures, affairés qu'étaient ces renards à eux-mêmes tenter leur chance dans le poulailler de leur voisin.

Ce soir-là, comme chaque soir au cours de ces fes-

tivités, Tilmann était sorti de la commanderie avec son déguisement d'*Erlkönig* en paquet sous son bras et avait pris la direction de la vieille ville. Dans la première encoignure entre deux maisons, derrière une barrique qui récoltait les eaux de pluie, il avait enfilé son vêtement fait de multiples pièces de toile et avait passé son masque.

Dans la rue qui, partant de la commanderie Sainte-Catherine, remontait vers le centre, de nombreux fêtards déguisés se pressaient déjà. Ses pas le conduisirent d'abord au bal de la guilde des peintres et portraitistes, qui était sur ce chemin. Les artistes savaient faire la fête, et le siège de la guilde se trouvait dans la maison dite « À la tour », ou « *Rotstock* », au début de la *Hohestrasse*, à hauteur de l'ancienne porte haute de l'enceinte primitive, une étape naturelle avant de poursuivre plus avant dans la vieille ville.

La salle était emplie de monde, l'air était chargé de la chaleur et de la sueur d'une humanité joyeuse. Les chaises et les tables avaient été repoussées contre les murs pour permettre les danses. Au moment où Tilmann était entré, on marquait une pause. Un orchestre appointé par la guilde, composé de fifres et d'une cornemuse, après avoir reposé ses hanaps, se préparait à reprendre, un animateur annonçait une danse des Suédois (celle que les Suédois appellent de leur côté la danse des Allemands). C'était une danse à permutation : femmes et hommes en nombre égal, se tenant par la main, se disposèrent en deux cercles concentriques. La musique amorça ses premiers mouvements et les cercles se mirent à tourner, les hommes faisant volter les femmes avant de les remettre entre les mains des hommes suivants toutes les huit mesures, de façon que

toutes les cavalières eussent l'occasion de croiser tous les cavaliers au moins une fois. Des regards canailles, des sourires charmeurs s'échangeaient le temps d'un passage, promesses oubliées aussitôt que formulées, dès que changeait le partenaire.

Tous ceux qui ne dansaient pas, faisant cercle autour du groupe emporté par la musique, battaient le rythme des mains, leur attention tournée vers la piste. Mais Tilmann ne regardait pas, il n'avait d'yeux que pour un coin de la salle, que l'éclairage aux chandelles laissait dans l'ombre, et où une jeune femme dansait seule.

Elle portait une cotte hardie de bonne étoffe, avec manche, traîne et ceinture, sans ornementation et entièrement blanche. Dans cet univers bigarré de contraires, la simplicité de la coupe pouvait aussi bien annoncer une riche bourgeoise déguisée en servante, et la couleur de la robe une adorable garce simulant un dehors virginal. Mais son visage était angélique et n'aurait pu suggérer l'inverse. Elle dansait seule, les yeux fermés, un sourire léger perdu dans quelque vision intérieure.

C'est cela qui frappa Tilmann : au milieu de tant de masques, on ne voyait que son visage, qu'elle ne cachait pas.

Et pourtant, nul n'eût pu affirmer qu'elle dérogeait à la règle ambiante, qui était d'aller masqué. Elle portait une coiffe étonnante, dont il apprendrait plus tard qu'elle s'appelait un hennin, que l'on commençait à voir à la cour de France porté par la reine qui était de Bavière : un bonnet pointu, conique, recouvert d'une batiste de lin blanc assortie à sa robe, et agrémenté d'un voile léger fixé par du fil au sommet de la coiffe et retombant sur l'un de ses avant-bras. Une résille finement maillée, attachée à des oreillettes de la coiffe, couvrait

tout son visage, achevant cet ouvrage éthéré, non pas en le cachant mais en le nimbant d'une sorte d'irréalité.

Elle portait donc un masque que l'on eût pu dire le comble de la tromperie, puisqu'il donnait à voir ce qu'il cachait. Mais ce qu'il montrait était en demi-teinte, flouté par le filet de la résille, par le jeu du voile passant devant le visage au gré du mouvement de son corps dansant, et par la pénombre de ce coin de la salle. La douceur de son visage, l'esquisse de son sourire, se fondaient en une énigme agaçante pour l'œil, troublante pour l'esprit.

La danse exigeait un nombre égal de danseurs des deux sexes. S'était-elle levée pour danser et retrouvée sans partenaire ? Signifiait-elle, en suivant de son déhanchement le rythme de la musique, qu'elle accompagnait les danseurs autrement qu'en frappant des mains ? Ou s'érigait-elle ainsi en reproche manifeste aux hommes qui ne s'étaient pas trouvés assez nombreux à danser pour qu'elle le pût de même ? Elle balançait doucement d'un pied sur l'autre en pivotant son corps de gauche puis de droite au rythme qu'impulsaient les musiciens, mais suivant la mesure plus lentement en ne marquant qu'un temps sur deux. Elle dansait, les paupières baissées, comme si elle se pénétrait de la musique, s'abstrayait du monde. Parfois, elle ouvrait les yeux et regardait quelque point au plafond, continuant à sourire, de ce sourire étrange, à quelque pensée qui l'aurait éveillée. Puis elle refermait les yeux et poursuivait sa danse solitaire dans son monde intérieur.

Tilmann était happé par la vision de cette jeune femme toute de blanc vêtue, dansant seule, insouciante de tout, paisiblement béate d'un paradis dont il était absent. Chaque fois qu'il la voyait rouvrir les yeux et

regarder vers quelque paysage invisiblement dessiné au plafond, il était tenté de suivre ce regard, de deviner ce qui l'attirait là-haut, pour aller rejoindre ce point, s'y confondre et ainsi devenir lui-même le foyer de ce qui causait son sourire. Il n'ignorait pas, pourtant, que cet horizon de leur attention commune n'était pas quelque part dans la réalité des solives au-dessus d'eux, mais dans un lieu magique à l'intérieur d'elle : un lieu que l'on observe les yeux fermés. Il aurait voulu se trouver là, précisément, être le personnage de sa rêverie intérieure. Chaque fois qu'elle ouvrait les yeux et regardait vers ce quelque part qui n'était pas lui, il souffrait de les voir se refermer sur un monde qui lui échappait.

Les musiciens et les danseurs poursuivaient sur un rythme qui allait s'accélération. La musique, le bruit des conversations à la périphérie du cercle de danse, la moiteur et les effluves se noyaient dans un lointain qui les isolait, lui et la jeune femme, dans une bulle de lumière que lui seul pouvait discerner dans la pénombre.

Peu avant la fin du morceau, elle rouvrit les yeux, toujours souriante, et son regard glissant sur la foule s'arrêta un instant sur lui.

L'instant où leurs regards se chevillèrent l'un à l'autre arrêta le temps.

Elle continuait à sourire, de ce sourire qu'ont les madones des églises. Puis son regard, suivant le mouvement ininterrompu de sa danse, se détacha à nouveau de lui. Mais il sentit qu'elle avait emporté avec elle dans le monde de sa rêverie une partie de son âme, dont il était désormais orphelin.

Je me souviens de cette image de toi, dansant seule, ignorante souveraine de la foule qui t'entoure, comme appelant de ce mouvement délié le prince charmant qui voudrait bien danser avec toi. Tu avais refusé d'attendre, assise, que quelqu'un vînt vers toi pour t'inviter. Tu t'étais levée, tu avais commencé à danser en suggérant ainsi la présence d'un cavalier qui eût dû se trouver là, face à toi. Ta danse solitaire était un message, une provocation. N'y a-t-il pas dans cette salle un homme, un vrai, qui sache faire danser les filles ? N'êtes-vous pas tous honteux de laisser une jeune femme danser seule un soir de fête ?

Le souvenir que nous construisons des êtres que nous avons aimés se rapporte à cela, une image originelle, fondatrice. Peut-être Dieu a-t-il construit le monde de cette manière : au commencement était une image du début du monde. C'est ainsi que je me figure le commencement du monde qui est le mien, de mon histoire, cette image d'une jeune femme dansant, un sourire éclairant faiblement son visage alors qu'elle ferme les yeux sur un rêve dont j'aimerais connaître le contenu. Tu ne me vois pas t'observer depuis l'ombre que me prodigue la foule des autres. Je t'ai surprise comme on découvre une scène. Mais d'être ainsi découverte, la scène m'a surpris moi aussi. Et puis tu m'as aperçu, et je m'étonne du bonheur d'avoir été simplement vu.

Dans ce souvenir, tu es comme nimbée d'une douce lumière, comme le sont dans les tableaux les femmes

qui sourient sous le pinceau des artistes. Tu regardes vers un ailleurs, où tu aimerais te trouver, et je ne suis plus que cela, cette force qui me pousse à devenir cet ailleurs vers où tu regardes.

Passé le temps, et plus j'avance dans la vieillesse, plus cette image que je devrais pouvoir oublier, au contraire s'accuse, se découpe avec une insistance, une précision surréelle. La salle, les gens qui étaient là ce soir-là ont depuis longtemps été repoussés dans l'obscurité de l'oubli. Pourquoi l'esprit laisse-t-il alors persister de telles images qui ne peuvent être fidèles d'être à ce point précises ? C'est ainsi : l'image tue la réalité, s'impose à elle, s'y substitue, et bientôt il n'y aura plus que des images : je me perds en elles.

Et c'est pour cela que je dois écrire, peut-être pour que quelqu'un d'autre, un jour, plus tard, parlant de nous deux, en fasse un récit à la troisième personne. De même que l'image, trop étincelante, fait disparaître la réalité, il faut que les mots permettent que s'estompent les images. Je veux qu'ils m'extraient d'elles, m'en libèrent.

Ce souvenir, comme l'image que Dieu doit avoir du début du monde, pourrait être le début de mon histoire, et tout à la fois la résumer : tu regardes ailleurs, et je vais aller vers cet ailleurs pour être là où tu regardes, pour être celui qui danse dans l'axe précis de ton regard. Pour autant, me verras-tu ?

Quelque chose m'attirait, non pas dans le fait que tu m'aies aperçu, puis regardé, mais peut-être bien dans la manière dont auparavant tu ne me voyais pas.

Je pense, la sagesse venant, que cela tient au vide, en moi, qui me tenaille. Est-ce qu'il n'y a pas en chacun de nous un lieu originnaire que nous n'arrivons

pas à voir par nous-mêmes, et qui nous fascine ? Nous sommes issus de là, nous sommes profondément nous-mêmes en ce lieu, qui sans doute commande nos penchants secrets, dicte nos choix, un temple où se trouve peut-être inscrite notre destinée, mais que nous ne pouvons visiter. De sorte que nous échouons à jamais nous contempler nous-mêmes en entier. Alors, nous pensons que les autres peuvent nous voir là où nous ne pouvons pas nous voir. La plupart du temps, cela nous emplit de terreur et nous incite à porter des masques de carnaval et à jouer des rôles de bouffons : tout faire pour que les autres détournent leur regard de ce lieu en moi où ils verraient que je ne suis rien, tout faire pour qu'ils ne voient qu'un paraître, une surface que moi aussi je peux voir et sur quoi je garde la main. Mais toujours, aussi, nous recherchons cet autre différent des autres qui acceptera de regarder en nous sans violence, et que nous pourrions laisser, en confiance, entrer en nous pour qu'il nous en dise quelque chose.

Seulement, voilà : comment reconnaître cet autre ? Ce n'est pas quelqu'un qui me regarde, serait-ce avec indulgence, voire avec tendresse. Celui-ci, s'il me regarde, c'est qu'il me voit. Et s'il me voit, c'est qu'il est en train de contempler mon paraître, ma surface, et non ce lieu invisible qui est en moi : puisque, justement, ce lieu est invisible.

Mais celui qui ne me regarde pas, celui qui ne m'a pas vu et qui tourne ses yeux ailleurs, celui-là, par une sorte de paradoxe, a vu que j'étais invisible. C'est cet autre dont je désire le regard fuyant, et dont le regard, pourtant, perdra peut-être toute valeur dès lors qu'il me fixera enfin...

Après la danse, Tilmann s'était approché de la jeune femme et lui avait demandé si elle accepterait un gobelet de vin. Elle avait opiné, le considérant tout en continuant à lui sourire. Les boissons étaient servies dans une salle attenante, plus petite, où l'on pouvait s'asseoir sur des bancs disposés de part et d'autre de tables massives faites de madriers.

Elle s'appelait Ise, elle avait dix-huit ans à peine. Tilmann nota qu'elle portait un anneau d'argent ou d'or blanc à la main gauche, ce qui signalait, premièrement, qu'elle était mariée, et secondement, qu'elle vivait dans l'aisance, car l'échange d'anneaux au moment du mariage, que les gens simples pratiquaient peu, était un signe de l'accord intervenu entre deux familles riches qui contractaient à cette occasion. Il ne changea pas d'expression mais maudit intérieurement son sort. Quel père indélicat avait marié sa fille sitôt qu'elle fut sortie de l'enfance, ne la laissant même pas rêver un peu à un avenir qu'elle devait abandonner pour un présent convenu ? Le jeune homme devinait que le carnaval était sans doute pour cette jeune femme la seule occasion dans l'année où elle pouvait se vivre ailleurs, être quelqu'un d'autre que ce que les conventions lui imposaient. Ce soir-là en particulier, celui du carnaval des femmes, elle était la jeune fille qu'elle ne pourrait jamais être autrement.

— Lisez-vous, Tilmann ? lui demanda-t-elle après qu'ils se furent présentés, comme si cette question

commandait la suite de leur relation autant que celles que l'on pose à l'impétrant au cours du rituel d'admission comme frère-chevalier dans l'Ordre.

– Certes, répondit-il, un peu intrigué.

Il était rare que les femmes lussent. Sa question confirmait qu'elle était de bonne naissance et avait peut-être même davantage d'éducation que lui.

– Et que lisez-vous ? poursuivit-elle. Car je dois dire que si vous souhaitez que nous parlions, ce ne pourra être des conditions auxquelles je vous laisserais me conduire au déduit. Cette conversation serait close avant que d'avoir débutée, car je suis mariée. (Une brillance dans ses yeux qui se plantaient dans les siens démentait toutefois la fermeté de cette mise en garde). Je ne devrais même pas parler avec un garçon de mon âge, mais ce soir autorise que nous ayons tous les échanges dont nous rêvons par l'entremise des personnages qui peuplent les livres que nous lisons. Je suis heureuse de rencontrer un homme qui lit, car ils ne sont pas si nombreux que cela et leur conversation est plutôt de celle qui vous presse vers la botte de foin la plus proche.

Tilman lui apprit qu'il ne disposait pour bien propre que du psautier de sa mère, et que les ouvrages qu'il avait lus jusque-là étaient ceux auxquels les frères de l'Ordre lui laissaient l'accès, soit pour l'essentiel (s'il fallait parler de personnages de livres) les hagiographies des saints et des bienheureux et les récits des hauts faits de rois et chevaliers anciens. Il n'ajouta pas qu'il avait aussi réussi à feuilleter une Sainte Bible, ce qui n'était pas autorisé : le peuple des laïcs n'avait accès aux Écritures que par les homélies des prêtres pendant l'office. Et il était vrai que quelques passages scabreux de la vie des patriarches lui avaient fait comprendre pourquoi on

en réservait aux clercs et aux docteurs la lecture directe.

Le regard de la jeune fille se fit plus intéressé, et son sourire plus avenant :

– Ainsi, vous êtes l'écuyer de l'un de ces chevaliers ?

Elle le déduisait de ce qu'il savait lire et avait accès à la bibliothèque du convent, ce qui ne pouvait être accordé à un simple serviteur. Le jeune palefrenier déguisé en *Erlkönig* n'osa pas la détromper. Ils poursuivirent. Elle avait lu les vies des saints, elle aussi, ce qui était cependant un chapitre à oublier, un soir comme celui-ci. Elle était, par bonheur, également férue de récits de chevalerie, ce qui le surprit d'abord, car les femmes n'y jouaient, de l'avis du jeune homme, qu'un rôle plutôt passif de trésor à conquérir ou à protéger. Les jeunes filles de sa connaissance parlaient plus volontiers des contes de grands-mères dans lesquels les personnages de femmes peuvent davantage faire des choix et décider de leur destin. Du moins les deux jeunes gens avaient-ils de quoi converser toute la nuit. Tilmann sentait qu'effectivement l'échange dérivait loin de la botte de foin la plus proche. Il savait qu'en la matière, plus on parle, moins on agit. Mais il restait suspendu à ce sourire, à ces lèvres, à cette gorge qui distillait une voix qui était comme une musique dont il ne pouvait plus se passer.

Quand la discussion vint à porter sur les romans de la Table-Ronde, Tilmann se crut avisé de faire le savant en traitant de la leçon de chasteté que l'on devait y trouver. Il fut surpris qu'elle le moquât gentiment.

– Allons, Tilmann, dit-elle avec un petit rire, ne voyez-vous pas que le *quid legendum* de vos maîtres les a forcément conduits à vous tenir dans l'ignorance d'une partie des récits de chevalerie qu'ils ne verraient

pas d'un bon œil que vous lisiez ? Sans doute les livres qui ne répondent pas à leur vision du monde ne figurent-ils même pas au catalogue de leur bibliothèque. Je vous l'accorde : les romans de la matière de Bretagne ont ma faveur, car ils sont un peu plus que des récits de duels et de batailles qui n'intéressent que les garçons. Il y a, en maints endroits, une histoire entre un homme et une femme. Toutefois, la plupart sont des récits écrits par des hommes pour des hommes, et nous les femmes, n'y avons rôle que de figurantes dans un tableau. Prisonnières du mariage ou bien d'un dragon, nous attendons au sommet d'une tour, et l'histoire ne fait pas douter que nous serons amoureuses du premier aventurier venu qui nous libérera, même s'il a une ver-rue sur le nez ou sent de la bouche. Quant au *fin'amor* des troubadours, il élève certes la dame en position de suzeraine, mais le lien de vassalité que se donne ainsi le chevalier n'entre jamais en contradiction avec le serment qu'il a fait à son roi. Heureusement, pour la bonne fin de l'histoire, la chasteté permet d'éviter que la fidélité au suzerain soit mise à l'épreuve d'une confrontation avec l'amour éprouvé pour la dame.

Tilman était déconcerté, et en même temps ébloui, de découvrir, non seulement l'étendue des lectures de la jeune fille, mais son aptitude à en dissenter, qui signalait des lectures plus ardues, indiquées par quelque précepteur.

— Revenez à l'histoire de Lancelot, poursuivit-elle. Vous n'avez pas lu vous-même dans le texte le récit qu'en fait le poète français Chrétien de Troyes. Mon père, un jour, rapporta de l'un de ses voyages une traduction rare dont j'ai pu prendre connaissance. Je gage que vos frères prêtres ne vous ont pas dit qu'à un mo-

ment de l'histoire, Lancelot et Guenièvre finissent par commettre l'adultère. L'histoire est sans lendemain, mais elle empêchera tout de même Lancelot d'avoir accès au Graal. En fait, il est tellement pris par la pensée de sa dame qu'il en devient distrait et perd certains de ses combats de manière peu honorable.

– Mais cela, objecta Tilmann, peut être compris aussi bien comme une leçon que nous donne l'histoire sur les déboires que causent les tourments du désir, et sur le châtiment qui attend l'adultère, puisqu'il ne peut accomplir sa quête. À dire vrai, ce Lancelot me semble un personnage de fiction, bien plus éloigné encore des chevaliers réels que ne l'est mon Lanzelet. Il pense trop, ce qui ne convient pas à un guerrier, et c'est pourquoi la distraction et l'hésitation lui font perdre ses combats.

Tilmann pestait intérieurement. Quelle force a sur nous le jeu du dialogue, se disait-il, qui me contraint à discuter ce qu'énonce Ise, pour le plaisir d'en découdre ou simplement faire durer l'échange, alors que je suis d'accord avec elle, avec l'idée d'un amour chevaleresque qui n'exclurait pas le passage par la botte de foin, et que je me vois, à ce jeu, fournir au contraire des arguments en faveur de la chasteté ! La peste soit de mes lèvres qui babillent malgré que j'en aie.

Ise, cependant, s'en trouva à son tour devoir poursuivre sur ses arguments :

– Connaissez-vous le roman de Tristan et Isolde, qui appartient également à la matière de Bretagne ? Je gagerais que non. J'ai pu en avoir lecture dans une belle copie du texte de Gottfried de Strasbourg, mais comme les autres, c'est un roman qui fut d'abord écrit en langue française. Dans celui-ci, la dame est une femme qui choisit librement son destin, elle a un vouloir. Non seu-

lement, les deux amants sont amoureux l'un de l'autre, mais ils consomment l'acte de chair et vivent ensemble dans l'adultère.

Ise fit une pause, le rouge lui montant un peu aux joues. Tilmann n'oubliait pas qu'elle était mariée et que leur discussion en devenait équivoque. Il était ému lui aussi, et ne savait si c'était d'apprendre l'existence d'un récit aussi licencieux ou s'il était troublé par l'effet que suscitait visiblement ce livre sur la jeune fille, agitant ses pensées, mais aussi les battements de son cœur. Peut-être le livre n'était-il impudique pour Tilmann que parce qu'il devinait qu'il l'était pour Ise.

Est-ce là quelque chose de comparable à l'effet que font les formules des ouvrages de magie ? Il se dit, étrangement, que pour susciter un tel intérêt, il se fonderait volontiers dans les pages d'un livre pour en devenir un personnage, ou bien qu'il poursuivrait assidument ses leçons d'écriture si c'était pour un jour écrire des lignes qui eussent cet effet sur une telle femme. Il se trouva un peu idiot à cette idée qu'il pourrait devenir jaloux d'un livre.

Tilmann apprit qu'il s'agissait de l'histoire d'un chevalier tourmenté par l'amour qu'il vouait à la femme promise à son roi. Ise se sentait d'autant plus proche de celle-ci qu'elle savait son propre nom dérivé de celui du personnage, Isolde. Tilmann comprit pourquoi il n'avait jamais entendu parler ne fût-ce que du titre de cet ouvrage au cours de sa formation. Rompant avec la tradition du *fin'amor*, le chevalier finissait par consommer une relation adultère avec la femme de son roi. La chose était rendue possible par un philtre magique bu par erreur, ce qui permettait de faire passer l'ensemble de l'œuvre pour une histoire édifiante prévenant les

lecteurs et lectrices des méfaits de la passion. Mais la félonie du chevalier n'était pas moins patente, le serment de vassalité y étant dû à l'amante à l'encontre du suzerain. Et n'était pas moins surprenante l'inversion qui exaltait cet engagement total des amants l'un pour l'autre, en sorte qu'étaient considérés comme les félons de l'histoire les chevaliers qui dénonçaient le couple par fidélité au roi.

Mais comme Tilmann était un peu retors, il n'en pensait pas moins que le récit lui laissait quelque chance de jouer le rôle du chevalier offrant à la dame de ses pensées l'opportunité d'une relation adultère. Les hanaps de vin du Rhin servis dans la salle présentaient pour cet effet la semblance d'un philtre d'amour des plus acceptables.

Ayant orienté la discussion sur la situation conjugale d'Ise, il se fit confirmer qu'elle était liée à un homme bien plus âgé qu'elle, un maçon devenu maître bâtisseur de la guilde, enrichi par les travaux de construction dans Cologne, à qui son père l'avait mariée car il était un excellent parti. Le vieux mari lui vouait un amour empressé, mais elle ne ressentait pour lui que de la tendresse et du devoir. Ces confidences entrouvraient une porte. Les tiraillements d'un désir attisé par l'espoir grattaient l'âme de Tilmann comme un prurit. Il posa la main sur la sienne comme s'il voulait la consoler. Elle ne la retira pas.

Ils passèrent ainsi la soirée à deviser. Tilmann n'avait jamais autant parlé avec une femme. Il en avait courtoisé quelques-unes dans sa vie encore débutante de *juvenis*, mais l'échange parlé s'arrêtait à ce qui était sa finalité, les joies de la culbute. Il avait avec Ise une conversation qui avait la teneur de celles que lui accordait son maître

et qui faisait de lui un interlocuteur, quelqu'un à qui l'on parle, et qui importe pour celui qui parle. Et pour la première fois, il avait cette qualité d'échange avec une personne de l'autre sexe, qui donc, par surcroît, soulevait en lui des mouvements de désir qui troublaient la discussion. Il lui fallait faire un effort délicieux pour ne pas lui sauter dessus, il devait brider son esprit assez fermement pour tenir le répons et ne pas dire n'importe quoi.

L'heure avançant, la salle avait commencé à se vider. Il s'était proposé de la raccompagner jusque devant chez elle.

Dehors, il faisait nuit. Quelques groupes de fêtards tardifs et passablement ivres regagnaient leur gîte en chantant ou en parlant plus fort qu'il n'était besoin. Les habitants de la ville avaient, comme il était d'usage les soirs de fête, allumé aux rebords des fenêtres des chandelles, dont une bonne partie étaient maintenant consumées, mais dont les quelques survivantes dispensaient encore une lueur suffisante pour écarter une ombre qu'en d'autres soirs on eut jugé inquiétante, surtout pour une femme seule.

Ise habitait au centre de la ville, derrière l'*Altmarkt*, dans le quartier de la paroisse Saint-Laurent. Ils contournèrent le quartier juif pour entrer dans la rue des Orfèvres que l'on appelle *Unter Goldschmied*, et passèrent devant l'église. Ils marchaient en silence, pensifs tous les deux. Ils ne se tenaient pas par la main. La ferveur du carnaval étant retombée, le geste eût été chargé d'un sens que l'ambiguïté de la fête n'était plus là pour masquer. Il lui demanda seulement s'il aurait l'occasion de la revoir le lendemain et elle lui répondit qu'elle le souhaitait, elle aussi. Cette réponse suffit à son bon-

heur, elle y suffit probablement un peu trop. Quand ils furent arrivés devant la maison, une solide bâtisse dont le premier niveau était de pierre maçonnée tandis que les étages à pans de bois faisaient saillie sur la rue, elle s'arrêta devant la porte et se retourna vers lui, levant le visage pour le saluer.

Il la regarda dans les yeux. Il devait y avoir de la fièvre dans leur regard à tous deux. Elle ferma les yeux tout en continuant à lever le visage vers lui.

C'était l'instant.

Il hésita le temps d'un battement de cœur, qui lui aussi fut de trop.

Il approcha les lèvres de son front et y déposa un simple baiser.

Combien de fois me suis-je posé la question, et me la posé-je encore aujourd'hui ? Qu'est-ce qui m'a retenu de t'embrasser ce soir-là, alors que tu me tendais les lèvres, alors que l'image continue à me revenir, de ton visage tourné vers moi, les yeux fermés, dans une attente qui ne laissait rien à l'hésitation ou à l'interprétation ?

Était-ce de ma part timidité d'adolescent ? Sans doute, et bien que je ne fusse pas entièrement naïf quand il s'agissait d'en soudoyer de plus simples et de plus dévergondées, en présence d'une femme différente, une femme qui réfléchissait ce qu'elle pensait, disait et faisait, j'ai craint, subitement, de passer pour un rustaud. De me déconsidérer, à tes yeux comme aux miens, en te menant là où je conduisais toutes les autres.

Mais ce n'est pas qu'affaire d'intimidation juvénile. Nous avions parlé, j'étais ce soir-là avec toi, avec une femme qui était une vraie personne, dans l'ouverture mutuelle à l'autre. Je savais que je te verrais le lendemain, et de le savoir, de penser qu'ainsi le temps serait suspendu sur la répétition de cette soirée, a suffi à mon bonheur. En sorte que, peut-être, le moment où il aurait fallu en passer par l'effusion des corps, ce moment-là était comme en plus, en excès. Il aurait pu attendre le soir suivant, ou le soir d'après.

Il était destiné à attendre, de toutes façons.

Il y a, en ce point de nos histoires, un embranchement des mondes.

Sans doute en est-il ainsi toutes les fois où nous pensons nos décisions comme irrévocables. Une décision déclenche une histoire à qui l'on interdit de pouvoir revenir en arrière. Elle crée alors son monde clos, refermé sur ses propres cadres. Mais elle crée en même temps l'ensemble des mondes qui auraient pu être, et qu'elle considère comme impossibles, à l'encontre desquels elle se barricade fermement. L'univers ordonné des décisions définitives fabrique une réalité restreinte, pauvre, et qui va s'appauvrir à mesure qu'elle écarte une multitude de mondes alternatifs, extravagants, intéressants, mais contradictoires.

Dès lors que je choisissais de manquer ce rendez-vous de nos corps, tu as fermé la porte à cette histoire-là que cette décision eût initiée. Le lendemain, j'ai essayé d'en parler, mais tu étais passée à autre chose. Je crains que les femmes passent très vite à autre chose face aux hommes qui hésitent à les prendre quand elles attendent d'être prises. Tu disais calmement : ce qui ne s'est pas fait, devait ne pas se faire. Tandis que moi, je me détestais d'avoir hésité : j'aurais voulu revenir dans le passé, à ce point où j'aurais dû prendre l'autre embranchement de notre histoire.

Et il est vrai que cette version du monde aurait pu tourner court, ainsi que tu le disais : cela aurait terminé au lit, et rien d'autre ne se serait passé, car tu étais mariée, ce n'eût été qu'une passade pour toi comme pour moi, comme nous en avons vécues déjà et comme nous en vivrions d'autres. Nous aurions épuisé très vite cette option, je n'aurais pas écrit notre histoire car il n'y aurait rien eu à raconter.

Au lieu de quoi, je suis là, j'écris. Je rattrape cet instant où je suis resté fixé, je me prépare à parcourir

à nouveau tout ce qui s'est déroulé depuis et qui en est la conséquence, pour pouvoir revenir dessus encore et encore, et imaginer d'autres options, d'autres histoires qui auraient pu se dérouler à partir de ce point en faisant d'autres choix à différentes étapes.

Et en faisant, en ce point précis, l'autre choix qui était de t'embrasser.

Mais pour que se déploie cet univers-là, celui où je t'embrasse, il faut que passe d'abord du temps : le temps que se déroule mon histoire dans un univers où je ne t'ai pas prise dans mes bras.

Ils se virent le lendemain et les jours suivants, jusqu'au mardi gras, dernier jour du carnaval. Ils étaient convenus de se retrouver à chaque fois dans un endroit différent, que ce fût une des salles de corporations ou une taverne.

Le premier soir qui suivit, un silence gêné s'était brièvement glissé entre eux, à la table où ils venaient de s'installer. Chacun savait qu'il aurait dû se produire quelque chose la veille, qui avait fait défaut. Il fallait y mettre des mots, qui ne venaient pas. Tilmann parla le premier :

– Je ne veux pas faire semblant, dit-il, d'ignorer que nous avons manqué de nous embrasser hier soir. Je ne veux faire semblant de rien avec toi, car tu es la personne avec qui j'ai envie d'être vrai. C'est pourquoi j'en parle. Quelque chose qui aurait pu se passer et ne s'est pas passé, ce n'est pas la même chose que si rien ne s'était passé. Ce n'est pas rien : c'est quelque chose.

– Mais tu ne m'as pas embrassée, répondit Ise en souriant.

– Et je ne sais pourquoi, car l'envie était là, dans la tension qui demeure aujourd'hui. Quelque chose m'a arrêté, et je ne saurais dire quoi. Ce n'est même pas le fait que tu sois mariée. Ce que j'éprouve pour toi, alors que je te connais encore si peu, est déjà plus fort que les lois de l'Église et du monde.

Il ajouta tristement :

– Et je sens bien qu'il est trop tard pour revenir en

arrière.

Elle ne le contredit pas.

Tilmann continua à parler. Il se perdait dans les mots. Sa chronique aussi, revient constamment sur cet instant du baiser manqué, en y voyant comme une bifurcation, une croisée de chemins vers laquelle il tentera plus tard de faire retour pour prendre l'autre direction. Nous savons bien que ces justifications auxquelles il s'essaie sont vaines, car elles ne sont invoquées par lui que pour donner du sens à ce qui n'a pas été. Deux êtres se parlent, l'un manque le moment où il aurait dû prendre l'autre. L'homme, qui a défailli, se donne des motifs de n'avoir pas tenté sa chance. Car il peut concevoir que quelque motif l'ait porté à passer à côté de l'amour de sa vie, mais il ne supporterait pas d'être passé à côté et que, par surcroît, cela fût sans motif.

Et pourtant, toutes fausses qu'elles soient, ces justifications vont permettre que se déploie le récit, elles en sont l'étoffe même. Le récit, en conséquence, peut bien ne reposer sur rien d'autre qu'une opportunité que l'on a laissé échapper et sur laquelle on brode des explications.

Peut-être en est-il ainsi de tout récit.

Toujours est-il que les deux jeunes gens convinrent que leur histoire aurait pu les conduire dans une botte de foin, mais qu'elle se serait peut-être arrêtée là, d'être conclue trop rapidement. Alors que désormais, ils pouvaient poursuivre une relation en la nourrissant de conversations dont certaines portaient sur ce qu'ils éprouvaient maintenant, sur ce qui se passerait plus tard, sur ce qui se serait passé s'il en avait été autrement.

Il était clair, pour Tilmann du moins, qu'ils étaient

désormais en amour de ne s'être pas rencontrés.

La proximité avec ce que vivaient les personnages des romans dont ils avaient parlé n'échappait pas à nos deux érudits en herbe. Ils poursuivaient ainsi leurs échanges sur le contenu de leurs lectures, mais aussi sur ce que provoquait le fait même de lire.

Ise réfléchissait ainsi aux origines de la lecture *in silentio* :

— Les romans ne sont pas des contes de la sorte qui se dit à voix haute à la veillée. Ils soulèvent des émotions que l'on ne voudrait pas montrer aux autres. Quand tu me vois rougir et respirer plus vite à l'évocation de leurs contenus, tu devines que leur lecture en public aurait quelque chose de scandaleux, car on verrait tout de suite les émotions qui se lisent sur les visages des auditeurs, et l'on penserait à juste titre, que de la parole à la pensée, et de la pensée à l'émotion, il n'y a qu'un pas qui est également le faible écart qui va de l'émotion au geste lui-même. Le roman nous oblige à inventer de nouvelles manières de lire. Les livres sont un bien rare, la plupart du temps il n'existe pour leur lecture qu'un seul exemplaire pour tous, et tout le monde ne sachant pas lire, le livre est lu à voix haute. Un lecteur fait au lutrin la lecture pour tous les autres, comme c'est le cas des frères convers au cours du repas pris en commun, ou bien du conteur à la veillée si, au lieu de réciter l'histoire qu'il connaît par cœur, il la puise dans un livre ouvert sur ses genoux. Mais les histoires de nos romans, où il est question d'adultère, on n'imagine pas qu'elles puissent être lues publiquement à des personnes qui pourraient s'en offenser ou vouloir en discuter. Il nous faut les lire seuls, par devers nous, silencieusement.

Elle fit une pause, semblant penser à quelque chose,

puis reprit :

– Ne te semble-t-il pas que les romans que nous lisons résonnent étrangement en nous ? La lecture solitaire et silencieuse impose au corps d'être passif, relâché, elle assujettit le lecteur et renforce l'emprise de ce que l'auteur nous raconte. C'est comme si elle forçait en nous l'ouverture d'un espace intérieur, dans lequel évoluent les personnages du récit. Un jour que je lisais ainsi, je me suis redressée, émerveillée, en me disant : je vois ce qui est écrit. C'était là, dans ma tête, et cela y persistait alors que j'avais arrêté de lire. Le monde que l'auteur décrivait se déployait sous mes yeux. Je pouvais vivre les histoires comme si j'y étais. La lecture *in silentio*, en fait, ne permet pas seulement de cacher l'émotion, elle la provoque.

– Pourquoi lis-tu, Ise ? demanda Tilmann. Les histoires appartiennent au passé ou bien ne sont que des fictions. Que Tristan et Isolde consomment l'œuvre de chair ne te pousse pas à faire de même : tu restes assise sur ton siège, à les lire. Tu resteras toujours mariée au même homme, ton devenir est d'avoir des enfants de lui et de vivre une vie d'épouse et de mère dans une maison, à Cologne. Quel bonheur ton corps ou toi-même retirent-ils de tes lectures ? Ne causent-elles pas, au contraire, de l'envie, de la frustration, ou de la tristesse, en raison de l'écart qui se creuse entre le monde où tu vis et celui de tes livres ?

Tilmann savait que leur relation s'était désormais engagée sur le chemin de l'amitié et qu'elle avait peu de chance d'en dévier. Il n'en gardait pas moins l'envie de bousculer Ise hors du monde des livres pour lui faire goûter les joies d'une liaison plus charnelle.

– C'est que tu ne comprends pas ce qu'est la puis-

sance de la lecture, répondit-elle. Je sais que je vis une vie qui m'est imposée par la société des hommes et par la volonté de Dieu, une vie qui est en quelque sorte déjà écrite dans les tables de leurs lois. Comment la supporterais-je si je n'avais pas cet autre monde dans lequel je peux m'évader, ces autres êtres avec qui je vis ? Depuis qu'existe le mariage indissoluble, hommes et femmes sont contraints de vivre avec un partenaire qu'ils n'ont pas choisi et dont ils ne peuvent changer. Mais dans un autre monde, celui de leurs pensées, ils rencontrent leur âme-sœur, et cette perspective, parce qu'elle est bien plus puissante que la réalité, est bien plus réelle qu'elle. Crois-moi, quand je suis dans la peau d'Isolde, je connais une ivresse que je ne connais ni dans les bras de mon mari, ni même dans les bras d'aucun des hommes que j'ai pu connaître. Car j'en ai connu, ne t'y trompe pas non plus.

– Alors, je veux être cet homme : ton âme-sœur, déclara Tilmann.

– Je ne crois pas que cet homme existe ailleurs que dans les livres, répondit Ise en souriant.

– Je me ferai personnage des livres que tu lis, alors.

Il lui tenait la main sur la table, seule privauté qu'elle lui autorisait désormais. Elle ne retira pas sa main tout de suite, mais lui dit, un peu chagrinée :

– Ne nourrissez pas de folles espérances, messire carême-prenant. Demain le carnaval se poursuit et je te reverrai volontiers pour parler. Mais viendra le mercredi des cendres, et ce qui est juste reprendra son droit. Mon mari ne me bat pas, il est tendre avec moi au lit, je compte qu'il me fasse de beaux enfants. Les folies ne se vivent que par procuration, dans les têtes des personnages de nos livres.

Sur quoi, comme prise par une idée soudaine, ou peut-être par une idée qui était déjà là dès le début et dont elle réservait à cette occasion de la formuler, elle lui demanda :

– Tu lis certes, mais écris-tu ?

Tilmann répondit qu’il savait écrire, mais que, s’il comprenait bien la question, il n’avait fait jusque-là que recopier les écrits d’autres que lui, à titre d’exercice de calligraphie ou à la demande des frères qui lui confiaient de transcrire les messages en partance de la commanderie. De quelle pensée ou quelle histoire lui venant de lui-même s’autoriserait-il, qui valût qu’il la portât sur le papier, au prix où étaient le papier et l’encre ?

– Écris-moi, dit-elle, et je te répondrai. Tu dis que tu te ferais personnage des livres que je lis. Écrivons-nous, et bâtissons sur le papier l’histoire que nous ne pouvons vivre dans la réalité. Je voudrais que tu fasses de moi le personnage d’un roman que tu écrirais, ou de lais que des troubadours chanteraient. Fais-moi vivre une histoire qu’il m’est interdit de vivre autrement. J’accepterai d’être ton amante dans un monde que nous devons inventer pour cela.

Ses yeux brillaient. Elle lui souriait et lui serrait la main, pleine d’une attente que l’on pouvait sentir vibrer.

Tilmann savait que cette histoire aurait dû finir là, ainsi qu’elle le disait. Il pensa, à ce moment, à ce que lui avait conseillé un Homme en noir, un soir de carnaval, un an auparavant. Il serait avisé de ne pas revoir Ise après les Cendres, et la raison commandait qu’il jetât son dévolu sur d’autres rencontres s’il voulait ne pas se mettre à bêler comme une chèvre de bénitier devant l’image d’une madone inaccessible. Mais il avait dans

sa main le souvenir de la paume d'Ise, dans ses yeux le souvenir de ses yeux, et une autre partie de lui n'ignorait pas qu'il écrirait. Même si, au fond, il n'y avait rien à écrire, il le ferait.

En supervisant les préparatifs du convoi de chariots qui rentrait à Ramersdorf après le carnaval, Tilmann se demandait comment il s'y prendrait, une fois de retour, pour faire parvenir des messages à Ise et en recevoir d'elle. Le papier et l'encre, il pouvait en disposer, et il pourrait trouver à la bibliothèque des moments libres pour écrire sans qu'un frère vînt par trop regarder au-dessus de son épaule : il prétendrait avoir reçu du commandeur mission de recopier quelque missive qui exigeait discrétion. Mais en temps ordinaire, c'est lui qui faisait le coursier. Or, pour ses propres missives, il ne pouvait justifier de s'absenter : il lui faudrait trouver un messager.

Il pensa au jeune Caspar, un gamin d'une dizaine d'années qui travaillait à la commanderie Sainte-Catherine, et qu'il pouvait considérer comme son débiteur, car c'était sur sa recommandation qu'il avait été embauché.

Caspar Stange était d'une de ces familles de mineurs saxons venues il y avait deux générations de cela, comme les aïeux de Tilmann, depuis la ville d'Altenburg en Thuringe travailler dans les mines de Westphalie. Leurs familles étaient lointainement apparentées, à ce qu'il semblait, mais Tilmann n'avait pas connaissance de son degré d'éventuel cousinage avec le garçon, dont les parents n'habitaient pas Siegen, mais au village de Wandhofen, près d'Iserlohn, à trois jours de marche de Cologne. Le jeune Caspar s'était cependant prévalu de

cette parenté en se présentant un jour à la commanderie de Cologne, du temps où Tilmann y était encore, et ce dernier n'avait pas eu de raison d'en douter.

Caspar avait été envoyé par ses parents dans l'espoir qu'il pût trouver, sur les conseils de son cousin, un emploi de garçon d'écurie, ou peut-être même d'apprenti chez un maître-artisan. À l'époque, la commanderie n'avait pas vraiment besoin de bras supplémentaires, mais on avait toléré que le gamin s'attachât aux pas de Tilmann en attendant qu'il trouvât à s'employer. Tilmann prenait, lors des repas, un peu plus que sa part et passait les restes à Caspar. Celui-ci dormait la nuit dans la soupente de l'écurie, au-dessus des chevaux, et le jour, il cherchait en ville un maître à servir, quand il ne passait pas simplement son temps à coller aux chausses de Tilmann.

Quand vint le temps où Tilmann dut quitter Cologne pour Ramersdorf, il recommanda le jeune Caspar pour prendre sa place aux écuries. Il argumenta que le garçon avait profité d'observer tous les jours comment l'on s'y prenait avec les chevaux, et qu'il pourrait être employé pour faire pratiquement le travail d'un palefrenier pour le salaire d'un simple galopin.

Toutes les fois où Tilmann revenait à Cologne, Caspar ne manquait pas de s'attacher à nouveau à lui, suivant son ombre en trotinant et en jacassant. Ainsi en était-il de la période de carnaval, et Tilmann avait cette année du mal à s'en défaire.

– Tilmann, répétait le gamin, tu es écuyer d'un chevalier dans l'Ordre allemand. Laisse-moi te suivre à Ramersdorf et te servir comme page, et quand tu seras chevalier, je serai à mon tour ton écuyer.

– Je ne suis que palefrenier, rétorquait Tilmann, et ce

n'est pas ainsi que se font les choses. Tu as dû entendre trop d'histoires de rustauds devenus chevaliers, et je les connais aussi. Passe ton chemin et va faire des châteaux de crottin avec tes camarades, car j'ai à vaquer à des affaires d'hommes.

– Ah ah ! répondit un jour l'insolent, tu cours après la belle jeune femme avec qui je t'ai vu en grande conversation l'autre soir. Un chevalier se doit d'avoir sa dame, même si l'histoire est impossible. Je reconnais l'âme d'un chevalier, prends-moi à ton service et tu ne le regretteras pas.

Tilman s'avisait que l'impudent le suivait décidément partout. Amusé, il lui demanda s'il ambitionnait d'entrer dans l'Ordre des chevaliers allemands. Mais Caspar lui rit au nez.

– Tu es plus naïf que le morveux que tu me juges être, seigneur Tilman. Je veux me faire un nom, certes. Je veux que l'on écrive le nom de Caspar Stange dans les chroniques pour qu'il reste après que j'aurai quitté ce monde. Mais même moi je sais que mon extrace ne me permettra jamais d'accéder à la chevalerie, et de là à une position renommée. Je n'en ai cure, toutefois, car je sais que le temps des chevaliers est révolu, qu'il n'est un idéal que parce que, déjà, il est l'objet d'un regret que l'on éprouve pour une époque et des mœurs qui n'ont peut-être jamais existé que dans les contes à la veillée. Le puissant, dans le monde qui se prépare, c'est le riche, le marchand, le banquier, peut-être le savant s'il sait faire profit de ses inventions. La capitale de l'Empire, ce n'est pas Prague où vit l'Empereur, c'est ici à Cologne où vivent les sociétés de commerce les plus puissantes.

– Pourquoi, dans ce cas, attacher tes pas aux chausses

d'un palefrenier de l'Ordre ?

– Parce que je dois faire avec les moyens qui s'offrent à moi. Il me faut apprendre à lire, à écrire et à compter, il me faut entrer au service de qui est au service des puissants. Si tu avais la moitié de la jugeote qui est la mienne, seigneur Tilmann, tu te souviendrais que l'Ordre n'est pas qu'une confrérie de preux voués à porter la parole du Christ en terre étrangère. C'est une principauté conquérante, puissante, indépendante, bras armé de la Ligue des villes hanséatiques, dans une terre dure, où des hommes de valeur peuvent faire leurs preuves. Plutôt que de courir après les femmes mariées tu devrais te consacrer aux opportunités que t'ouvre ta situation. Si tu me prends à ton service, je pourrai grandir dans ton ombre et je ferai ce qu'il faut pour que cette ombre s'étende.

– Tu ne manques pas de rêves de grandeur, alors que la morve te pend encore du nez. Mais mes rêves à moi sont moins ambitieux, moins lointains et ne concernent que ma personne.

Depuis qu'il préparait son retour à Ramersdorf, après les Cendres, Tilmann avait cependant réfléchi à ces échanges. Il dit à Caspar :

– D'accord, petit ambitieux, faisons une tentative. Puisque tu connais mon histoire, je vais te lier à moi comme homme-lige, ce qui impliquera des missions dont tu devras celer le secret. Ferais-tu pour moi le saute-ruisseau de Cologne à Ramersdorf pour porter des messages ? Il te faut courir une journée pour t'y rendre, et une autre pour revenir, ce que tu peux faire certains dimanches, quand ils sont doublés par un jour chômé pour cause de fête, ou bien si tu demandes l'autorisation de t'absenter sous couvert de rendre visite à

tes parents.

Caspar le considéra en plissant les yeux.

– Je n'ignore pas, dit-il, qui est destinataire de ces messages, et la vanité de l'entreprise, mais il faut commencer par quelque chose et du moins te montrerai-je de quoi je suis capable.

De retour en la maison de Ramersdorf, Tilmann prit donc la plume, et voici la teneur de sa lettre :

« Me voici, belle amie, devant la page blanche, à me demander ce que je vais t'écrire. Et, ce faisant, j'écris que je me demande ce que je vais t'écrire. Allons, la page a cessé d'être blanche, déjà cela commence. Et cela est bel et bon : il faut bien commencer par quelque chose.

C'est la première fois que je suis l'auteur des mots que je porte sur le papier, ayant accoutumé d'écrire des lettres sous la dictée de mon maître, ou bien de copier les missives qu'il reçoit d'une commanderie et qu'il nous faut transmettre à notre tour à d'autres. C'est un sentiment étrange que celui qui me saisit : l'usage est tel, dans ce que j'en connais, de voir dans celui qui rédige et dans celui qui transcrit deux personnes différentes, que je n'arrive pas à me concevoir comme si j'étais, en toute simplicité, en train d'écrire mon propre texte. Tantôt j'écris sous la dictée de quelqu'un d'autre qui est moi-même, ou bien je pense à ce que j'écris et je regarde par-dessus mon épaule ma main qui écrit.

Quelle sottise que de commencer par de si abstraites considérations une lettre que je voudrais charnelle, enflammée, une lettre qui devrait être celle d'un amant à son aimée. Mais après tout, n'est-ce pas là l'émotion qui doit m'habiter en premier, comme un effet de l'instruction que tu m'as donnée : de te désirer par écrit. Mon âme se détache de mon corps pour se porter dans

ces lignes, une part de moi va rester ici, une autre volera avec mon messager pour te rejoindre. Déjà, l'un observe l'autre et le jalouse.

Je pense à ce futur où tu me liras, je crois que je suis déjà tout entier dans ce moment où tu porteras ton regard sur mes mots, où je sentirai, d'être lu par toi, que j'entre en toi, dans tes pensées, dans le frémissement qui pourrait te saisir à l'instant où tu lis que j'écris que tu es peut-être en train de frémir. Je suis dans cette imperceptible défaillance de ton corps.

Tous ces livres que tu as lus et dont nous avons parlé, je t'imagine en train de les lire. Tu lis silencieusement, à la chandelle, dans un angle de ta chambrée. Parfois, tu ne peux retenir de bouger tes lèvres sur des mots qui les font trembler. Ou alors n'est-ce que le vacillement de la flamme qui fait croire à un frisson sur ta bouche, comme à un flou de son dessin. Je suis alors fasciné, en songe, non par tes yeux, qui déjà sont partis ailleurs, mais par cette commissure qui semble seule à être encore là, vivante, accrochée au corps, et par quoi je rêve pouvoir te retenir de disparaître.

Je voudrais être ce livre entre tes mains, être ainsi regardé, examiné, décrypté.

Mais, bien sûr, ce n'est pas le livre qui est l'objet de ton attention : c'est ce qu'il contient. Tu as plongé dans le livre, et ce sont ses paysages imaginaires que tu visites, ce sont ses personnages avec qui tu commences. Ce sont les personnages, le héros de l'histoire, que je voudrais être.

Mais aussi, ce n'est pas vraiment l'histoire qui a ce pouvoir : c'est celui qui la raconte. Le magicien qui exerce une telle emprise sur toi, c'est l'aède, le troubadour qui t'en fredonne les vers, et qu'il te semble en-

tendre quand, bougeant les lèvres au rythme des mots, tu chantes silencieusement avec lui et que les mots résonnent dans ton âme. C'est ce magicien qu'au final il me faut devenir, et c'est pour cela que j'ai accepté de t'écrire.

Mais je ne le puis pas non plus, car dès que je me pique de jouer au trouvère, une partie de moi me voit jouer et dénonce l'imposture.

Ainsi, je ne ferai pas le chevalier écrivant à sa dame, je ne te conterai pas les faits d'armes que j'ambitionne d'accomplir pour te montrer ma valeur. Je ne suis pas un guerrier, et suis même plutôt couard. Je ne ferai pas non plus le trouvère, à te conter des histoires de chevalier se battant pour sa dame, en espérant que, d'être lu par toi, de créer pour toi ce monde imaginaire où tu pourrais être une princesse pour qui chante un trouvère, je profiterais par magie du prestige du chevalier que j'aurais fabriqué, selon ton goût, et un peu à mon image. Je ne suis ni chevalier, ni trouvère racontant des histoires de chevalier, je suis juste ton ami dissertant sur les histoires de chevaliers qu'écrivent ces faussaires que sont les conteurs d'histoire.

Une partie de moi est tentée de te séduire par l'écriture. Je voudrais qu'existe une incantation pour te faire me désirer. Mais si elle devait aller contre ta volonté, une telle magie, comme l'élixir que boivent Tristan et Yseult, manquerait son objet. Je te choisis libre, et libre jusqu'à pouvoir me refuser. Je suis ton ami. Je ne serai pas un livre entre tes mains, ni un personnage d'un livre, ni un auteur. Je ne peux que continuer à parler avec toi des livres et d'une vie que je ne vis pas. »

À quoi Ise répondait de la sorte :

« Mon cher ami, je te trouve bien habile à tisser les mots, pour un qui prétend ne pas vouloir en faire mésusage. Je te lirai et te relirai, mais crois bien que c'est autant par plaisir que pour tenter de repérer les endroits où ton écriture pourrait m'avoir pris dans tes filets, quoi que tu en dises.

Tu as raison, les trouvères qui inventèrent les histoires de chevalerie sont des aigrefins, qui fabriquent des mondes artificiels où nos âmes de jeunes filles se trouvent capturées le temps de la lecture. Ils nous babillent des histoires de chevaliers et de princesses, et, nous mettant à la place des unes, ils occupent subrepticement la place des autres. Ils chantent à nos oreilles que le chevalier se penche sur sa dame pour l'embrasser, nous fermons les yeux et, le temps que nous les rouvrons, ils ont leur bouche sur nos lèvres.

Ce sont des faussaires et des imposteurs aussi, car que savent-ils de l'amour ? Il me vient que, qui écrit sur l'amour traite de quelque chose qu'il ne pratique pas. Je ne sache qu'un jardinier qui a les mains vertes perde son temps à écrire un traité sur les plantes : il jardine, tout simplement, puisque c'est ce qui lui réussit. Semblablement, un guerrier ne raconte pas ses batailles, il se bat. Et je ne crains pas d'ajouter que les théologiens, sans doute, n'y connaissent rien à Dieu, et en tous cas bien moins que l'ermite ou le moine qui sont en dialogue vrai avec Lui, mais n'en disent rien. Ainsi, il y a

fort à parier que nous lisons des livres d'amour écrits par des gens qui savent en parler du lieu de leur impérialité en la matière. Et nous nous fions à des histoires qui nous disent comment faire, selon des voies très alambiquées, au risque de n'y point réussir, ainsi qu'en font l'expérience tous ces amants courtois.

Que l'amour puisse aller jusqu'au renoncement, ainsi que tu le plaides, m'incline à penser qu'alors on n'aime pas l'autre : on aime l'amour lui-même, cette douce amertume qui nous envahit, et qui est comme une drogue, le philtre que vraiment Tristan et Yseult consomment.

Et comme toute drogue, je sais qu'elle est nocive pour le corps et l'esprit, qu'elle ne produit qu'un bonheur artificiel. Mais je suis en attente d'elle néanmoins : je suis en attente de cet elixir qui me fera prendre le premier venu pour mon Tristan.

Je reste étonnée, à chaque fois que nous nous parlons, à chaque fois que je te lis, de pouvoir m'entretenir, plus librement qu'avec n'importe quel confesseur, d'affaires aussi intimes. Cette possibilité que tu m'ouvres est une libération de l'esprit : j'y gagne de pouvoir penser le monde dans d'autres mots que ceux dont j'étais coutumière. J'imagine des mondes, mais aussi, je découvre que je peux me contenter de les imaginer, car je ne souhaite pas forcément qu'ils deviennent réels.

Je suis heureuse d'avoir trouvé un ami, un homme qui n'en ait pas qu'après mon corps. Je m'inquiète de te faire souffrir une attente qui est sans issue. Je n'arrive pas à comprendre que tu supportes cette privation. Mais je ne peux pas cacher que cette situation me flatte, je me sens femme d'être ainsi l'objet de ton attention. Oui, cela aurait pu se conclure dans les draps d'un lit

L'HERLEQUIN

et ç'aurait été une aventure parmi d'autres, et je serais passée à côté de ce que tu es en train de m'offrir. J'aime mon mari, je ne veux pas le quitter, je ne sais pas où cela nous emporte mais je vis l'instant où me plonge de te lire et de t'écrire à mon tour. »

Ce lisant, Tilmann répondait de la sorte :

« Je t'ai élue à la place que les romans, parlant du chevalier, attribuent à la dame de ses pensées. Et je n'ignore pas l'illusion d'un monde que je construis ainsi, comme une araignée qui tisserait une toile dans laquelle elle-même se prendrait les pattes, ou un bateleur qui raconterait un boniment dont il finirait par se convaincre. Une partie de moi vit dans ce monde d'encre et de papier, une autre observe mon égarement. Une partie de moi ne peut pas s'empêcher de te désirer, rien ne permet de soigner ce mal, mais une autre partie assume cela comme un choix et y travaille comme sur un ouvrage qu'il remet sur le métier. Je pense à ce que je suis quand je ne pense pas.

Car la passion m'apparaît comme ce qui nous empêche de penser. Ce que nous recherchons dans cette forme de l'amour, c'est l'oubli de nous-même. Quand je rêve à toi, j'oublie mes soucis et mes peurs, j'oublie mes devoirs et mon maître. Je ne saurais dire si ce nonchaloir résulte d'un empoisonnement par quelque philtre, ou s'il manifeste que cette passion m'élève au-dessus de l'humain. Car il en est manifestement de l'amour que j'ai pour toi comme de l'amour que d'autres ont pour Dieu : c'est un amour qui procure la force qui est celle de l'abandon dans l'autre. Je n'ai plus à répondre à d'autre que toi de ce que je fais. N'est-ce pas ainsi que le décrivent les romans : je suis ton homme-lige, lié à toi par un serment muet de vassalité ? Comme le vassal,

je sais désormais où est ma place, je sais qui je suis, où je suis, ce que je dois faire. Je n'ai plus à penser, car quelqu'un d'autre pense pour moi. Je suis vrai, je pense vrai, je dis vrai : le poids du péché originel m'est enlevé, et je suis rempli d'une énergie qui me vient de ce que je n'ai plus à m'efforcer de maintenir l'édifice de mes mensonges, aux autres et à moi-même.

Mais je suis aussi celui qui considère la folie du pauvre Tilmann, et qui prend garde de n'y pas céder entièrement. Car je sais bien que dans cet emportement de mon âme, les jeux de l'illusion t'attribuent le rôle d'une image peinte que j'aurais placée dans une alcôve pour l'adorer. Or, l'amour, le vrai, ce n'est pas cette passion dans laquelle je te voudrais réduite à une figure muette. C'est un amour qui veut que l'autre se déploie, qu'il soit lui-même. L'amitié, je crois que c'est cela le vrai amour. Il y a une tension entre la passion et l'amitié, une lutte de chaque instant, où ce que je veux de toi est à chaque fois mesuré à l'aune de ce que je veux pour toi. Mon amitié pour toi s'approfondit à l'épreuve du désir que je ne laisse pas me submerger. Je deviens davantage moi de renoncer, non pas à toi, comme tu me l'écris, mais à la tentation de faire de toi ma chose.

Je me trouve bienheureux de t'avoir rencontrée. C'est en partie malgré moi que tu es devenue le centre de ma vie. Mais c'est aussi par choix que je te mets à cette place. Je n'ai pas besoin de faire l'amour avec toi pour que tu occupes toutes mes pensées. »

Je me suis permis, Très Saint Père, d'exposer dans les lignes qui précèdent ce qui a dû être le contenu de ces échanges épistolaires, lesquels se déduisent de la cohérence qu'ils ont avec la suite de l'histoire. Mais je dois à la vérité que nous ne disposons pas de cette correspondance. Bien que les lettres d'Ise eussent constitué un trésor précieux pour Tilmann, qu'il aurait eu tous motifs de conserver, il y avait trop à craindre qu'elles fussent découvertes, dans une maison conventuelle où il est difficile de tenir un endroit secret pour soi. Ise, de son côté, aura pu garder celles de Tilmann un temps dans quelque tiroir, mais par la suite, on sait qu'elles furent détruites.

Si je me permets d'imaginer la forme et le texte de ces écrits, c'est pour les besoins du récit, afin d'accroître par la vraisemblance l'exemplarité de l'histoire : voici où nous mènent les mots, qui par les effets de leur suavité nous précipitent là où le Malin nous veut voir aller. Je pense que dès cette époque se dessinait le rapport étrange que Tilmann entretiendrait pas la suite aux histoires que l'on invente et dans les rets desquelles l'auteur finit par se prendre lui-même. Mais je suppose aussi que déjà il avait l'intuition du pouvoir qu'ont les mots. C'est ce que j'ai tenu à faire ressortir de ces dialogues imaginaires.

Mon narrateur évoque l'artifice, en usage dans les romans de cette époque, qui est de mettre en place une correspondance épistolaire entre les protagonistes de l'histoire pour leur permettre de formuler leurs débats intérieurs. En l'occurrence, les lettres parlent de comment fonctionnent les lettres, ce qui est une manière de procédé didactique : entre les lignes de la narration, il y a des choses à apprendre. Je peux le dire, bien sûr, de là où j'écris : c'est pure fiction. Mais c'est intéressant.

Lui-même, faut-il le rappeler, s'adresse sur le mode pareillement épistolaire à son patron, en sorte que le récit de personnages s'écrivant des lettres l'un à l'autre est inséré dans une autre lettre, ce récit qu'il envoie au pape patientant à Ancône, selon un procédé d'emboîtement que l'on appréciera. Cela lui permet, en comomentant, de prendre ses distances d'avec les contenus tendancieux de ces lettres, qui doivent choquer l'ecclésiastique : il le fait, s'en défend-il, pour les besoins de ce qu'il doit relater. Mais comme il admet aussi qu'il les invente, il aurait pu s'en passer. Là où moi-même je me suis fait censurer mes descriptions inutiles à l'intrigue pour lui permettre d'aller directement aux faits, il aurait pu ici se dispenser de broder sur ce que disaient ces missives, pour simplement énoncer que de nombreuses lettres avaient été échangées : imaginer ce qu'elles racontaient n'était pas indispensable. Et s'il s'essaie à cet exercice, c'est qu'il se fait plaisir. C'est bien dans le style du temps : l'auteur hypocrite prétend

rapporter un échange authentique pour illustrer de détails réalistes une histoire qui met le lecteur en garde contre l'amère douceur de la passion, mais ce faisant, il se régale de l'expression sensuelle de cette passion, dont il fait porter la rédaction, et donc le péché, par les personnages. Cela en dit davantage sur le narrateur que sur ces derniers.

J'ai retiré à mon tour la plupart de ces prétendus échanges, pour ne garder que les quelques exemples qui précèdent. Et j'ai surtout écarté les passages érotiques de sa première version.

Je démonte un peu la machinerie, je l'admets. Je ne peux pas empêcher que soit ainsi gâché l'effet que devait en attendre notre jeune cardinal : j'inscris à mon tour le récit qu'il adresse à Sa Sainteté dans mes propres commentaires que j'adresse au lecteur, par un effet de mise en abyme qui ne lui échappera pas quand il se relira.

Mais aussi, je trouve que mon narrateur prend ses aises avec la réalité des faits. Je ne saurais lui en tenir grief, certes : je suppose que je fais de même. Imaginer des dialogues entre des personnages qui peuvent être historiques, alors que personne n'était présent pour en témoigner; reconstituer des lettres qu'ils auraient pu s'écrire alors qu'il admet ne pas les avoir eues en main, cela est contraire à l'esprit de vérité qui devrait être celui de l'historien. Mais la fiction étoffe le récit, qui en acquiert de l'épaisseur, et paradoxalement le rend plus réaliste. Voilà donc qui remplit la destination de l'ouvrage, ainsi qu'il l'a annoncé en exergue, qui est de faire croire que cela aurait bien pu se passer ainsi, et ayant rendu la chose crédible, de faire que dans un monde qui partage une pensée commune sur ladite

chose, cela se soit vraiment passé ainsi.

Il fait mon travail, après tout, et je n'aurai qu'à le reprendre par endroits, pour appuyer, commenter, comme je le fais présentement, parfois dégauchir. Il ne sait pas, bien sûr, qu'il est lui-même un personnage de fiction. Enfin, pas entièrement, puisque lui aussi a vraiment existé (me semble-t-il, à ce que j'ai pu vérifier : cela n'a pas bougé dans les livres d'histoire). Mais de le faire à son tour écrire à la première personne un récit destiné à son Souverain Pontife et dont personne n'a trace (enfin je ne crois pas, cela m'étonnerait qu'on le trouve, même dans l'Enfer de la bibliothèque vaticane), je le fais à mon tour entrer dans la fiction. C'est un peu une revanche sur ce qu'il se permet lui-même. Nous savons qu'il n'y a qu'un seul personnage réel dans un récit à emboîtement où les uns parlent des autres qui parlent d'autres encore : c'est l'auteur, et en l'espèce, celui des auteurs qui a le dernier mot, celui qui signe le livre, c'est-à-dire moi. Enfin, jusqu'à nouvel ordre.

Le jeune Caspar s'acquittait diligemment de sa mission de messenger. Il n'y employait pas tous ses congés, mais faisait profit des fêtes liturgiques quand elles doublaient un dimanche. Ce furent d'abord les journées pascals qui suivirent le carême de cette année-là. Tilmann endura cette attente comme s'il avait vécu lui-même les quarante jours du Seigneur au désert, dont ce temps de pénitence et de jeûne célèbre le souvenir. Puis il fit usage de la Pentecôte au mois de mai. L'été fut long, à son tour, car les saints à fêter ne manquaient pas, mais ils ne tombaient pas sur un samedi ou un lundi, et Caspar ne pouvait se soustraire aux travaux à la belle saison dans les vignes et jardins de la commanderie à Cologne. Dans l'ensemble, cependant, l'on peut compter que la navette qu'il effectuait devait réunir les amants par l'écriture et la lecture cinq à six fois par an. Entre deux échanges, il arrivait que Tilmann eût à faire à Cologne pour le compte de son maître, ce qui permettait aux jeunes gens de se retrouver, et de s'assurer ainsi qu'ils existaient bien toujours réellement, et non seulement comme des personnages de récit se contant l'un à l'autre. Est-ce à dire qu'ils reprenaient de la sorte pied dans la réalité ? On ne saurait l'affirmer : plutôt eût-on pensé que la réalité, en ces occasions, entraînait dans le rêve que faisait Tilmann.

Tilmann recevait la lettre d'Ise et remettait à Caspar sa lettre en retour, mais qui devait déjà être prête, en sorte que, s'il n'avait pas croisé Ise à Cologne entre-

temps, il répondait en décalé, non à la lettre que le garçon venait de lui apporter, mais à la précédente. Il n'est pas sûr que cela fût de différence pour Tilmann, et peut-être même pas pour Ise, car le jeune homme s'adressait à une icône, et il lui suffisait que celle-ci lui répondît, peu importât que ce fût à cette lettre ou à une autre. Il aurait pu parler à un mur peint aux traits d'Ise, il se serait enivré de l'écho.

Le manège n'échappait pas à Caspar qui, voyant stagner dans l'hébétude amoureuse celui qu'il avait choisi comme véhicule de sa future carrière, ne se privait pas de le fustiger :

– Les humeurs te montent dans les boyaux de la tête, seigneur Tilmann, et te font baver comme les idiots que je croise à l'orée des villages et qui ne savent que sourire à tout ce qui bouge. Ce n'est point ainsi, et par la salive, que la bile excédentaire doit sortir, s'il te plaît de me croire. Si tu ne veux finir comme eux, tu devrais reprendre la chasse à la gueuse et purger ton surplus par la bonne gouttière, avant qu'il ne te tuméfie l'entendement.

Tilmann, que l'amour rendait équanime, ne relevait même plus les insolences de son candidat écuyer. C'était un dimanche après le déjeuner, sur le chemin qui, de la maison de Ramersdorf, descendait vers Bonn. Caspar était sur le départ et Tilmann l'accompagnait sur quelques distances. Il tenait dans la main la lettre d'Ise et affichait le sourire de ceux qui ont trop mangé de certains champignons.

– Peut-être les idiots vivent-ils dans un monde dont le bonheur nous échappe, répondit-il. Ne dit-on pas qu'ils sont plus proches du Seigneur ? Et que sais-tu, à ton âge, des affaires qui se nouent entre une femme et

un homme ?

– Seigneur Tilmann ! Ne prends pas pour plus niais qu'ils ne sont les enfants qui grandissent à la ferme, au voisinage des animaux et de leurs copulations. J'ai beau ne pas m'intéresser aux filles, sauf à leur jeter des cailloux pour les faire piailler, je vois bien ce qui m'attend dans quelques années. Les chiens, les chats et les bestiaux passent les premiers temps de leur vie à jouer et apprendre, et c'est là où j'en suis, jusqu'à ce que ces humeurs étranges leur fassent oublier toute mesure et qu'ils se mettent à gémir bruyamment à la lune, mâles et femelles, tous autant qu'ils sont. Et chacun peut constater qu'ils n'ont raison de leur dérangement qu'une fois qu'ils se sont accouplés.

– Je ne sais comment t'expliquer, jeune Caspar, que précisément l'amour le plus élevé, celui qui fait la différence entre nous et les bêtes, c'est celui qui se joue des humeurs, car celles-ci semblent, dans la passion, se dissoudre et se diffuser dans le corps tout entier. Plus je pense à Ise, et moins j'ai envie de me saisir d'elle comme je le faisais avec d'autres filles. Mais le plaisir n'est pas absent. Cela ressemble à de l'ivresse.

– Le vin et la bière font cela aussi bien, et il faut tout pareillement se garder des lendemains...

Caspar hésita un instant, puis reprit :

– Je ne peux pas continuer à passer sous silence une vérité qui, d'être ignorée de ta seigneurie, te retient inutilement dans l'accomplissement de ton destin de chevalier. Penses-tu donc que la dame passe sa vie à attendre tes lettres en filant la laine comme les princesses des contes ? Crois-moi, elle te fait voguer sur le courant de délices imaginaires, pendant qu'elle accorde à d'autres les charmes qu'elle te refuse. Tu sais que je

m'inquiète de tes affaires depuis que je suis à ton service. Je vis à Cologne et j'ai du loisir. J'ai donc pris le temps de l'observer, et pendant que son vieux mari est à ses chantiers, elle reçoit d'autres hommes.

Cette remarque fit à l'intérieur du cœur de Tilmann un bruit de papier froissé. Son sourire se décomposa et il devint pâle.

– Je ne peux pas croire ce que tu me racontes, dit-il dans une vaine tentative de défendre l'image qu'il avait fini par se dessiner de la femme à qui il écrivait.

Mais il savait que Caspar disait vrai. Ise ne s'était pas caché d'avoir eu des amants avant de le connaître, et elle ne lui avait rien promis. Du reste, à quel titre se fût-elle engagée de la sorte, puisqu'ils n'étaient ni époux, ni amants, dans ce monde-ci. Il savait aussi que Caspar disait la vérité parce qu'étrangement, il avait envie qu'il en fût ainsi : car, si Ise était une femme comme une autre, qu'il pouvait imaginer prendre du plaisir avec d'autres hommes, il pouvait aussi bien rêver qu'il en serait de même avec lui un jour. L'envie le pinçait atrocement. Mais il se reprit, et répondit à Caspar :

– Cela serait-il, elle est jeune et elle est bien avisée d'en profiter. L'amitié que j'ai pour elle m'importe davantage que l'envie que j'ai d'elle. Et cette amitié m'interdit de la vouloir pour moi seul, comme une chose que je m'approprierais.

Mais Caspar s'entêtait :

– Je regarde peut-être vos échanges comme un jeu dont un enfant ne comprendrait pas les règles, mais dont il saurait néanmoins que c'est un jeu. Je ne suis point au fait de tout ce que les femmes ont dans la tête, mais je sais pour l'avoir observé dans mes pérégrinations de rue, que du moins, elles n'ont que faire de l'amitié des

hommes. Je les vois minauder à la sortie de la messe, mais assis contre mon mur à jouer avec des pierres, elles ne me voient pas, je suis invisible et je les observe. Dès que les maris ont le dos tourné, elles sortent de chez elles et courent se laisser prendre par le premier portefaix venu, tout vilain de stature et de visage qu'il soit, pour peu qu'il ait manifesté une flamme qui allume la leur. Crois-tu qu'elles recherchent un prince charmant, intelligent et beau ? Elles ont des maris riches et prévenants, mais ce n'est pas cela qu'elles veulent. Elles ne veulent pas être aimées, elles veulent être désirées. Et si une partie d'elles-mêmes se révolte contre cette vérité, leur corps la leur rappelle : elles veulent être une chose qu'un homme s'approprie.

Quand Tilmann venait à Cologne, Ise et lui déployaient des trésors de prudence. Ils avaient commencé par choisir des tavernes des faubourgs pour se rencontrer. Il y avait là moins de chance de croiser des gens qu'ils connussent. Mais les rues qui y menaient étaient peu fréquentées : plutôt de larges routes passant entre des cours fermières et des champs. On y était comme à découvert, visible de loin, depuis les tours qui surplombaient les portes de la ville.

Ils savaient que la cité intérieure, elle, était leur cachette, leur déguisement. Sa foule, le labyrinthe de ses rues, le repli des inconnus sur leurs propres affaires les séparaient des proches qu'ils pussent croiser, qui les eussent reconnus. Telle était la magie de Cologne, que l'on pouvait y vivre une année sans croiser jamais une personne de connaissance qui pourtant y vivait aussi. L'épaisseur de la ville s'opposait à la transparence du village où tout le monde connaît tout le monde et où chacun vit sous le regard constant de tous les autres.

Ces échanges restaient ambigus, épicés qu'ils étaient, et tout à la fois freinés, par la nécessité de les cacher. Les jeunes gens ne prenaient pas le risque de se promener au grand jour sur les places des marchés. C'eût été en cela pousser l'avantage urbain un peu trop loin : un parent d'Ise, un commis de son mari auraient pu les surprendre, et elle aurait été en peine d'expliquer ensuite à son époux sa présence en un lieu éloigné de leur maison, en compagnie d'un jeune homme.

Ils avaient fini par nourrir une prédilection pour le quartier juif. À la différence des faubourgs, celui-ci était tout proche de là où résidait Ise, un carré de ruelles et de cours serrées entre la rue *Unter Goldschmied* à l'ouest et, à l'est, l'arrière des maisons donnant sur le Vieux marché. Ise pouvait donc s'y rendre et en revenir rapidement et seule, prétendant y avoir fait une emplette, si quelqu'un de sa connaissance la croisait. Et, une fois à l'intérieur du quartier, alors même que ce dernier était à deux rues de chez elle, elle savait n'y voir que rarement ses voisins.

La juiverie était une paroisse très ancienne de Cologne, à laquelle les archevêques avaient autrefois accordé des privilèges dont le texte est encore gravé aujourd'hui sur une stèle de la cathédrale. La délimitation d'un quartier où les juifs étaient à la fois autorisés et tenus de résider, avait résulté d'un compromis. La population, les autorités municipales et l'archevêque avaient besoin des juifs, et des métiers dans lesquels ils excellaient, comme le négoce des bestiaux ou la médecine, et surtout, le prêt d'argent. On les avait donc autorisés à posséder une maison dans les limites de ce quartier, contre versement d'un cens, il allait de soi. Le quartier isolait leur communauté de son voisinage chrétien, mais il l'en protégeait aussi. Un mur avait été élevé à l'arrière des maisons chrétiennes donnant sur le Vieux marché, les séparant des maisons juives qui les jouxtaient. Des portes fermaient l'entrée des rues du quartier, que l'on verrouillait quand sonnait le couvre-feu. Ces dispositions étaient voulues de part et d'autre, car ainsi les juifs évitaient de voir des chrétiens malveillants rôder autour de leurs biens et de leurs personnes. La juiverie avait, comme d'autres paroisses, ses statuts,

sa maison commune, ainsi qu'une synagogue, un établissement de bains, un hospice pour les vieux, les malades et les voyageurs.

Depuis que la Peste Noire, soixante ans plus tôt, avait suscité un massacre de la communauté, celle-ci s'était reconstituée, mais son statut était devenu incertain. Le privilège accordé par les archevêques n'était plus confirmé par les autorités de la ville que pour une durée de dix ans que l'on renouvelait le moment venu. Les juifs devaient porter le chapeau prescrit par les édits et les atours luxueux leurs étaient interdits. Mais le quartier conservait son identité, ses coutumes, ses odeurs, ses couleurs. Beaucoup de monde vivait dans cet enclos dont on ne pouvait déborder. Les maisons se pressaient les unes contre les autres, étrangeant les ruelles, passant au-dessus d'elles pour les découper en petites cours communiquant par des passages couverts, se chargeant d'étages, jusqu'à quatre ou cinq, qui s'avançaient en saillie sur la rue. La presse de ceux qui ne tenaient pas à l'intérieur des maisons envahissait la voirie ainsi resserrée, au-dessus de laquelle les étages rapprochés des maisons laissaient entrevoir un peu de ciel. Hormis l'été, dès que l'après-midi avançait, le quartier s'assombrissait. La foule et l'ombre offraient leur protection aux retrouvailles d'Ise et Tilmann.

Le jour, le quartier était ouvert et les chrétiens de la ville y faisaient des achats occasionnels en objets et denrées que l'on savait les juifs habiles à confectionner, comme les bijoux, la coutellerie ou les pâtisseries. Il y avait même quelques chrétiens qui y habitaient ou y tenaient commerce. Mais il faut bien dire que les habitants des quartiers environnants n'y venaient qu'occasionnellement et ne s'y attardaient pas. Encore moins

avaient-ils leurs habitudes dans les petites tavernes où l'on servait un vin étrange et des plats relevés dont les chrétiens se méfient. Ise et Tilmann s'y installaient en faisant commande de pâtisseries. C'est plus rarement qu'ils se retrouvaient dans l'une des deux brasseries tenues par des chrétiens que comptait la *Botengasse*, « à l'Écureuil » et « au Ciseau ». C'était dans cette dernière que Tilmann avait rencontré l'Homme en noir.

Tilmann était perfidement rongé par les pensées qu'avait éveillées en lui les dires de Caspar. On était en février, il faisait froid, trop même pour que le temps fût à la neige. Ise et lui prenaient un bol de lait chaud dans un estaminet de la rue Salomon. Le carnaval approchait, au cours duquel ils fêteraient l'anniversaire de leur rencontre. Ils avaient convenu de se revoir, bien sûr. Ils comptaient sur le dérèglement de cette folle semaine qui, entre autres interdits, suspendait celui du couvre-feu.

Tilmann espérait pouvoir passer tous ces quelques jours en la compagnie d'Ise. Mais elle lui dit qu'elle avait d'autres engagements, et qu'ils ne pourraient se voir que certains soirs. Elle aurait pu lui mentir, prétexter que son mari la faisait surveiller, mais elle n'en fit rien. Elle n'avait pas à justifier de n'être pas toute à lui : elle se réservait simplement des soirées qui étaient siennes.

Il lui demanda :

— Tu vois quelqu'un d'autre ?

Il regretta tout de suite avoir laissé échapper ces mots, qui n'étaient pas de lui, mais de quelque démon de la jalousie.

Elle lui répondit, un peu sèchement, que sa vie ne concernait qu'elle. Il baissa les yeux, honteux et triste :

– Je ne te nie pas le droit de faire ce que bon te semble. Depuis le début, je m'efface devant ton désir, et si celui-ci est d'aller vers d'autres hommes, je le respecterai. C'est seulement la vérité que je te demande. Tu peux opposer le masque du carnaval à tous les autres. Mais n'est-ce pas ce qu'il y a entre nous : qu'à moi, tu puisses tout me dire ?

Ise se radoucit :

– Je sais que je peux tout te dire, Tilmann, mais cela n'implique pas que je le doive. C'est même ce qui rend précieux ce que tu m'offres : je me sens libre de tout dire, mais aussi de ne pas tout dire. Ne t'est-il pas venu à l'esprit qu'en t'abandonnant mes secrets en toute confiance, je suis à toi, entièrement, et que cela peut m'effrayer ? Je suis prisonnière de ce lieu, en toi, où peuvent aller toutes mes paroles, et où, crois-moi, elles ont envie d'aller. Si tu disparaissais, que deviendrait ce lieu ? Que deviendrais-je, si devait s'effacer cette partie de moi qui est en toi, et où j'aurais tout déposé ?

Elle réfléchit à ce qu'elle venait de dire, puis reprit :

– C'est pour cela aussi que nous n'allons pas au-delà des mots, toi et moi. Si je suis à toi, entièrement, par les mots, quel espace me resterait-il pour respirer si, par surcroît, je me donnais à toi charnellement ? C'est peut-être parce que nous nous disons tout que je n'ai pas envie de toi. Je me souviens que je t'ai désiré, un soir, dans cette salle de bal. Je le reconnais. Ce moment est passé, pour m'apporter autre chose, que je ne partage avec personne, mais qui a tué le désir. Oui, Tilmann, je vois d'autres hommes.

Tilmann ne lui en demanda pas davantage. Il avait mal, mais cette douleur était le prix d'un bienfait plus élevé, car décidément ce qu'ils partageaient, cet espace

où ils pouvaient tout se dire, cela était unique. C'était leur bien propre.

Ils se virent donc certains soirs du carnaval, et lui se morfondit le reste du temps, puis il continua à lui écrire.

Ce fut pourtant Ise qui, un jour du printemps qui suivit cet hiver-là, prit l'initiative de rompre avec les usages auxquels s'étaient conformé leurs rencontres. Son mari s'étant rendu à l'extérieur de la ville pour une tournée des champs et des vignes qu'il possédait à l'entour, il resterait absent deux jours, passant la nuit dans l'un de leurs corps de ferme. Elle proposa à Tilmann de la rejoindre dans la maison conjugale.

– J'y entretiens une petite chambre de bonne sous les toits, où nous serons tranquilles. Mais tu devras attendre la nuit et passer par l'extérieur. La chambre donne, par une fenêtre en chien assis, sur le toit, qu'il te faudra rejoindre en grimpant le long du mur.

Le soir venu, bravant le couvre-feu sur le point de sonner, Tilmann s'approcha de la maison où vivaient Ise et son mari, dans l'ombre de l'église Saint-Laurent. Son cœur battait un peu plus vite. Il était ici tout proche de ce qui était la vie quotidienne d'Ise, il était en train de pénétrer son monde, elle lui ouvrait une partie, jusquelà interdite, d'elle-même. Averti de ce qu'il transgressait, et leurs habitudes, et les règles du mariage, et la propriété privée de quelqu'un, il ressentait l'imminence d'un délicieux danger.

La façade était séparée de la maison voisine, à droite, par une venelle qu'obstruait une carriole à foin. L'étage des deux maisons dépassait en saillie sur la venelle, resserrant le jour entre elles. Bien que les édits municipaux réglementassent la portée des saillies pour évi-

ter la contamination des incendies entre maisons trop rapprochées, les bâtis les plus anciens, comme ceux-ci, faisaient un usage généreux des surplombs mordant sur la rue pour accroître la superficie habitée. Au second étage, une nouvelle saillie rapprochait à ce point les deux murs que les voisins eussent pu se serrer la main par la fenêtre d'une maison à l'autre.

La carriole rangée dans la venelle permettait d'en bloquer l'accès, mais le foin dont elle était chargée avait aussi l'avantage d'occulter ce recoin depuis la rue. Les passants étaient déjà moins nombreux à cette heure. Tilmann attendit un moment qu'il n'y eut plus personne, et grimpa sur le véhicule pour redescendre derrière et se cacher là jusqu'à ce que la nuit fût plus avancée. Passé ce qui lui semblait l'heure des complices, il se leva. La charrette lui ferait un marchepied pour atteindre l'étage. Tilmann trouva une prise dans le colombage pour se hisser jusqu'au niveau où les deux murs se rapprochaient, et de là, profitant du resserrement, le dos contre l'un des murs, les pieds contre l'autre, il progressa jusqu'au toit. Les tuiles gouttières offraient une bonne prise mais elles ne semblaient pas fixées assez solidement pour supporter son poids. Il dut en déplacer une pour mettre à jour la solive, à laquelle il s'agrippa pour se hisser jusque sur le toit.

Là, trois fenêtres en chien assis regardaient vers la toiture de la maison voisine, qui à l'inverse n'en comportait pas. Il n'y avait pas de vis-à-vis pour observer ce qui se passait chez Ise. L'une des fenêtres était éclairée par la chandelle que, dans l'embrasure, tenait la jeune femme. Elle l'attendait et l'avait entendu venir. Elle se recula pour le laisser enjamber l'appui.

Une fois à l'intérieur, Tilmann fit du regard le tour

de la pièce. Ise, souriante, une lueur nouvelle dans les yeux que faisait pétiller la flamme de la bougie, le regardait explorer les lieux. Elle semblait heureuse comme une enfant, de lui faire découvrir ce coin qu'elle s'était approprié, de le partager avec lui. La chambrette était sobrement meublée d'un lit, d'une chaise et d'un coffre, à destination de quelque soubrette que pouvait à l'occasion employer le ménage en la logeant sur place. Quoique inoccupée, elle était bien entretenue, Ise y veillait, sachant qu'elle en avait parfois l'usage pour elle-même. Le jeune homme ressentit un pincement à l'idée que des hommes passaient par ici, prenant dans un sens, puis dans l'autre, le chemin d'escalade qu'il avait lui-même suivi. Comment expliquer à Ise qu'il n'éprouvait pas réellement de jalousie pour ces amants de passage ? Il ne souffrait pas de la savoir entre les bras d'autres hommes. Son amour pour elle était au-delà de l'envie de la posséder pour lui seul. Si elle connaissait du plaisir avec eux, alors comment aurait-il pu souhaiter qu'il en fût autrement ? Il était heureux pour elle. Sans doute était-il fou ou dénaturé pour ainsi, non seulement accepter qu'elle connût d'autres hommes, mais éprouver une émotion proche du partage en la sachant heureuse avec d'autres. Non, il n'était pas malheureux de la savoir dans leurs bras. Mais il était clairement marri que ce bonheur ne lui fût pas offert à lui aussi.

Il restait silencieux. Ise perçut-elle cette ombre de douleur dans son regard qui faisait ainsi le tour de la pièce et se refusait à revenir vers elle ? Son sourire s'effaça. Elle comprit à quoi il pensait.

Elle le prit par les mains, lui disant : viens. Son regard revint alors sur elle. Elle recula, l'attirant vers le lit.

Ils s'allongèrent, s'observant toujours, osant à peine se toucher. Étendue sur le côté, elle le tenait maintenant par l'épaule. Subitement, elle se serra contre lui, disant :

— Prends-moi !

Elle s'était exprimée avec précipitation, comme s'il fallait que cela fût dit avant qu'une hésitation ne permît de revenir sur ce qu'elle venait de décider.

Tout alla très vite. Il ne devait plus se rappeler par la suite comment ils s'étaient retrouvés nus sous les draps. S'il l'avait déshabillée ou s'ils s'étaient débarrassés de leurs vêtements chacun pour soi, ou quelque mélange des deux dans la frénésie de l'instant trop longtemps retardé.

Le corps d'Ise était pâle à la lueur de l'unique chandelle. Il était parcouru d'ombres fantastiques, promesses de secrets à dévoiler. Ses formes, émergeant doucement de l'obscurité, et comme éclairant la chambre de leur reflet, étaient parfaites.

Tilmann toucha la hanche d'Ise. Sa main, d'abord hésitante, puis rejointe par ses lèvres, commença à parcourir ces chemins qui vont d'une orbe à une autre, passant un col pour descendre un vallon. Ses caresses semblaient chercher des réponses à une énigme.

L'ivresse le saisissait, maintenant, dans la surcharge d'émotions et de sentiments où le précipitait un avènement auquel il ne s'était pas préparé, qu'il n'attendait plus.

Elle s'accrochait à lui comme une désespérée, elle le repoussait, tremblait d'attente et d'inquiétude mêlées, se jetait à nouveau sur lui.

Il y a une sorte de solidité de la folie dans ces moments, et qui tient à ce que l'on s'y trouve tout entier

dans l'instant présent. Mais quelque chose semblait à Tilmann freiner l'emportement, lui faire défaut.

Il était là, et dans le même temps, il était absent de la scène et de lui-même.

Et la part de lui-même qui n'était pas dans ce qu'il faisait se surprit à penser qu'Ise n'y était pas non plus.

Il voulut l'embrasser mais elle se déroba, détournant la tête.

Il s'interrompit alors, et la considéra. Elle n'osait pas le regarder.

– Tu n'en as pas vraiment envie, lui dit-il.

Ce n'était qu'à moitié une question. Elle tourna son visage vers lui, malheureuse :

– Si. Bien sûr que si. J'ai envie de te donner ce que tu attends. Je me sens si vile de ne pas t'accorder ce que j'accorde avec plaisir à mes amants, alors que tu es mon meilleur ami, mon seul ami. Mais c'est vrai, je m'en rends compte, je ne peux pas t'embrasser. J'embrasse les hommes que je désire, j'embrasse même mon mari, mais je n'arrive pas à aller vers toi jusque-là, et je ne sais pourquoi. C'est comme si j'étais dans ce lit avec un de mes frères. Je pourrais me donner à toi, mais je n'ai pas cet élan qui me pousserait à me jeter sur toi, à te vouloir pour moi, à te consommer.

Tilmann était navré qu'elle ne le désirât point, mais il était ému par ce don qu'elle avait été sur le point de lui faire, car il allait au-delà du désir. Il le recevait comme une manifestation de l'amour même : vouloir du bien à l'autre avant que d'en rechercher pour soi.

– Tu sais que je ne peux pas accepter, lui dit-il. Ne le prends pas en mauvaise part : je suis encore davantage en amour de toi, désormais que je sais que tu es prête à te donner à moi au-delà de toi-même.

– Je ne saurais mal en juger, dit-elle en baissant les yeux.

Elle laissa passer le temps d'une hésitation, ou d'une pensée qui se construit. Elle dit finalement :

– Je crois que je t'aurais tenu grief, si tu m'avais prise ce soir, car j'aurais senti que tu n'entendais pas ma réticence, que tu n'en avais que pour mon corps et ne me reconnaissais pas dans ce que je suis. Tu te fais de moi une bien haute idée, car mon don n'était pas complet, tu le vois : puisque j'espérais que tu le refuses. Je ne crois pas que je t'aime autant que tu m'aimes. Mais peut-être qu'un amour est ce que chacun en fait, et non ce que les deux en font ensemble.

Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, s'étant rhabillé préalablement. Ils étaient apaisés de s'être parlé. Ils passèrent la nuit ainsi. Nul besoin n'était entre eux de l'épée du roi qui avait séparé Tristan et Yseult. Ce n'était pas la culpabilité, le sens de l'honneur, ou quelque observance des lois humaines ou divines qui avait retenu l'acte, mais leur respect l'un pour l'autre. Ils écrivaient une page de leur histoire dans laquelle l'amour avait franchi un pas de plus.

Mais quelque part dans sa tête, Tilmann imaginait aussi un Caspar exaspéré hausser les épaules, comme une partie de lui-même qui, elle aussi, jugeait cette histoire extravagante.

Sur ces entrefaites survint la bataille de Tannenberg, dont nous avons déjà conté l'effet qu'en eut la nouvelle.

Deux mois plus tard, les commanderies disséminées dans l'Empire apprirent avec soulagement que l'Ordre et ses États avaient pu être sauvés. Le vice-Grand-Maître Henri de Plauen, qui avait été laissé avec trois mille hommes à l'arrière de la bataille, à Schwetz, pour défendre la frontière sur la Vistule, avait directement regagné la forteresse de Marienbourg, siège de l'Ordre, tandis que l'ennemi s'attardait trois jours sur le champ de bataille et prenait ensuite son temps pour conquérir les places fortes teutoniques les unes après les autres. Ayant pu organiser la défense, Plauen réussit à tenir le siège contre le roi de Pologne durant cinquante-sept jours. Les Polonais et les Litvaniens, qui ne s'attendaient pas à une telle résistance, avaient fini par lever le siège à la mi-septembre. Les deux parties avaient jeté des forces considérables dans la bataille de Tannenberg, deux mois auparavant, et le roi Jagellon n'avait pas moins perdu d'hommes que les chevaliers. Installés trop longtemps pour un siège, ne trouvant plus à fourrager dans les terres alentour, les assiégeants étaient de surcroît minés par une mauvaise dysenterie et leur moral tombait dans leurs chausses en même temps que leurs intestins. Le roi de Hongrie, appelé au secours par Henri de Plauen, attaquait les alliés de Jagellon en Silésie au sud, et le maître de Livonie harcelait les Litvaniens au nord, obligeant le roi de Pologne à détacher

une partie de ses troupes de siège pour les déferer à ces multiples feux allumés sur d'autres fronts. Ayant, pour finir, décidé de lever le siège, Jagellon tenta de se maintenir dans les places prises aux Teutoniques, mais étant dans l'incapacité de payer ses troupes, il ne put les retenir et dut finalement abandonner toutes ses conquêtes.

Henri de Plauen, qui avait tenu vigoureusement Marienbourg, fut élu à l'unanimité Grand-Maître de l'Ordre par les treize électeurs nommés par le chapitre, ainsi que le voulaient les statuts. Il ne montra pas moins d'activité à réparer les malheurs dans lesquels l'Ordre avait été plongé, et les levées faites en Poméranie, en Saxe et dans le Brandebourg permettait l'arrivée de grandes quantités d'Allemands, qui permirent de reprendre les dernières villes encore tenues par les Polonais. Au début du mois de décembre, les parties convinrent d'une trêve sur les positions qui étaient les leurs avant le début de la guerre, et la paix de Thorn signée au début de l'année de Notre Seigneur 1411, le quatrième dimanche de l'Épiphanie, par des adversaires épuisés, sembla rétablir la situation d'avant la guerre.

La paix ne fut pas sitôt signée que Ladislas Jagellon la remit en cause en attaquant à nouveau les Teutoniques, intentionnant cette fois de s'emparer de la Poméranie. Les commanderies les plus éloignées d'Allemagne reçurent une invitation à dépêcher dans les États de l'Ordre la moitié de leurs chevaliers pour encadrer les troupes recrutées et consolider les places fortes.

À Ramersdorf, Tilmann apprenait ces nouvelles par son maître, qui l'en tenait informé. Le chevalier de Rusdorf lui dit un jour :

— Le devoir me commande de répondre à cet appel. Comme je suis le seul chevalier à tenir cette comman-

derie, il n'y a que moi que je puisse envoyer à Marienbourg, en laissant les lieux à nos frères prêtres. Tilmann, tu sais que je te tiens pour mon écuyer bien que tu n'en aies pas le titre, et même si tes obligations te lient à cette maison et non à moi, je serais heureux que tu m'accompagnes. C'est pour toi l'occasion de voir du pays et t'associer à l'aventure de la défense des États chrétiens contre les Slaves païens.

Tilmann répondit qu'il devait y réfléchir car sa famille, sans doute, envisageait pour lui d'autres projets, et notamment un mariage avec une jeune femme de bon lignage à Cologne.

Il était bien empêché d'avouer à son pieux maître que, de sa famille, il n'avait pas souvent de nouvelles, et qu'il était en fait retenu par un amour coupable pour une femme déjà mariée.

Caspar continuait de faire la route entre Cologne et Ramersdorf, prenant sa journée pour l'aller et celle du lendemain pour le retour. À chaque fois, il entretenait Tilmann de son rêve de devenir quelque puissant de ce monde. Tilmann prenait moins d'importance dans ce projet, désormais, car le gamin voyait qu'il pouvait grandir par ses propres moyens. Les frères de la commanderie ayant remarqué sa volonté de s'élever au-dessus de sa condition, ainsi que l'effort qu'il était prêt à consentir pour cela, l'avait inclus dans les cours qu'ils donnaient à quelques fils de maîtres-artisans et de paysans riches du faubourg Saint-Séverin. Et comme Caspar résidait sur place, ils lui ajoutaient quelques exercices et lectures personnels. L'Ordre recrutait ainsi, en les préparant dès leur jeune âge, nombre de ses frères prêtres, qui n'étaient pas de noble naissance. Ils poussaient certains jusqu'à faire des études de droit à l'université. Après tout, le gamin deviendrait peut-être plus tard assez instruit pour devenir clerc, et de là, passer au service d'un chanoine, d'un seigneur ou d'un riche marchand, dont il serait le secrétaire.

Tilmann lui fit part des événements qui agitaient les États de l'Ordre en Prusse, et de la proposition de son maître de se rendre avec lui là-bas. Caspar manifesta son enthousiasme :

– C'est là ta chance, seigneur Tilmann, et il te faut la saisir. Songe que l'Ordre a perdu dans cette guerre

quantité de ses chevaliers et hauts dirigeants. C'est comme un chapeau de cheminée qui saute, et l'air s'en trouve aspiré par le haut, attisant les braises en bas et faisant monter les étincelles. Ton maître, qui est déjà commandeur ici, sera nommé à tout le moins au gouvernement d'une forteresse là-bas. Et il te faut considérer la conjecture suivante : les dirigeants actuels sont ceux qui ont survécu à la bataille de Tannenberg parce que, pour une partie d'entre eux, ils n'y étaient pas, étant malades ou trop vieux. On doit donc s'attendre à ce que, très vite, le chevalier de Rusdorf ait à prendre la place de l'un d'eux qui viendrait à mourir. Décidément, il te faut l'accompagner pour rester au service d'un futur maître de l'Ordre, et je t'en conjure, emmène-moi avec toi !

– Allons, Caspar ! Je n'ai l'intention, ni d'entrer dans les ordres, ni de guerroyer. C'est à Cologne que sont mes attaches, et je projette de quitter Ramersdorf pour revenir à la ville. Si la commanderie Sainte-Catherine ne me reprend pas à son service, j'aurai à trouver ailleurs. Il y a des emplois d'intendant pour quelqu'un qui, à la fois, connaît les soins qu'il faut donner aux bêtes, et sait lire, écrire et compter.

– Tu es insensé, seigneur Tilmann. Le commandeur t'offre une chance de partir à l'aventure, et tu la jettes aux orties pour une femme qui n'est pas tienne et dont tu n'as même pas espoir qu'elle te rejoigne dans ton lit.

– Je sais ma folie, insolent babillard, mais ne me conte pas qu'aller se transir dans la neige des plaines slaves et y risquer sa peau dans les batailles est une alternative enviable à l'amitié, même chaste, d'une dame.

Caspar considéra Tilmann d'un air désapprobateur :

– Je vois bien que tu ne m'emmèneras jamais avec

toi, n'est-ce pas ? Je dois admettre que notre vieil oncle avait raison, quand il disait que tu n'écoutais rien, parce que ton entendement était muré à l'intérieur de tes rêves. Mais du moins avait-il tort, car il pensait que tu partirais, en me laissant ici.

– Notre oncle ? s'étonna Tilmann. De qui parles-tu ?

– Ma foi, il ne m'a pas vraiment dit qu'il était notre oncle, mais j'ai supposé qu'il était un de nos communs parents, car il semblait connaître nos affaires à tous deux. Et comme je ne le connais pas, j'en ai déduit qu'il était plutôt de ton côté de la famille. Un vieillard, vêtu d'une coule noire à capuchon, mais qu'il avait passé sur des chausses et des bottes : point un moine, donc.

– À quoi ressemblait-il ? s'intéressa Tilmann. Portait-il un masque ? De quoi avez-vous bien pu parler ?

Caspar s'avisa que le personnage était aussi inconnu de Tilmann que de lui, et s'en trouva décontenancé.

– Un masque ? Non, nous ne sommes pas en temps de carnaval. Il est vrai qu'il avait sa capuche rabattue sur la tête. J'ai pensé qu'il se voulait humble, mais peut-être s'attachait-il seulement à faire le discret. Je ne saurais le décrire précisément. Son visage se perdait un peu dans l'ombre du vêtement. Mais assurément, il était âgé. Il est venu directement à moi, un jour que j'étais assis, faisant semblant de jouer avec des cailloux dans l'ombre de l'église Saint-Laurent, à observer ta belle amie. Il avait visiblement compris ce à quoi j'étais réellement affairé. « Ne persiste pas à surveiller la belle, jeune Caspar », m'a-t-il déclaré. Il connaissait mon nom. Il n'avait pas l'air menaçant, c'était plutôt un conseil qu'il me donnait, avec une manière de sourire à la fois amusé et désabusé. « Tu perds ton temps. Tilmann est insensible à ce que tu pourras lui dire des

coucherries d'Ise ». À ce moment, ton amie sortait de l'église sur le parvis, accompagnée de son mari. Nous nous trouvâmes à admirer ensemble sa beauté, en silence. « Il te faut comprendre, a-t-il fini par déclarer, que la jeune femme que tu es en train d'observer ici peut faire ce qu'elle veut : cela n'affectera pas la personne à laquelle pense Tilmann en ce moment, et qui vit dans sa tête. Ce ne sont pas les mêmes femmes : celle-ci est une simple mortelle, avec ses défauts que Tilmann ne peut voir, parce qu'il la confond avec l'autre, qui est un être de perfection, qui ne saurait faillir ni mourir, dans le pays des rêves où rien ne s'altère ».

– Quel être outrecuidant, vraiment ! s'exclama Tilmann. Mais comment nous connaît-il, et pourquoi cette attention de sa part à notre sujet ?

– Je ne saurais dire, seigneur Tilmann. C'est la familiarité avec laquelle il parlait de toi qui m'a fait penser qu'il était de tes parents. Il s'est ensuite enquis de mes projets, mais il semblait en connaître déjà l'essentiel. Je dois dire qu'il n'était pas inamical, et qu'il m'a prédit que je voyagerais loin, et que j'aurais un avenir brillant au sein de l'Ordre. Qu'en savait-il, lui ai-je demandé ? Il s'est contenté de rire : « Voyons, Caspar, m'a-t-il répondu, puisque tu devines que nous sommes apparentés, n'est-ce pas que je te connaîtrais un peu comme si je t'avais fait ? ». Là-dessus, j'ai déporté mon attention sur le parvis, car je ne tenais pas à lâcher dame Ise du regard. Mais quand je me suis à nouveau tourné vers notre homme, il avait disparu.

Cet Homme en noir intriguait Tilmann, mais il ne savait qu'en penser. Sa vêtue pouvait faire penser à un membre de l'Ordre qui se serait soucié de leur avenir. Mais les apparitions du personnage avaient été fugaces.

S'il avait cherché à influencer son destin, comme le faisait avec insistance le chevalier de Rusdorf, on l'aurait vu plus souvent et plus longtemps.

– Tout cela, conclut Caspar, m'incite à soutenir que ton devenir est en Prusse, et que je devrais venir avec toi, puisque le vieux sage semble penser de même.

– Même si je partais, Caspar, je ne sais si je serais autorisé à t'emmener dans mes fontes. Sans doute gagnes-tu davantage à ce que je revienne habiter à Cologne pour te soutenir dans tes projets.

Caspar soupira :

– Ainsi soit-il. En attendant, je continuerai donc à porter tes lettres, seigneur Tilmann.

Un jour Tilmann écrivit ainsi :

« Je prends la plume et ne sais que t'écrire. Qu'ai-je encore à te raconter de moi, que tu ne saches déjà ? Qu'ai-je à te dire que je n'aie déjà dit ? Je suis descendu dans le cellier de mes souvenirs, je suis monté au grenier de mes projets, il me paraît que j'ai tout épuisé de leur contenu. Pour le reste, je ne saurais que répéter une vérité inchangée, que les mots échouent à dire, d'aucune façon : une vérité qui excède tant les mots que ceux-ci semblent des mensonges.

Pourtant, il me faut t'écrire, j'en ai le besoin. Je suis ivre de savoir que cette lettre est partie, qu'elle t'est portée par le jeune Caspar, que tu es en train d'en prendre connaissance à ce moment précis. Il n'est pas important que je dise des choses sensées. Le message, quel qu'il soit, ne changera rien, n'ajoutera ni n'altèrera en quoi que ce soit une amitié qui, dans sa perfection, ne bouge pas. Son contenu compte moins que le fait même de t'écrire et de te lire en retour : là est ce qui nous lie. J'écris pour sentir tes doigts toucher ce papier... »

Il confia la missive à Caspar, qui s'éloigna en sifflotant.

– Eh, gamin, ne t'attarde pas en chemin, lui cria Tilmann en riant.

– Et qu'importe le temps que met ta lettre à parvenir, seigneur Tilmann ? rétorqua Caspar en se retournant à peine. Ton amour pour la dame n'est-il pas d'une telle qualité que rien ne puisse le briser ? Sera-t-il écorné si

ta lettre prend un jour de plus à lui parvenir parce que je me serais arrêté à cueillir des pommes en chemin ? Mais peut-être crains-tu que la belle se donne alors, elle aussi, un jour de plus pour te répondre. Allons, rassure-toi, je suis le gardien du rêve que vous nourrissez de vos écrits mutuels et serai de retour sous peu.

Caspar avait profité des Rogations pour faire le voyage, et il pouvait en effet revenir pour la Pentecôte, dans une dizaine de jours.

Quand il revint, cependant, il avait l'air déconfit, et ne rapportait pas de lettre en retour.

– La dame Ise me fait te dire qu'elle n'a pas pu t'écrire et ne le pourra plus désormais. Je lui ai porté ta dernière lettre le jeudi de l'Ascension, et suis repassé le dimanche suivant pour prendre la sienne. Son époux l'avait entre-temps surprise à te lire, et je gage que la rumeur traînait dans la maison qu'elle entretenait cette correspondance, car il soupçonnait quelque chose : il l'a forcée à lui montrer la lettre. Elle demande que tu arrêtes d'écrire et que vous cessiez de vous voir.

Quelque chose dans Tilmann résonna comme un petit claquement sec.

– Elle ne t'a remis aucun billet ? demanda-t-il. Elle ne convient pas d'un possible rendez-vous avec moi pour en parler ?

– Non, seigneur Tilmann. Juste ces brèves paroles. Elle était plutôt distante, comme si elle nous reprochait d'être la cause du désordre dans lequel sont ses affaires.

Tilmann eût pu s'imaginer que ce n'était là qu'un fâcheux contre-temps. Quelques mois passeraient à ne pas bouger, à ne pas s'écrire, elle et lui, peut-être même à s'éviter lors du prochain carnaval, et quelque jour, dans un an, ils pourraient à nouveau se retrouver, sous

condition d'une plus grande prudence.

Mais il ne voulut pas se duper plus avant : dans cette rupture, il entendait une décision qui pour Ise était irrévocable. Sans paroles, sans écrits, elle était déjà contenue comme une fin dans leur liaison avant que d'être annoncée, comme si l'intervention du mari n'avait fait que la précipiter.

C'est donc ainsi que finissent les histoires, se dit Tilmann, et c'est aussi simple que cela. Comme un livre dans lequel on était plongé et que l'on referme, interrompant la lecture, mais surtout arrachant le lecteur au monde dans lequel il se trouvait. C'était une histoire, et désormais, ce n'est plus qu'un livre. Il avait vu, en lui et Ise, les personnages nimbés de lumière d'un conte, et il découvrait qu'elle n'en avait pas vraiment fait partie, ou alors comme une actrice jouant un rôle. Elle pouvait refermer le livre quand elle le voulait. Lui ne l'aurait pas pu : les personnages n'ont pas le pouvoir de fermer les livres, d'interrompre l'histoire. Elle était en dehors de l'histoire : une lectrice, un pied dedans, mais toujours l'autre pied dans la réalité. Et la lectrice avait refermé l'ouvrage, le laissant, lui, à l'intérieur.

Pourquoi ne ressentait-il rien ? Il aurait dû s'effondrer de douleur et de désespoir. Mais, singulièrement, il n'en était rien. Il se sentait simplement vide. Sa passion pour Ise était tombée d'un seul coup. Leur secret avait été dévoilé, la pleine lumière l'avait brûlé, il n'y avait plus rien à cacher. Était-ce que leur histoire se nourrissait de ce secret même ?

Ou peut-être était-il fatigué, au fond de lui-même, de vivre une fantasmagorie qu'il avait construite de toutes pièces à partir de rien : à partir d'un baiser manqué, d'un ratage auquel il fallait éperdument donner un

sens. Il pensait vivre un amour vrai, mais, sous couvert de poursuivre une vérité sur soi qui serait inscrite dans l'autre, il n'avait fait que bâtir et entretenir un mensonge coûteux en temps, en efforts de pensée et en émotions. Car, s'il était si facile pour Ise de tout arrêter, froidement, sans même un ultime courrier, c'est que cela n'avait été qu'un jeu pour elle. Et le dévoilement de ce mensonge, du moins, leur rendait à tous deux leur liberté.

L'ironie de tout cela voulait que, de tous les amants de la femme adultère, c'était celui qui n'avait jamais consommé qui fût pris la main dans le sac et désigné comme fauteur de trouble.

Il n'était pas souhaitable que le jeune homme revînt jamais à Cologne, car il courrait le risque de se faire prendre par les gens d'armes à la demande du mari, dont la parole devant un tribunal aurait été celle d'un maître de guilde contre celle d'un palefrenier. Le mari pouvait, du reste, produire pour preuve la lettre écrite de la main de Tilmann. Il pouvait même faire quérir l'amant ici, à la commanderie. Tilmann était passible, à tout le moins, de la pierre d'infamie, qu'il porterait en chaîne à son cou, assis à l'envers sur un baudet auquel on ferait faire le tour de la ville sous les lazzis de la foule. On ne le reprendrait plus au sein de l'Ordre. Et tout cela, ce serait dans le cas le plus favorable, celui d'un jugement indulgent, si l'on voulait bien admettre qu'il n'avait point commis l'adultère en actes. Si par surcroît il était convaincu d'adultère, il risquait plus trivialement de se faire trancher la virilité, comme peine apéritive à son exécution.

Non, sans doute le mari n'irait-il pas jusqu'à rendre publique l'affaire, car sa réputation aurait à en souffrir

aussi. On ferait des gorges chaudes de ce mariage d'un vieux avec une belle jeune femme. Tilmann pouvait donc espérer qu'interrompre cette histoire suffirait à ce que tout le monde fît comme si rien ne s'était jamais passé. Et du reste, maintenant qu'il considérait la vanité de ses échanges avec Ise, s'était-il vraiment passé quelque chose ?

Pour autant, il ne serait plus question pour lui de s'approcher de Cologne. Même si le mari n'engageait pas de poursuites, il avait les moyens de se faire justice plus discrètement. S'il avait vent que Tilmann fût dans les parages, il n'hésiterait pas à dépêcher ses valets pour lui casser les jambes, les bras et quelque autre membre de son corps auquel il tenait.

Il demanda audience au chevalier de Rusdorf et lui annonça qu'après mûre réflexion, il acceptait de partir avec lui.

DU MÊME AUTEUR :

Polémologie :

La guerre demain. Les risques de conflit mondial dans les années 80, Paris, Réseaux, 1983.

(avec Maurice Blanc & Juan Matas) *Médiations : agir et prévenir dans les quartiers*, Strasbourg, Néothèque, 2007.

Matières à controverses, Strasbourg, Néothèque, 2008.

(avec Reinhard Johler & Freddy Raphaël) *La construction de l'ennemi*, Strasbourg, Néothèque, 2009.

Psychologie des organisations :

L'entreprise inconsciente, Strasbourg, Groupe PSI, 1997.

Anthropologie des techniques :

Chasseurs de trésors. Socio-ethnographie d'une communauté virtuelle, Strasbourg, Néothèque, 2007.

La Société Terminale 1 : Communautés virtuelles, Strasbourg, Néothèque, 2011.

La Société Terminale 2 : Dispositifs spec[tac]ulaires, Strasbourg, Néothèque, 2012.

La Société Terminale 3 : Amours artificielles, Strasbourg, Néothèque, 2014.

